

28 242

Inventary

No. 29.

48

964

DOMINIUM
WALEWICE.

NOTRE CAPITALE
ROME

L'auteur et l'éditeur déclarent se réserver leurs droits de traduction et de reproduction à l'étranger.

Cet ouvrage a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie), en décembre 1871.

NOTRE CAPITALE

ROME

Par M^{LLE} ZÉNAÏDE FLEURIOT

OUVRAGE ENRICHÍ DE 95 GRAVURES



PARIS

HENRI PLON, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

RUE GARANCIÈRE, 10

LECOFFRE FILS ET C^{IE}, ÉDITEURS

RUE BONAPARTE, 90

1872

CBGIOŚ, ul. Twarda 51/55

tel. 22 69-78-773



Wa5167464

Henri Plon & Co. Paris

*Int. podrocznik
między*

ict



282u2

489.

ALL NICA
KOLKATA
KOLKATA

N-4748473/TMK NH-

DILECTÆ IN CHRISTO FILIÆ

ZENAÏDI FLEURIOT

LUTETIAM PARISIORUM

PIUS PP. IX

Dilecta in Christo filia, salutem et Apostolicam benedictionem. Quod non indecorum sibi duxerunt gravissimi viri, scilicet ut fictas interdum concinnarent historias, aut veras fictionum lenocinio condirent, quæ lectores alliciendo avocarent a necessariorum librorum usu et nec opinantibus semina pietatis ingererent; id te quoque fecisse per prolixam voluminum seriem, dilecta in Christo filia, gratulamur. Libenter idcirco excepimus eorum postremum, ubi Urbem hanc a te visitatam describens animos erigere studuisti ad magnificentiam sanctitatemque monumentorum eius considerandam, ad admirandam sacrorum rituum splendorem, et ad adver-

*tendam nobilitatem ipsius, quæ si olim armorum potentia
latissime dominata fuit, imperat hodie religione qua late
patet orbis, et communis facta fidelium patria ob Cathedram,
qua fulget, Christi Vicarii, sibi mancipat eorum
omnium mentes et affectus. Pio Nos proposito tuo successum,
quem optas, ominamur, divinique interim favoris auspicem
et paternæ Nostræ benevolentiae pignus tibi, dilecta
in Christo filia, benedictionem Apostolicam peramanter
impertimus.*

*Datum Romæ, apud S. Petrum, die xxx decembris,
anno MDGCLXXII, pontificatus Nostri anno vicesimo septimo.*

PIUS PP. IX.

A NOTRE CHÈRE FILLE EN JÉSUS-CHRIST

ZÉNAÏDE FLEURIOT

PARIS

PIE IX, SOUVERAIN PONTIFE

Chère fille en Jésus-Christ, salut et bénédiction apostolique. Ce que des hommes de grand mérite n'ont pas jugé indigne d'eux : les uns de composer des récits imaginaires, les autres de donner à des histoires véritables l'attrait de la fiction afin d'attirer les lecteurs, de les détourner des mauvais livres et de jeter à leur insu dans leurs âmes des semences de piété, Nous vous félicitons de l'avoir fait par une longue suite de volumes, chère fille en Jésus-Christ. C'est pourquoi Nous avons reçu avec plaisir le dernier de ces ouvrages, dans lequel vous décrivez Notre ville de Rome que vous veniez de visiter. Dans ce travail, vous vous êtes

proposé d'amener les esprits à considérer la majesté et la sainteté de ses monuments, à contempler la splendeur de ses cérémonies sacrées et à admirer la noblesse de la ville elle-même. Cette Rome qui autrefois dominait au loin par la puissance des armes, étend aujourd'hui, par la religion, son empire jusqu'aux extrémités du monde; elle est devenue la patrie commune des Chrétiens par l'éclat que lui donne la Chaire glorieuse du Vicaire de Jésus-Christ, et elle attire à elle tous les esprits et tous les cœurs.

Nous appelons sur votre pieux dessein tout le succès que vous souhaitez, et comme présage de la faveur d'en haut et comme gage de Notre bienveillance paternelle, Nous vous accordons aujourd'hui et du plus profond de Notre cœur, très-chère fille en Jésus-Christ, la bénédiction apostolique.

Donné à Rome, à Saint-Pierre, le trentième jour du mois de décembre de l'année 1872 et de Notre pontificat la vingt-septième.

PIE IX, Pape.



I

DE PARIS A LYON

J'ai donc pu m'échapper de Paris, ma chère Gertrude.
« Hélas ! les plus charmantes perspectives d'un voyage d'Italie n'ont pas affaibli la vive et intime douleur de la séparation. Quel déchirement s'est produit en moi quand je me suis trouvée dans cette voiture qui m'emportait loin de vous ! Mon corps se laissait secouer et entraîner ; mais mon cœur, dans son indépendance, a bien vite tourné bride et est retourné impétueusement

sur ses pas. Mon être se séparait positivement en deux ; j'étais, par tout ce qui pense, par tout ce qui aime, auprès de vous, et je ne comprenais pas mon sot corps qui restait tout hébété dans cette voiture. Marcelle essayait mes larmes d'une main compatissante.

— Où êtes-vous ? m'a-t-elle demandé quand nous sommes arrivées à la gare.

— Rue de Varennes, lui ai-je répondu.

— Vous êtes boulevard Mazas ! à la gare de Lyon ! a-t-elle repris doctoralement ; daignez y revenir. Je remets tous nos menus bagages sous votre surveillance.

J'ai obéi machinalement, j'ai attendu machinalement ; et avec un cœur tout essoufflé de sa course récente, tout serré, tout meurtri, je suis machinalement montée dans un wagon de première. Le mouvement du train se mettant en marche m'a arrachée à ma torpeur. J'ai pu prier, ce qui m'a quelque peu dilaté le cœur.

Marcelle et son oncle M. de Rabière avaient engagé à voix basse une conversation animée. Ce bon vieillard ressemble beaucoup, physiquement, à M. Thiers. Il est petit, droit, vif ; il a les cheveux d'un blanc brillant, coupés en brosse ; une physionomie fine, moqueuse ou bourrue, qui peint assez fidèlement son caractère. Sa conversation, légèrement paradoxale, est amusante partout, mais doit être piquante en voyage. Tout en se déclarant hautement le moins sociable et le plus détestable des hommes, il en reste un des meilleurs.

— Quelle est votre manie favorite, en wagon? m'a-t-il demandé tout à coup.

Et, voyant que je ne comprenais pas bien sa question :

— Marcelle et moi venons de nous confier les nôtres, a-t-il repris en riant. Marcelle reconnaît qu'elle a la passion des Guides-Joanne; Joanne s'empare de son attention, de ses pensées; elle vit, Joanne à la main. Personnellement je critique ce que je vois, j'idéalise ce que je ne vois plus; je ne regarde rien, et je parle de tout; je fais une guerre aveugle aux enthousiasmes de convention et aux conventions en général. Après cette confession, je puis bien vous demander, mademoiselle, quelle est votre manie, à vous?

— J'en ai deux, monsieur : observer et dormir.

— L'une doit beaucoup nuire à l'autre, il me semble.

— Oui, mais avouez qu'on ne peut pas toujours avoir les deux yeux braqués sur les personnes et sur les choses. Ce serait horriblement fatigant.

— Et horriblement ennuyeux. Les choses finissent par se ressembler, et les hommes aussi. Au fond de tous les paysages vous rencontrez les mêmes éléments : des tas de poussière plus ou moins élevés, mais toujours de la poussière; au fond de tous les hommes vous vous heurtez aux mêmes passions, à la même boue. Le genre humain est d'une uniformité désolante.

— Je ne puis comprendre, alors, pourquoi vous vous êtes si souvent déplacé pour le voir sous toutes

les latitudes possibles, mon oncle ! s'est écriée Marcelle en riant.

— Je n'en sais rien non plus, ma nièce, a-t-il répondu en s'enfonçant dans son coin. Mais les voyages m'ont guéri de la manie de voyager ; et maintenant, je deviens, hors de chez moi, l'être bourru, maussade, dont vous voulez bien subir la société jusqu'à Rome, où le malheur veut qu'une affaire importante m'appelle.

— Faites de ce voyage un pèlerinage, mon oncle, il ne vous pèsera plus autant, a dit Marcelle intrépidement.

Je n'ai pas compris la réponse qu'il a grommelée entre ses dents, et je me suis mise à regarder au dehors. Il n'était pas beau, le dehors !

Les sillons étaient nus, les prés couverts d'une herbe maigre et incolore ; le vent sifflait tristement entre les chevelures noires et emmêlées des pommiers : mais enfin c'était la campagne ; l'air rasait librement ce sol triste et ce fleuve aux eaux bleu de mer ; des genêts jetaient çà et là quelques teintes vertes dans le paysage ; rien n'arrêtait le regard : et c'est quelque chose.

En passant Melun, nous en causons un peu. Marcelle ouvre son Guide ; M. de Rabière, sa mémoire. J'ouvre simplement les yeux, et je vois, encadrée dans de noirs sapins, une assez jolie ville, blanche, surmontée de minces clochers. Naturellement, on parle des anguilles de Melun, qui, dit le proverbe, crient avant qu'on les écorche !

— Que de gens font ainsi! s'est écrié M. de Rabière; l'appréhension est une des plus sottes maladies morales de l'homme. Elle grossit considérablement toutes choses, et peut paralyser toutes les énergies.

Et regardant Marcelle, qui avait ouvert son Guide, il a ajouté :

— De quoi l'oracle va-t-il nous parler? Du fameux château de Vaux sans doute : c'est un voisin de Melun, il me semble. Cela va nous ramener au siècle de Louis XIV, pour lequel j'ai un faible. On médit énormément de Louis XIV actuellement. Son orgueil ofusque tout le monde, dans ce fameux dix-neuvième siècle.

— C'est peut-être parce que ce vice-là est maintenant plus qu'autrefois le vice de tout le monde, ai-je dit.

— Cela pourrait bien être. Eh bien, Marcelle, que dit Joanne?

— Ce que nous savons tous. Ce beau château de Vaux a été construit par Fouquet, le fastueux surintendant des finances, et la fête splendide qu'il y donna fut la goutte d'eau qui fit déborder l'irritation du monarque.

— Ce qui procura à La Fontaine l'occasion d'écrire un petit chef-d'œuvre de plus! dit M. de Rabière. A quelque chose malheur est bon.

A Fontainebleau, nous assistons au coucher du soleil.

Au-dessus de cette forêt aux grands arbres tristes et

immobiles, le ciel s'est magnifiquement éclairé. Les nuages grisâtres se sont bordés de flamme; çà et là flottent des îlots d'or; le sommet des montagnes aériennes formées par les nuages est devenu de feu. Mais toutes ces splendeurs s'effacent peu à peu, nous courons dans l'obscurité, et chacun de nous s'abandonne librement au cours de ses pensées personnelles. Mon imagination se démenait comme une captive. Or l'esclavage ne lui va guère, mais tu m'as enseigné que cette reine folâtre doit être soumise à la volonté! Donc je la tenais bel et bien garrottée; mais en traversant une petite station, un cadran éclairé m'est apparu. Six heures un quart! C'est l'heure où tu vas prier.

— Si nous allions visiter Gertrude? me soufflait la pauvre garrottée.

J'ai dénoué ses liens, elle a déployé ses ailes : et nous sommes parties.

Une seconde plus tard, je passais par le trou de la serrure afin de ne pas déranger notre brave concierge, et dans la cour j'ai levé les yeux vers tes persiennes fermées. Une lueur douce filtrait à travers : tu écrivais, sans doute.

Mais voici la porte qui s'ouvre, tu traverses le jardin, j'entends le bruit de tes pas, tu te diriges vers la chère chapelle, où te sont versés, par la main même des anges, le recueillement et la paix. Je monte un instant, je souris à notre père qui lit auprès de son feu, puis je te

rejoins, et mon cœur s'agenouille à tes côtés. Ma prière se mêle à la tienne.

Je m'oubliais vraiment, quand un bruit assez désagréable m'a fait ouvrir les yeux. Hélas! Gertrude, ce n'était pas ta figure saintement recueillie que j'avais devant moi, ce n'était pas la lueur rose de la lampe du petit sanctuaire qui tremblait sous mes yeux! J'ai étouffé un gros soupir, et je me suis baissée pour ... relever nos parapluies qui avaient glissé de dessus la banquette. Puis j'ai harangué mon imagination :

— Madame l'entrepreneuse, mettez votre bonnet de nuit, lui ai-je dit; empaquetez-vous dans vos couvertures; glissez sous ce coussin vos pieds légers, qui courent si vite, et, au nom même de Gertrude, laissez-moi dormir tranquille.

Elle s'est laissé faire : et maintenant, ma sœur, je t'envoie de cœur mon plus tendre bonsoir. Dors en paix. »



II

NOS COMPAGNONS DE VOYAGE

Le jour paraît ; nous sommes à Lyon.

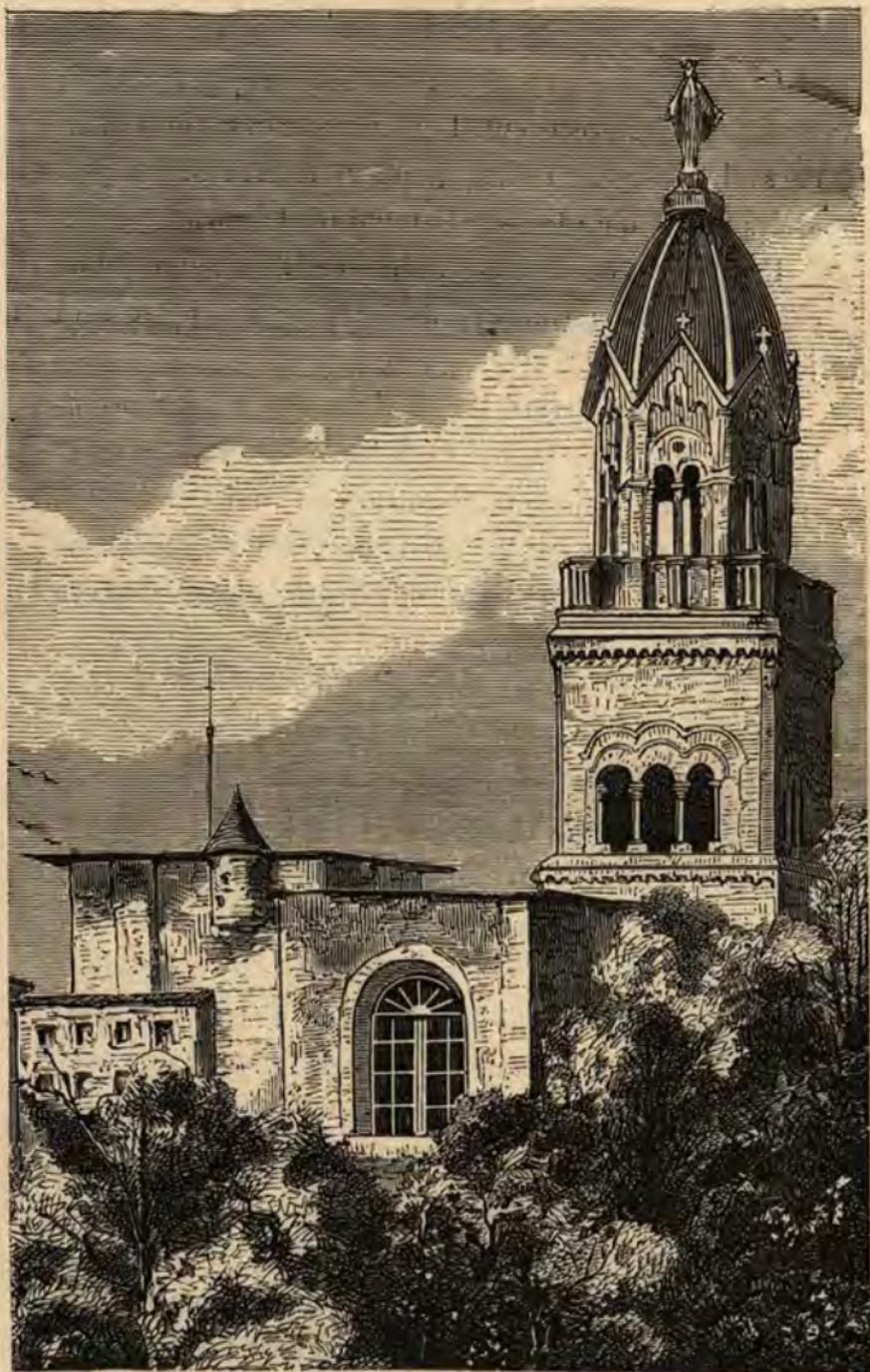
Dans cette ville, un arrêt d'une heure nous est promis. Les voyageurs affamés se précipitent vers le buffet.

— Quelle foule ! ai-je dit à M. de Rabière ; voyez donc, monsieur, en quelle nombreuse compagnie nous avons voyagé cette nuit !

— Je ne me dérangerai pas pour si peu, a-t-il répondu. Voir couler le Rhône, à la bonne heure ! mais voir s'agiter tous ces grains de poussière...

— Grain de poussière, venez déjeuner, a dit Marcelle gaiement. Partout ailleurs on nous en refusera le temps.

Nous nous sommes secoués, et nous sommes descendus, réprimant avec peine tous les signes d'une fatigue qui commence à se faire énergiquement sentir.



NOTRE-DAME DE FOURVIÈRES, A LYON.

Lyon se perd dans la neige. Sur la gare, les déblayeurs nous précèdent. Dans ces vastes plaines blanches, les mûriers et les peupliers tracent de longues allées noires d'un très-fantastique effet.

Une sœur de Saint-Vincent de Paul, un jeune chirurgien de marine et un monsieur bavard se sont joints à nous.

Le monsieur bavard essaye de plaisanter sur le pèlerinage de Notre-Dame de Fourvières. Nous restons tous sérieux; mais le petit chirurgien, qui se montrait plein d'égards pour la religieuse, ne résistera pas longtemps, il me semble, aux regards d'intelligence que lui lance le nouveau venu.

A Valence, le train s'arrête. Un prêtre de la connaissance de M. de Rabière en descend. Son embonpoint évidemment maladif excite la verve du monsieur bavard et du blond chirurgien. Ils échangent des plaisanteries d'une inconvenance choquante. C'est un feu roulant de mots équivoques, de rires stupides et de lieux communs.

— C'est affreux! ai-je murmuré à l'oreille de Marcelle : encore, s'ils étaient spirituels!

Mais le rôle des femmes est de ne rien entendre et de ne rien voir, et M. de Rabière restait muet.

Enfin la conversation a changé de sujet. Les deux hommes ont passé en revue les cuisines différentes du globe. Leurs impressions de voyage s'étaient écrites sur la table des restaurants des cinq parties du monde,

et le menu de leurs dîners en faisait le fond. Ils s'arrê-
tèrent longtemps en France, en Angleterre, et passant
en Hollande :

— J'ai entendu beaucoup parler des paquebots hol-
landais, a dit le monsieur bavard. On y mène une vie
charmante, dit-on.

— Charmante, monsieur ! a répondu le blond chirur-
gien ; j'en ai conservé le meilleur souvenir.

— Comment arriviez-vous à tuer le temps, à
bord ?

Dans ce monde, parmi tous ces gens occupés d'af-
faires ou de plaisirs, on n'a que ce souci : Tuer le
temps !

— Je puis vous dire l'emploi de ma journée heure
par heure, s'est écrié le jeune homme. A six heures
on se lève, on prend le thé et le café. De sept à
huit heures a lieu le premier déjeuner, composé
de thé, œufs, sardines. A dix heures on joue en
prenant, comme consommation, du madère, du gin ou
du bitter. A onze heures se sert le second déjeuner,
qui ne diffère du dîner que par l'absence de potage. On
joue, ou on fume, ou on lit jusqu'à trois heures. A
trois heures on prend le thé ou le café. A cinq heures :
bitter ou vermout. A six heures et demie a lieu le
grand dîner. A huit heures reparaissent le thé et le
café. Dans les intervalles, on boit beaucoup de bière
et des soda-water.

— Je m'étonne qu'à ce régime-là vous n'ayez pas

beaucoup engraisé, monsieur, dit une voix grave, la voix de M. de Rabière.

Nous comprîmes l'allusion, et nous sourîmes.

Ce sourire fit rougir le jeune chirurgien, qui n'était point aussi sot que son rôle.

— Monsieur prend sa revanche sur mes plaisanteries à propos du gros chanoine? dit-il.

— La revanche du bon sens et de la justice, oui, jeune homme.

Le monsieur bavard voulut hasarder une plaisanterie.

— Je ne m'adresse point à vous, monsieur, a dit M. de Rabière, de ce ton à la fois courtois et glacial qui met un abîme entre les gens. C'est à vous que je parle, jeune homme, continua-t-il; je connais cet homme dont vous avez parlé avec tant de légèreté. Ayez la bonté de comparer sa vie de prière, de sacrifices, les fatigues de son ministère, et la vie que, de votre propre aveu, vous menez à bord des paquebots hollandais, et franchement dites-moi de quel côté se trouvent la paresse et la gourmandise, pour appeler crûment les choses par leur nom.

Le jeune chirurgien souriait en dessous.

— Et comprenez, ajouta M. de Rabière, qu'en vous entendant rire d'un homme dont je connais la vie, et dont l'étude a ruiné la santé, je me demandais ce qu'il y avait en vous : la passion aveugle, pour laquelle il n'y a ni justice, ni liberté, ni vérité, ou la simple légèreté d'esprit qui reste l'apanage de la jeunesse

française? Je crois être dans le vrai en m'arrêtant à cette dernière supposition.

Le jeune homme, qui acceptait bien cette leçon donnée d'un ton très-cordial et très-paternel, balbutia quelques paroles qui tendaient à l'innocenter de toute intention maligne. M. de Rabière et lui échangèrent encore quelques phrases à demi-voix, et une poignée de main finit le débat.

Nous étions désormais en majorité dans le wagon. Notre jeune compagnon, excité par M. de Rabière, et choisissant mieux ses sujets, nous intéressa par le récit de son dernier voyage en Amérique.

Le monsieur bavard, condamné au silence, resta seul de son parti comme un irréconciliable qu'il était et que nous désirions qu'il restât.

Mais le train court. Nous avons passé Pierrelatte, d'où l'on part pour aller visiter les ruines du château de Grignan, où vécut la fille de madame de Sévigné. La célèbre marquise y est morte, et on peut voir dans la collégiale une dalle de marbre blanc rayée de noir et taillée en losange qui porte cette inscription : Cy gît Marie de Rabutin Chantal, marquise de Sévigné, décédée le 18 avril 1696.

C'est assez. Nous avons entouré ce front aimable d'une auréole de gloire humaine, et ce nom dit tout. Mais en s'agenouillant sur le marbre qui recouvre la poussière de celle dont le vif et remarquable esprit charme successivement les générations, comme on



MADAME DE SÉVIGNÉ.

doit se sentir pris de dédain pour cette gloire humaine qui confine toujours au néant !

Après Grignan s'égrènent : le Pont Saint-Esprit, Mornas célèbre dans les guerres de religion, Orange d'origine antique, d'où sortirent trois races souveraines, et Avignon. L'aspect de cette dernière ville, qui a servi de résidence à sept papes, est imposant et bizarre, et nous crierions volontiers : Une halte, s'il vous plaît ! Mais nous sommes des pèlerins et non pas des touristes, et notre mot d'ordre est : Rome. En conséquence, nous effleurons l'antique *Avenio*, son gigantesque et sombre palais des Doms, bâti par Jean XXII et Benoît XII, sa vieille église des Cordeliers, où la Laure de Pétrarque a son tombeau.

M. de Rabière parlait encore de Pétrarque quand nous sommes arrivés à Arles.

Il m'est, je pense, permis de penser, avec Chateaubriand, que rien ne rappelle mieux la campagne romaine que la campagne des environs d'Arles. Arles elle-même n'a rien de français : c'est une ville d'Italie transportée sur les bords du Rhône.

Parsemée de ruines romaines, elle a un aspect dévasté, souverainement triste. Une ville comme celle-là ne doit paraître qu'enveloppée de soleil, et nous la voyons sous un ciel gris, froid et lourd.

Deux Arlésiennes traversent la gare devant nous, elles sont vraiment belles.

Arles est déjà loin.

La mélancolie du soir plane sur la campagne précisément à l'heure où nous touchons à ces plaines immenses, couvertes de cailloux, qui s'appellent la Crau. Quelques oasis adoucissent encore un peu la sévérité du paysage ; mais le vent, qui agite ces verts cyprès, chante un hymne de mort à nos oreilles bretonnes.

Dans nos provinces de l'Ouest, le cyprès, cet arbre élégant, est devenu la sentinelle obligée des tombeaux. Je me sens pénétrée de ce préjugé, et, en voyant se profiler sur le ciel de la Provence ces panaches mouvants, mon cœur se serre ; et, comme la voie elle-même est bordée de cyprès, il me semble que je me laisse entraîner dans les sombres allées d'une vaste nécropole.

Mais les arbres eux-mêmes disparaissent peu à peu, la Crau se présente dans son austère nudité. On dirait qu'il a plu des pierres : elles recouvrent le sol rougeâtre d'un tapis fauve tacheté de noir.

Quel aspect riant ont les vastes landes de la Bretagne, si nous les comparons à ces terrains ! Les landes sauvages, sombres, mornes, ne sont pas uniformément désolées. Ici la nature n'est pas seulement âpre, triste, elle est d'une laideur étrange et vraiment fantastique.

La nuit vient de nouveau, et nous fermons les yeux pour ne les rouvrir que dans la gare de Marseille, que Tacite appelle l'Athènes des Gaules.

Marcelle et M. de Rabière riront longtemps de l'air étonné avec lequel j'ai accueilli les premiers élans de



LE PORT DE MARSEILLE.

la vivacité méridionale. Ces gestes, ces rires, ces cris me stupéfiaient.

Nous entrons dans un hôtel, quelles criaileries de femmes ! Que me veut cette petite et laide personne au teint huileux, aux cheveux crépus ? Est-ce donc pour me proposer simplement de porter mon parapluie qu'elle s'agite ainsi ?

Marcelle et M. de Rabière s'occupent de tout. Appuyée sur la rampe d'un escalier dont les degrés sont formés de tuiles rouges, je m'amuse à observer le va-et-vient. Voici une grande fillette à la tournure indolente qui, tout en marchant, tresse fort paisiblement ses longs cheveux pendants. Je frémis en la voyant entrer dans la cuisine tout en continuant sa toilette.

Enfin, on nous assigne des chambres, je m'élançe dans l'escalier, suivie par la petite femme jaune, qui tient à ne pas me perdre de vue un instant.



III

LA CANNEBIÈRE

— Comment trouvez-vous l'antique cité des Phocéens ? m'a demandé ce soir M. de Rabière, qui n'avait pas paru de la journée.

— Superbe ! lui ai-je répondu.

— Une Massaliote pur sang, née à la Cannebière, n'y mettrait pas plus d'enthousiasme ! a dit le bon vieillard en souriant.

Je ne crois pas que ma prédilection pour Marseille aille jusqu'à l'enthousiasme, ma chère Gertrude ; mais les deux jours que je viens d'y passer me l'ont fait beaucoup admirer.

Le Provençal a raison de vanter sa Cannebière. En me trouvant dans cette rue magnifique qui ouvre sur le port, sur la Méditerranée ; qui commence à une allée d'arbres splendides et qui finit à la plus belle forêt de mâts qu'on puisse imaginer, je m'étonnais du

ridicule attaché à la prédilection des méridionaux pour leur belle Cannebière.

Ordinairement les vaniteux sont moins bien inspirés.

Il faut le dire, tout s'accordait pour nous faire voir Marseille en beau. Nous avons à peine eu le temps de secouer la neige de nos chaussures, et voilà que nous respirions une tiède atmosphère, tout imprégnée de soleil. Du cours Saint-Louis, où séjournent dans des kiosques rians les marchandes de fleurs, nous arrivaient les parfums pénétrants des violettes, des narcisses et des jonquilles.

Ce bon peuple marseillais, si bruyant, si animé, si remuant, me faisait plaisir à voir ! C'était une vraie fatigue pour les oreilles d'une voyageuse que ces éclats de rire, ces dialogues étourdissants, ces bruyants appels : mais c'était une vraie musique pour le cœur.

Le travailleur doit vivre gaiement, le sourire à la lèvre, la santé sur le visage. Alors il fait envie, même à ceux qu'on est convenu d'appeler les heureux.

J'aurais flâné indéfiniment sur ce port, où se rencontrent les habitants de toutes les parties du monde, où l'on entend parler toutes les langues, où l'œil se perd dans des horizons de cordages flottants.

Entre les grands navires se balancent les petites embarcations : il y a là une galerie de tableaux pittoresques.

Tantôt, c'est un vieux pêcheur au teint basané, qui

fume gravement, les bras croisés, immobile comme une pierre ; tantôt, c'est une belle fille brune, rieuse, de haute stature, qui attend son père en examinant les promeneurs ; tantôt, des nichées d'enfants qui vont s'habituer au roulis des navires en se balançant dans les petites chaloupes.

Sur le quai, les boutiques d'oiseaux attirent les curieux. Il y en a de tout pays et de tout plumage. Les perroquets y sont splendides, les bengalis sont entassés par centaines et font l'effet de bijoux vivants avec leur bec de corail et leur petit corps azuré. On voit beaucoup de choses sur ces quais, mais je n'y rencontrai pas ce que j'allais voir : la Méditerranée.

Les navires, pressés comme des épis dans un champ de blé, comme les brins d'herbe dans les prés, ne laissent pas voir la mer.

Ce matin je l'ai aperçue, car délaissant les splendeurs parisiennes du Prado, nous sommes montés à Notre-Dame de la Garde. Nous nous y sommes rendus à pied comme de véritables pèlerins, en suivant le cours Bonaparte, qui est bordé de platanes magnifiques. Je me détournais souvent pour contempler l'aspect étrange de ces beaux arbres. Le tronc est large, mais court, et, à une petite distance du sol, l'arbre se bifurque en quatre, cinq ou six branches, qui s'élancent très-haut et qui atteignent la hauteur d'un arbre ordinaire. J'aurais voulu voir ces corbeilles gigantesques se couvrir de fleurs. Du frais jardin qui termine le cours, nous avons

gagné à la sueur de notre front la chapelle, qui se dresse comme un phare de salut sur sa haute colline parsemée de pierres blanches. Ce fut un vrai moment de bonheur pour moi quand, toute haletante de cette pénible marche, je pus m'agenouiller dans le sanctuaire vénéré et y prier pour ceux qui me sont chers. L'âme peut prendre là, ma sœur, un bain de foi et d'espérance. Sur ces murs de marbre éclatent des cris de reconnaissance qui émeuvent fortement; ce sont des cœurs qui tracent dans le fond du temple le chiffre du divin Fils de Marie; c'est avec des cœurs qu'est écrite cette phrase suave : « *Tota pulchra es!* » D'autres te décriront les richesses de la chapelle; pour moi, je craignais avant tout de laisser évaporer le parfum de mes impressions religieuses et intimes, et je priais humblement et les yeux fermés, comme dans le plus pauvre des sanctuaires.

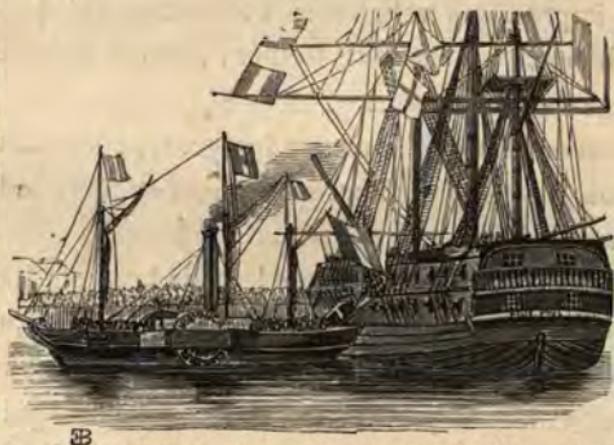
Mais en sortant j'ai ouvert les yeux, je les ai ouverts de toute leur grandeur, pour contempler, admirer l'œuvre de Dieu.

Quel panorama, Gertrude! quels horizons! quelle lumière! quelle splendeur! Le soleil faisait étinceler la surface azurée de la Méditerranée, lançait ses rayons jusque dans les profondeurs des montagnes qui s'élevaient à notre droite, enveloppait de lumière le château d'If, bercé par les flots, et Marseille s'étalait à nos pieds, à la fois immense et pittoresque, ici monceau éclatant de tuiles rouges, et là forêt de mâts. La fati-

que est oubliée, on descend lentement, comme à regret, les degrés de cet escalier. Il semble qu'on s'éloigne un peu du ciel.

En revenant de notre sainte excursion, nous avons erré par les allées de Meilhan, nous nous sommes arrêtés dans le cours Belzunce, devant la statue de l'héroïque évêque; nous avons glissé un œil curieux dans quelques rues de la vieille ville; et puis, en nous avouant en conscience que nous n'avions rien vu, nous sommes revenus à l'hôtel.

Le *Pausilippe* chauffait, l'heure de l'embarquement allait sonner.



IV

SUR LE PAQUEBOT

Il est sept heures ; nous montons, dans les ténèbres, à bord du paquebot qui va être notre demeure de quelques jours.

Je m'oriente dans l'intérieur, qui est éclairé. Dans la grande salle, qui est à la fois salle à manger, salon de conversation et salle de réunion, les vingt-six bougies allumées n'éclairent que le front méditatif et dépouillé d'un général d'ordre qui lit son bréviaire.

Il y a beaucoup d'ecclésiastiques à bord. Les innombrables voies de terre et de mer amènent à Rome et les vieux soldats de la foi, et les savants pontifes, et les docteurs en science divine. L'Église, en ce moment, convoque ses pasteurs en une réunion solennelle ; à sa voix, ils accourent de toutes les parties du monde, et l'univers pourra, une fois de plus, les contempler assemblés aux pieds de Pie IX.

Je me retirai discrètement en voyant entrer plusieurs prêtres vénérables, et j'allai à la recherche de mes compagnons.

Ils étaient fort graves. Le mal de mer se dressait toujours devant eux comme un fantôme ; ils avaient l'air de gens qui se préparent à souffrir ! Autour de nous, d'ailleurs, toutes les questions me semblaient empreintes de la même préoccupation. La mer paraissait-elle calme ? la traversée serait-elle douce ? Dans mon ignorance, je souriais de ces vagues inquiétudes, et je me sentais prête à défier ce mal mystérieux que redoutent les plus intrépides. Comment ne pas dormir dans cette jolie cabine doucement bercée par les flots ? me disais-je. S'il y avait eu le moindre rayon de lune, je serais montée sur le pont. Mais l'obscurité était profonde, et il a fallu sagement et prosaïquement prendre la position horizontale, qui peut seule conjurer le mal de mer.

Peu à peu l'emménagement se fait, le bruit et les lumières s'éteignent. Adieu, Marseille ! adieu, France ! nous sommes partis.

*
* *

Dans notre cabine, Marcelle et moi poussons de gros soupirs qui ont des causes différentes. Je regrette la terre de France, elle redoute le mal de mer. La petite secousse que je ressens et le doux balancement qui la suit me paraissant des plus agréables, je m'endors en

lui prêchant l'espérance, toujours dans ma présomptueuse ignorance.

Quel réveil, Gertrude ! Il est à peine quatre heures du matin. Du balancement si doux naissent d'affreuses nausées, la tête et le cœur tournent, le mal de mer, le terrible mal de mer a fait invasion dans le paquebot !

Bien souvent, en voyant s'élaner gracieusement sur les flots les bateaux rapides, j'ai envié ceux qu'ils portaient ; c'est que j'ignorais ce que pouvait recéler de souffrances chacune de ces ondulations charmantes. Il y a comme un va-et-vient lugubre sur le bateau : on cherche l'air, le grand air ; mais l'air ne dissipe pas le mal étrange dont on sent l'étreinte. Hommes et femmes marchent en trébuchant, c'est un bruit de soupirs à fendre l'âme. Que ne donnerait-on pas pour arrêter, ne fût-ce qu'un instant, ce balancement perfide ! Mais non, il faut le sentir encore, le sentir toujours. Tout remue autour de nous, et sous nos pieds mal affermis le sol mouvant semble se dérober.

Enfin, l'air dont je vais m'abreuver diminue mon malaise ; et je clos ici, ma chère Gertrude, le chapitre de mes doléances personnelles. J'ai pu passer mon après-midi sur le pont, au milieu d'Anglaises qui regardent avec un certain dédain les femmes chancelantes qui les coudoient ; de Françaises qui ont vaincu leur mal et qui se prélassent vaniteusement ; de bonnes religieuses qui souffrent en silence ; de quelques évê-

ques missionnaires. Ceux-ci, dont la santé est livrée à tous les hasards, regardent le mal de mer comme l'ombre d'une souffrance.

Le monsieur bavard qui avait voyagé avec nous de Lyon à Marseille pérorait sur le bateau, et, fort impertinemment, venait fumer jusque sous le nez de M. de Rabière, dont il avait encore la désapprobation sur le cœur.

Mais je détourne les yeux. Le monde entier, à part les êtres qui sont une partie de ma vie, m'est devenu momentanément indifférent. Je passe mon temps à sonder de l'œil ces flots profonds dont chaque soulèvement m'envoie une souffrance. Leur couleur noirâtre, qui rappelle celle des pierres vitrifiées, s'harmonise avec la couleur de mes pensées : je leur en voudrais, je crois, s'ils étaient bleus.

Au moment du dîner paraissent de nouvelles figures. Ce sont les malades du matin. Chacun essaye de se composer une fière contenance autour de cette table légèrement mouvante ; mais, hélas ! plusieurs désertions ont eu lieu au premier service. Nous dînons assez gaïement. M. de Rabière me paraît au mieux avec ses voisins. Plusieurs beaux costumes religieux, tout à fait nouveaux pour moi, rompent l'uniformité des toilettes masculines.

Après le dîner, je reste là, ne m'y trouvant pas trop mal, et j'écoute d'une oreille la conversation à laquelle se mêle de loin en loin le monsieur bavard, qui est

partout et qui connaît tout, comme ces ignorants qui posent pour l'homme universel!

Il m'avait paru fort respectueux pour les religieux, ses voisins; mais à peine ont-ils quitté la table, qu'il a fait brusquement volte-face, et a commencé une sortie contre les ordres monastiques. Un Anglais, évidemment protestant, mais homme d'esprit, lui donnait la réplique. Des religieux, le monsieur bavard passa tout naturellement au concile. Il en a prévu à l'avance les décisions, il les a jugées, il blâme énergiquement cette convocation d'évêques; il parle, il parle, il parle... à nous redonner à tous le mal de mer.

Une femme ne s'aventure guère dans ces graves questions, mais il m'était pénible d'entendre accumuler, devant tous ces Anglais, sottise sur sottise, ignorance sur ignorance. Notre docteur en théologie avait certainement de l'aplomb, mais enfin ses citations me paraissaient parfaitement erronées.

M. de Rabière l'écoutait le plus flegmatiquement du monde. L'orateur avait beau lancer des phrases qui semblaient de claires allusions à la discussion du wagon, il laissait passer et semblait tout occupé à peler une petite mandarine parfumée dont il me faisait admirer le délicat aménagement intérieur; j'aurais cependant parié qu'il ne perdait pas un mot de ce qui se disait.

Un gros Anglais, qui ne se gênait pas pour donner des signes d'ennui, interrompit soudain le discoureur

par cette phrase qui sortit de sa bouche, précédée par un effroyable bâillement :

— Il est très-bonne le bouillabaisse à Marseille ! qui peut dire à moà comment se fait le bouillabaisse ?

— Moi, monsieur ! s'écria M. de Rabière vivement ; c'est la chose la plus simple du monde. On fait cuire ensemble des foies de canard, des cuisses de grenouilles, des œufs de faisan, des pointes d'asperges ; on épice fort, on fait frire, et on sert froid.

Le monsieur bavard avait jressailli sur son banc à l'énoncé de cette bouillabaisse fantastique ; et puis il avait regardé M. de Rabière comme pour l'interroger sur le but de cette mauvaise plaisanterie. L'air sérieux de M. de Rabière lui donna complètement le change, il s'imagina qu'il allait prendre sa revanche de la petite défaite du wagon.

— On voit bien que monsieur n'est pas du Midi ! dit-il, non sans dédain. Jamais pareilles choses ne sont entrées dans une bouillabaisse.

— Vous croyez, monsieur ? demanda gravement M. de Rabière.

— J'en suis sûr : la bouillabaisse est faite de poissons de différentes espèces, monsieur.

— Et si je vous affirme, moi, qu'il entre dans la bouillabaisse des cuisses de grenouilles, des œufs de faisan, des pointes d'asperges et des foies de canard ?

— Libre à vous, monsieur, mais ce n'est point à un homme du Midi que vous ferez croire cela.

— Mais si je l'ai entendu dire ?

— Il y a tant de gens qui parlent de ce qu'ils ne connaissent pas ! On a voulu vous mystifier.

— Fort bien, monsieur ! dit M. de Rabière ; je vous attendais là. Pour parler de la bouillabaisse, il faut être méridional, je vous l'accorde ; mais croyez bien que, pour parler théologie, il faut être théologien.

Les Anglais ont souri dans leur barbe, et ont tourné la tête vers le monsieur bavard, qui paraissait mal à l'aise. Il s'était lui-même enferré dans cette mystification.

— Je vous l'avoue, monsieur, a continué M. de Rabière, c'est en vous entendant discourir sur les conciles œcuméniques ou provinciaux, sur le Pape, sur la tradition, qu'il m'est venu dans la pensée de composer cette bouillabaisse étrange qui a soulevé à bon droit vos réclamations. Il résulte de ceci que nous avons tous les deux parlé de choses que nous ne connaissons pas. Au reste, nous sommes dans un temps où l'on traite aussi légèrement les affaires pour lesquelles il faut des connaissances spéciales qui ne s'acquièrent que par le travail de toute une vie, que de la confection d'un mets. Croyez-moi, monsieur, laissons le Pape gouverner l'Église, notre capitaine gouverner son paquebot, et les Marseillais donner la recette de la bouillabaisse. Vous savez la morale d'une des jolies fables de La Fontaine : « A chacun son métier, les vaches seront bien gardées ! »

La discussion finit là pour moi, car je me levai pour aller rejoindre Marcelle ; mais je sus qu'elle s'était continuée, et que le monsieur bavard s'était vu réduire au silence. Depuis ce moment, je n'aperçus son chapeau gris que de très-loin, la seule vue de M. de Rabière le faisait fuir à l'autre extrémité du bâtiment.

Notre paquebot, portant légèrement tous ces grains de poussière qui pensent, qui souffrent, qui prient ou qui discutent, suit tranquillement son invisible chemin dans un sillage de neige liquide. Quelle est cette masse rocheuse qui s'élève du sein de la mer et qui paraît tailladée à coups de sabre? — C'est la Corse. Les montagnes ont encore des pentes toutes blanches de neige ; les nuages vaporeux s'infiltrèrent entre leurs cimes sombres et les entourent d'une écharpe transparente et flottante du plus poétique effet. Je ne me lasse point de regarder ces pics sortant menaçants de leur enceinte nuageuse. D'espace en espace on aperçoit des tas de roches blanches. Ce sont les villes et les villages de la Corse. Nous avons doublé le petit cap, nous nous en éloignons à tire-d'aile ; une autre île surgit à notre gauche et dessine sur le ciel les pittoresques échantures de ses sommets : c'est l'île d'Elbe. Une seconde fois l'ombre de Napoléon I^{er} nous apparaît. On pourrait l'appeler le géant des îles : une île fut son berceau, une île fut sa prison, une île fut sa tombe ! Tous les détails historiques de son séjour dans son petit royaume de l'île d'Elbe et de sa fuite nocturne me reve-

naient à la mémoire. Oh ! l'empire dont son regard pouvait faire le tour, ne pouvait convenir à cet aigle qui avait tenu le monde dans ses serres.



CÔTES D'ITALIE.

Tout entière aux scènes dont cette île a été le théâtre, je n'accordai qu'un regard fugitif à l'île de Monte-Cristo, qu'une voix nommait à mes côtés.

Mais on aperçoit la côte d'Italie ! Il fait un clair de lune superbe. La courbe terrestre se dessine harmonieusement dans les flots ; Civita-Vecchia nous apparaît sous une lumière qui a quelque chose de fantastique, ce qui l'embellit singulièrement. Le pont est

encombré par les malles que les matelots retirent du fond de cale, et par les passagers, qui tous veulent voir le port. Sur ce petit espace, que d'êtres différents ! Les religieux, les zouaves pontificaux, les soldats, les gentlemen, les Anglais se mêlent et se confondent. On a jeté nos malles dans une barque ; nous quittons le *Pausilippe*, et nous abordons à Civita-Vecchia pour accomplir les formalités d'usage ; puis nous courons vers la gare. Une demi-heure après, nous sommes en wagon, longeant la belle Méditerranée, qui s'étend à perte de vue. Nos cœurs battent : voici la campagne romaine. Voici les rideaux de pins dessinant l'horizon ; les bœufs romains la tête armée de belles cornes, de forme artistique ; la chaîne des Apennins qui apparaît au soleil tout emmaillottée de neige ; de ce côté, voici du maïs en gerbes ; de cet autre, des amandiers en fleur. Tout à coup nous entendons crier : Rome ! Nous nous précipitons à la portière. Au milieu de la campagne aride, embrasée, morne, s'élevait dans son incomparable grandeur, dominant un amas de clochers, de dômes, de toits rougeâtres, le dôme de Saint-Pierre. Oui, notre capitale est là, la Rome catholique ; on se tait, on se recueille. Soudain apparaît à nos yeux la Rome détruite, la Rome écroulée, la Rome païenne, personnifiée par une déesse gigantesque, aux grands yeux creux, assise sur un haut talus, et qui, par le geste de sa main mutilée, semble nous souhaiter mélancoliquement la bienvenue ! Les jeunes gens

qui se promènent sur la voie ont bien l'air de compatriotes, sous leur bel uniforme gris et rouge. Encore une respiration de notre locomotive, ma chère Gerty, et nous sommes dans la Ville éternelle, chez nous.



V

NOS PREMIERS PAS A ROME

Aujourd'hui, ma sœur, en nous dirigeant vers le tombeau du premier Pape, nous ne portons pas le bâton embelli par la gourde emblématique ; mais nous essayons de nous bien pénétrer des sentiments qui doivent animer tout véritable pèlerin. Ce ne sont pas toujours les longs pèlerinages qui sanctifient, dit l'*Imitation* ; mais, quand la Providence nous conduit dans des lieux saints, nous devons nous inspirer des sentiments de foi ardente et de tendre dévotion qui portaient nos pères à entreprendre de longs et pénibles voyages. C'est donc en nous recueillant de notre mieux que nous nous sommes dirigés vers Saint-Pierre.

M. de Rabière, qui nous accompagnait, respectait notre silence et se contentait de jeter de temps à autre

de ces petites exclamations étouffées que la vue des rues de Rome ne manque jamais d'inspirer à celui qui y passe pour la première fois. Sur la place, nous nous sommes tout à coup et comme machinalement arrêtés. Quand on met le pied là pour la première fois, une force supérieure vous maîtrise. Dominant nos impressions, nous avons monté la place, l'escalier, traversé le vestibule et pénétré dans le temple. Si tu consultes les guides, ils te diront que, parmi ceux qui visitent Saint-Pierre, il y en a qui sont déçus, il y en a auxquels il faut le temps d'admirer. Pour moi, quand j'ai pénétré dans le vestibule grandiose dont Charlemagne et Constantin sont les glorieuses sentinelles, j'ai été instantanément saisie par la sensation de l'immense, et quand j'ai glissé sous la lourde portière qui ferme le temple et au delà de laquelle les poumons se remplissent d'air comme si l'on pénétrait tout à coup dans une forêt, je suis restée immobile, muette. Je te le dis, Gertrude, ma première halte à Saint-Pierre n'a été qu'une extase admirative, et je l'ai prolongée à dessein. Je voyais rayonner doucement au loin, comme une corbeille de lumière, les cent douze lampes allumées autour de la Confession de saint Pierre. Que ces petites flammes tranquilles, qui brûlent sous la magnifique coupole, alors même que toute autre lumière s'éteint, m'ont dit de choses en ce court instant ! Elles étaient là comme une harmonie de plus. C'est bien de ce tombeau en effet que jaillit, tous les

jours plus intense, la lumière de la foi : j'en avais le foyer devant les yeux.

Mais il faut pourtant marcher. Nous nous arrêtons un peu devant la chapelle du Saint-Sacrement, et après avoir adoré le Maître, nous gagnons le tombeau du disciple. Ai-je besoin de te le dire, Gertrude, ton nom, celui de notre père, étaient sans cesse sur mes lèvres dans cette première prière qui s'épanche du cœur comme l'eau d'une source trop pleine.

En ce lieu les instants ne se comptent pas.

Je ne sais trop depuis combien de temps j'étais prosternée contre la balustrade de marbre, — tant l'oubli de soi prolonge naturellement la prière, — quand les accords partis d'une chapelle latérale sont venus me rappeler l'heure. Je me suis relevée, et j'ai aperçu M. de Rabière debout en face de moi. La lumière éclatante qui descendait du dôme faisait étinceler ses cheveux blancs, et creusait chacune des rides éloqu岸tes de son visage. Quelle courbe sérieuse dessinaient ses lèvres ! quelle intensité d'expression avait son regard ! Cette àme en ce moment se laissait voir. Chez les êtres qui mènent déjà sur terre une vie à moitié divine, la physionomie s'empreint naturellement de cette simplicité ardente et sublime : l'âme se montre hardiment à nu. Chez les gens du monde elle reste soigneusement voilée. Mais voici que, par une circonstance quelconque, l'heure des grands réveils de la pensée a sonné : alors l'âme, pareille à l'oiseau



SAINT-PIERRE DE ROME.

qui se laissait maintenir captif par mille liens frêles, les brise d'un seul coup d'aile; prenant hardiment son vol, elle monte, monte, va jusqu'à Dieu.

Ne sachant trop si je devais interrompre la méditation de M. de Rabière, j'attendis quelque temps, et puis je me rapprochai insensiblement de lui. Et quand son regard tomba par hasard sur moi, je lui dis, en m'efforçant de sourire : « M'est-il permis de troubler vos ravissements d'artiste ? »

Son regard monta vers la coupole, et, redescendant rapidement, se fixa sur la grille de bronze doré qui ferme le saint tombeau. « Artiste ! répéta-t-il lentement : sous cette coupole, c'est en chrétien que l'on respire. »

Je fis un signe d'assentiment, et je m'éloignai discrètement.

Qu'était devenue Marcelle ? Il n'était pas facile de le deviner. Nous voyant très-occupés, M. de Rabière et moi, elle sera simplement retournée à ses affaires.

L'idée de passer à Saint-Pierre le reste de la matinée me vint. Je me promenai le long des nefs d'un autel à l'autre, rappelant mes souvenirs, faisant de nouvelles observations ; et puis, d'étape en étape, je m'en allai échouer sur un banc placé non loin de la chapelle des Chanoines, qui renferme le corps de saint Chrysostome. Sur ce banc, je me trouvais entre deux gracieuses coupoles, sous la simple urne en stuc où l'on dépose momentanément le corps du dernier

pape. Mon regard pouvait au besoin aller faire dans la grande coupole une petite excursion vers l'immensité, ou s'arrêter sur sainte Thérèse, l'œil fixé sur Celui qui lui dicta ces phrases brûlantes qui laisseront des traces de feu dans les âmes. Au fond d'une arcade pleurait la Vierge de marbre de Michel-Ange, tenant sur ses genoux cet admirable corps du Christ, dont la contemplation amasse des larmes dans le cœur; à ma gauche, un peu dans le lointain, je pouvais lire, sur la porte de la salle Conciliaire, ces mots se détachant en lettres d'or sur le fronton : *Docete omnes gentes*. N'y avait-il pas là un vaste champ ouvert à la méditation? Or rien ne m'empêchait de méditer à l'aise, bien que je fusse en nombreuse compagnie. Des myriades de chérubins de marbre me souriaient contre leurs piliers étincelants; toutes les belles créations allégoriques si noblement et si gracieusement assises au bord des grands arceaux, semblaient vivre et penser pour moi; les chères petites colombes elles-mêmes, leur rameau d'olivier dans le bec, se présentaient comme un nouveau symbole de vie et de paix. Pendant les deux heures que j'ai passées sur ce banc, qu'ai-je pensé, ma chère Gertrude? Je te le dirai sans doute quelque jour; mais je n'aurais fait que me laisser pénétrer par l'incomparable harmonie de ces lignes, par la magie de ces couleurs, par cette atmosphère sereine et légère dans laquelle semblent respirer des âmes, que je n'aurais pas regretté l'emploi de mon temps!

Là où il est donné de savourer le sentiment religieux et le sentiment du beau aussi pleinement, il ne faut pas regretter de prolonger les enthousiasmes.

En revenant de Saint-Pierre, ce même jour, j'ai visité un hôpital en compagnie de Marcelle. J'y entrais non sans appréhension. Deux ou trois fois, à propos de Rome, des adversaires du pouvoir temporel avaient interrompu mes récits enchantés pour me dire d'un air mystérieux cette phrase : « Avez-vous vu les hôpitaux ? »

Je ne les avais pas vus, et je restais sous une impression pénible. Que renfermaient donc ces terribles hôpitaux ? A quel régime étaient soumis les infortunés malades ? En entrant, rien d'extraordinaire ne me frappe les yeux : des convalescents prennent l'air dans la cour, des infirmiers vont et viennent, l'air content ; des sœurs de charité accomplissent paisiblement leurs devoirs respectifs. Je monte un bel escalier,

j'entre dans une salle superbe à double rang de colonnes, et à quadruple rang de lits. On respire bien sous ces hautes voûtes : les nombreuses fenêtres versent une lumière abondante ; le milieu de la salle est occupé par un autel paré de fleurs d'or, où descend deux fois par jour le Maître de la vie et de la mort. J'éprouvais une véritable dilatation de cœur. Je voyais combien le Saint-Père soignait ses zouaves fidèles atteints par la maladie, et je pensais en souriant que, si jamais un de mes questionneurs me tombait sous la main, j'éprou-

verais une certaine satisfaction à lui dire : J'ai vu les hôpitaux romains, et je n'en ai vu nulle part de mieux tenus ni de plus agréablement disposés pour les malades. Quoi qu'on en dise, la charité catholique est le type de la charité vraiment évangélique, et on la pratique d'une manière exemplaire dans notre Capitale. Le mendiant que vous rencontrez malade sur le pavé a son droit divin d'entrée dans les hôpitaux romains. Vous ignorez sa patrie, son nom. Qu'importe ! il souffre, vous le faites placer dans une voiture, et vous le conduisez dans une des ambulances dressées pour l'humanité souffrante. On le reçoit avec empressement, on l'accueille avec bonté ; les soins les plus délicats vont l'entourer, et on vous remercie en vous proposant de payer le prix de la voiture qui a servi à transporter le misérable. Cette libéralité ne rappelle-t-elle pas les premiers temps du christianisme ? Ne sentez-vous pas comme une émanation de cette charité qui animait les premiers chrétiens ? Il est donc vrai de dire que nulle terre n'est plus hospitalière pour les souffrants que cette terre des saints. Le souverain injustement dépossédé vient y bâtir le palais de son exil, et le mendiant sans feu ni lieu y trouve toujours un lit pour mourir entre les bras de cette Religion qui nous prépare à tous un linceul d'immortalité.



VI

LES RUES ET LA CAMPAGNE

Quelques courses faites en vue d'achats vulgaires viennent de nous faire parcourir, un peu au hasard, les rues de Rome. Ces rues méritent, hélas ! tous les reproches qu'on leur adresse, et je reconnais qu'il faut être artiste jusqu'à la moelle des os pour s'isoler de toute désagréable impression. Le bas peuple mène en plein air sa paresseuse vie ; on voit pêle-mêle d'horribles, de sales vieilles femmes dont le soleil a sucé les chairs, des enfants qui roulent à demi nus sur les pavés dégoûtants, des misérables qui n'ont vraisemblablement ni feu ni lieu. C'est affreux et... très-pittoresque. Il arrive que les grandes déguenillées des rues ont à leur insu des poses et des démarches superbes. Le peigne d'argent en forme de croissant planté dans leurs cheveux noirs, de longues pendeloques aux

oreilles, elles marchent d'un pas cadencé en laissant traîner avec une indifférence parfaite leur robe en loques. Ce sont des reines par les attitudes, la taille,



LA MADONE.

la physionomie, des reines en guenilles. Mon Dieu, quels haillons! quelles savates! quel clinquant! quels cheveux! Nous nous sommes arrêtés longtemps devant une petite fille qui se chauffait au soleil et dont la

robe n'avait plus qu'un quart de corsage. En revanche, l'enfant possédait un éventail dont elle jouait le plus coquettement du monde.



UNE MOINESSE.

En Italie l'éventail est partout, même à l'église. Aux moments solennels des offices divins, alors que tout bruit doit cesser, se perçoit un frémissement léger qui ne s'entend en France que dans les salons.

Dans la même rue nous avons rencontré une demi-douzaine de vivants et charmants tableaux de genre. Ici une jeune fille se levait sur la pointe des pieds pour verser de l'huile dans la lampe qui brûlait aux pieds de la Madone protectrice de sa maison ; là une moinesse passait en priant sous la colonnade d'un temple ; nous apercevions à notre droite un beau paysan coiffé de son chapeau pointu et appuyé sur l'aiguillon avec lequel il conduit à cheval ses troupeaux de bœufs ; à notre gauche marchaient des pèlerins étranges en costume classique : camail noir orné de coquilles, chapeau ciré, bourdon emblématique ; vers nous, enfin, s'avançait une charmante fille de Tivoli en toilette de fête : châle et tablier éclatants, collier de corail jouant sur le cou brun très-découvert, large fleur d'argent dans les tresses épaisses de cheveux noirs.

Vers la fin de la journée nous nous sommes heurtés au dernier des *braseros*, autour duquel se groupaient tous les enfants du voisinage, qui témoignaient à la fois de la joie et de la surprise de voir encore une fois étinceler au coin de cette borne le réchaud en plein vent.



Nous sortons de Rome aujourd'hui, nous allons faire visite à la célèbre campagne romaine. Nous prenons la voie Appienne, route étrange et charmante, qui laisse de pénétrants souvenirs. Cette route n'est, à vrai dire,

qu'une allée droite bordée de ruines, de monuments funèbres, de cyprès élégants. Tout ce que la main des hommes a bâti s'est écroulé, l'œil ne se heurte qu'à des débris, ce qui donne au paysage un aspect ravagé,



LES TOMBEAUX DE MÉTELLUS ET DES SCIPIONS. 

souverainement mélancolique. Çà et là se déploient les lignes harmonieuses, mais brisées, des aqueducs croulants; pas un mausolée n'est intact, mais il y a du lierre sur toutes les ruines, des fleurs sur tous les tombeaux. Aux pieds de la statue mutilée qui nous apparaît sur un mur déchiqueté, fleurit un laurier-

rose. M. de Rabière nous a montré le tombeau des Scipions et le magnifique mausolée élevé à Cécilia Métella. Nous avons fait une halte au pied de cette forteresse funèbre, dont mes compagnons ont voulu faire le tour. Dans mon ignorance, et ne regardant



TOMBEAU DE CÉCILIA MÉTELLA.

cette ruine que comme un bel accessoire dans le paysage, je m'étais assise à l'ombre d'une muraille fendue, et je n'étais occupée qu'à me pénétrer de la beauté du paysage lui-même. Il était splendide, Gertrude, et je n'oublierai jamais les deux lointains qu'il m'était donné d'apercevoir. Par la brèche de ma muraille le soleil dardait ses flammes superbes et dévo-

rantes, et je voyais sous ce soleil se déployer Rome, ses clochers, ses dômes, ses pins parasols veloutés par la lumière; si j'e tournais la tête, je retrouvais, dentelant l'horizon, les Apennins, masses volcaniques soulevées, remuées par des mains géantes, et se donnant, eux aussi, un faux air de ruines.

Nous sommes revenus lentement vers Rome, savourant en silence la triple poésie des souvenirs, du paysage, du soleil.



VII

LE GRAND ART

Où vais-je t'entraîner aujourd'hui, Gertrude? Depuis quelques jours j'ai la fièvre du beau, et je prends sans cesse la plume pour te communiquer mes dernières impressions; mais elle tombe d'elle-même d'entre mes doigts. Mon sujet m'écrase. Aujourd'hui, cependant, je pense qu'en touchant bien délicatement, bien modestement à ce sujet écrasant, je puis le traiter dans la familiarité de nos entretiens intimes, et m'enhardissant ainsi, je me permets de m'approcher respectueusement du grand art, et de faire défiler un à un devant toi quelques-uns des incomparables chefs-d'œuvre que Rome possède.

Je te présente d'abord le *Moïse* de Michel-Ange. On m'avait dit « : Remarquez l'église de Saint-Pierre aux Liens, car elle est belle. » Faut-il l'avouer, j'ai à peine vu l'église, j'ai immédiatement cherché le géant, et

l'ayant aperçu, assis dans sa majesté olympique, je suis restée devant lui.

Quelle saisissante image, Gertrude ! On se tait involontairement devant elle. Le regard de Moïse, qui semble vous reprocher une idolâtrie quelconque, pèse sur vous ; vous craignez de voir s'entr'ouvrir pour la malédiction ces lèvres de marbre, scellées par un mépris écrasant ; vos yeux restent attachés sur ce front mouvementé, sillonné, foudroyé, sur lequel semblent encore se refléter les flammes du buisson ardent.

M. de Rabière s'est fait en vain l'écho des critiques qui ont plu sur l'œuvre capitale de Michel-Ange. Il a montré d'un doigt moqueur le nez du géant, touché son bras musculeux et nu. Nous étions sous le charme, nous regardions penser Moïse, la main enfoncée dans la masse onduleuse de sa barbe superbe, et intérieurement nous chantions un hymne d'admiration en l'honneur de son créateur.

De Saint-Pierre aux Liens nous sommes revenus à la Minerve, où M. de Rabière nous conduisit devant un des beaux spécimens de la sculpture moderne, l'*Ange du Jugement dernier*, par Tenerani. Ce bel ange, calme, est solennellement attentif. La trompette foudroyante dont le son doit réveiller les morts repose mollement entre ses mains ; l'œil fixé sur le ciel, il attend dans sa céleste sérénité le signal auguste, l'heure suprême qui retentira dans l'éternité.

Comme je ne me sens pas la force de te parler des



autres chefs-d'œuvre de la statuaire qui se rencontrent dispersés ou réunis dans tous les musées, et qui te sont d'ailleurs très-connus, je m'enfonce bravement maintenant dans le sanctuaire de la peinture, et je te



ARIOSTE. BOCCACE. DANTE. TASSE. PÉTRARQUE.
MARINI. TARSONI. GALILÉE. MACHIAVEL. PULCI. GUARINI.

signale les tableaux qui se sont le plus profondément empreints dans mon souvenir.

Voici dans l'église des Capucins de la place Barberini, le *Saint Michel* du Guide.

Le blond archange, en tunique bleu de ciel, tient dans sa main gauche l'anneau de la chaîne passée au

corps de Satan ; sa main droite lève très-haut, plus haut que ses ailes puissantes, le glaive étincelant qui peut le frapper ; son pied fin s'appuie sans effort apparent sur le terrible vaincu, que cette légère pression écrase mystérieusement. Comme il rugit sous ce pied d'enfant ! quelle impuissance trahit le geste de sa main monstrueuse, dont les doigts s'entr'ouvrent comme pour chercher un point d'appui dans sa chute !

Dans l'écrin de la galerie Borghèse je prends au hasard quelques-unes des plus belles perles, et je commence par une toile énigmatique et superbe. Impossible de rendre avec la plume la beauté étrange, fascinatrice, souveraine de l'homme qu'elle représente.

Est-ce un roi, un bandit, un héros ? C'est César Borgia.

Quelle indomptable énergie sur ce front haut, dévasté, dans cette bouche dont les lèvres se rivent en quelque sorte l'une à l'autre ! Quelle passion dans ces narines frémissantes, dans cet œil noir, insondable, magnifiquement, effroyablement pensif ! Cet homme pense, menace, commande, vit.

L'élégance austère de ses vêtements s'harmonise avec sa beauté sombre, et les deux mains fines qui accompagnent ce buste fort et souple ont toute une éloquence. L'une, posée nonchalamment dans l'ombre, sur la garde ciselée d'un poignard, rappelle le scélérat ; l'autre, blanche, fine, aux doigts élégants, aux ongles délicats, tombe, détendue en éventail

sur le pourpoint de velours noir, et révèle le grand seigneur.

Voici une *Mise au tombeau*, signée Raphaël. Quand une scène sacrée est ainsi rendue, l'âme s'en empare et l'admiration s'exhale en prière. Ce cortège désolé ne sortira plus de ma mémoire. Le corps du Christ n'a plus de sang, plus de vie; mais il n'a pas la sombre laideur cadavérique : il est beau dans la mort même. Quelle désolation se peint sur le visage des spectateurs ! sur le visage de la Madeleine éperdue, sur le pâle visage de la Vierge, tombée à moitié évanouie entre les bras de trois créatures jeunes, fraîches, dont la douleur n'est pas sa douleur !

Je m'arrête devant le *Saint Stanislas*, tenant l'Enfant Jésus dans ses bras. On ne l'a pas fait beau, matériellement du moins, le pieux adolescent, mais qu'il est beau d'expression ! Chez cet enfant qui touche à la virilité, et chez cet enfant dont le corps délicat s'enveloppe encore de langes, on retrouve presque la même innocence. Quelle puissance d'amour rayonne à travers les paupières baissées de saint Stanislas ! quel recueillement contemplatif sur ce front incliné et lumineux ! Ce tableau embaume le regard.

Le Titien a pris à partie la *Vie humaine*. Trois groupes la personnifient : des enfants, un jeune couple, un vieillard. Les enfants, délicieuses petites créatures, jouent et dorment dans la lumière chaude dont leur chair est comme imprégnée; l'homme, placé à l'ombre,

contemple avec une tendresse grave et passionnée la femme blonde, au profil charmant, agenouillée devant lui; le vieillard est assis seul dans la campagne, dans un isolement solennel. Devant cette toile magique, on peut philosopher indéfiniment.

Du palais Borghèse, suis-moi au palais Barberini, ma chère Gertrude. Je me demande s'il t'est arrivé de rencontrer, sur toile ou sur papier, une jeune et jolie figure assez bizarrement encadrée dans un turban blanc, d'où s'échappent quelques mèches de cheveux d'un blond doré. Alors tu as vu Béatrice Cenci. A Rome elle est partout, et la sombre histoire de cette jeune patricienne, accusée d'avoir fait assassiner son père, m'avait intéressée. J'ai donc marché vers l'original de ce portrait avec une sorte de curiosité passionnée, et je me suis trouvée devant un chef-d'œuvre. L'œuvre du Guide est vraiment saisissante, et jamais coupable n'a été ainsi poétisée. Aucune expression ne peut rendre le charme de cette figure aux contours si gracieusement jeunes, le regard de ces grands yeux étonnés, desséchés, mystérieusement désolés, l'ensemble de cette physionomie empreinte d'une navrante et adorable mélancolie.

Je ne sais ce qu'était Béatrice aux yeux du grand peintre, mais il a certainement voulu la transfigurer et lui assurer la sympathie des générations à venir. Dans cette ravissante et un peu malade enfant, si douloureuse, si enfiévrée, qui s'enveloppe si chastement dans

sa tunique blanche et dont l'insomnie a rougi les paupières et pâli les joues, on se refuserait volontiers à voir une parricide.

Du palais Barberini volons au Vatican, sans tenir compte de notre fatigue. Devant une collection de chefs-d'œuvre unique au monde, l'admiration doit faire tout oublier.

Il est juste d'aller droit à la *Transfiguration* de Raphaël, et il est superflu d'exprimer une impression qui dépasse le préconçu. Oserais-je regretter que la figure du Sauveur ne soit pas la figure resplendissante de la toile? C'est le groupe terrestre qui s'agite au pied de la montagne, et dont fait partie l'admirable femme agenouillée au premier plan; ce sont les Apôtres si véritablement éblouis, dont l'un chancelle, en plaçant comme un voile sa main sur ses yeux, qui saisissent l'attention.

En tournant la tête à droite, on passe de la *Transfiguration* à la *Communion de saint Jérôme*, par le Dominiquin. Ici il n'y a pas de problème sombre et complexe à résoudre, le peintre n'a abordé que la simple philosophie de la mort; il s'est contenté de peindre admirablement une scène auguste. Le Dieu de l'Eucharistie, la sainteté, la mort sont en présence. Le saint moribond, dont l'âge, les austérités, les travaux ont épuisé le corps vigoureux, est soutenu par un jeune homme: la sueur de l'agonie mouille ses tempes flétries et s'infiltré sous ses cheveux blancs; son regard, éclai-

rant les orbites effroyablement creux de ses yeux, s'attache sur l'hostie consacrée qu'un chaud rayon de soleil auréolise, et qui lui est présentée par un prêtre en vêtements sacerdotaux, beau de recueillement et de majesté. Sainte Paule, prosternée, presse contre ses lèvres la main inerte du saint; un jeune lévite prie à genoux, un lion est couché tout abattu à ses pieds; un ange blond, gracieusement penché au-dessus d'un nuage argenté, sourit et semble attendre le vol de cette âme d'athlète dont la dépouille mortelle se dissout. Derrière le principal groupe s'ouvre une perspective admirable, un paysage paradisiaque sur lequel le regard s'enfuit.

D'extase en extase continuons de marcher dans la galerie. Dans le *Couronnement de la Vierge*, par Raphaël, on s'oublie à regarder les anges dont les pieds charmants foulent si naturellement les nuées éclatantes.

Les *Moines de saint Romuald*, d'André Zucchi, semblent si heureux d'aller continuer leur vie contemplative dans le ciel, qu'on se sent tenté de les suivre.

Le *Crucifiement de saint Pierre*, par le Guide, est une page émouvante, mais si sombre, si sanglante, qu'on ose à peine la regarder.

Comme l'*Enfant prodigue*, de Murillo, fait compassion! il est si hâve, si chagrin, si humilié! Tous les sentiments que la parabole évangélique prête au père de famille se reflètent fidèlement sur la figure vénérable du vieillard, qui retrouve un reste de vigueur pour

s'élançer au-devant de l'ingrat qu'il n'a pas cessé d'aimer.

Suis-nous maintenant au Corso, Gertrude, au palais Sciarra.

On répare en ce moment les galeries, mais on a déposé dans deux salles assez sombres cinq toiles qui les illuminent : cinq chefs-d'œuvre.

Voici d'abord le célèbre *Joueur de violon*, de Raphaël. J'avais vu dans des copies la robe verte, le large collet de fourrure, les longs cheveux surmontés d'une toque, de cet adolescent mélancolique. Mais la copie n'avait pas rendu l'expression de cette bouche fine, le regard vivant, doucement magnétique de cet œil noir. Sans l'archet qui s'élève, comme une tige, du feuillage dans lequel il s'embarrasse, on se croirait devant un de ces souverains en herbe qui portent sur leur jeune front les ambitions futures, ou devant un de ces jeunes hommes qui sentent s'éveiller en eux ce don terrible qui s'appelle le génie. Quelle est donc l'énigme que se pose cet enfant qui sera sans doute un grand artiste ? Quelle est la pensée qui jette de telles ombres sur cette fine et charmante figure, qui la pâlit et qui l'éclaire ? Nous ne le saurons jamais. Saluons Raphaël, le divin, et passons à la *Bella Donna* du Titien.

Comme elle illumine de sa resplendissante et mystérieuse beauté le sombre appartement ! On dirait que le soleil dore ses épais cheveux ondés, et cependant elle est dans l'ombre. Mais la vie jaillit en étincelles de

son regard profond, circule sous sa peau transparente, anime sa bouche pensive. Que de lumière dans ce visage ! C'est l'épanouissement d'une fleur en plein soleil, une sorte d'incarnation de l'intelligence unie à la beauté. Cette femme n'est pas une beauté, c'est une vision de la beauté. Aujourd'hui j'ai compris l'enthousiasme des artistes, passés et présents, pour la *Bella Donna* du Titien. *La Modestie et la Vanité*, de Léonard de Vinci, un tableau non moins fameux, subit sans effacement ce voisinage redoutable. Une religieuse et une mondaine sont en présence : l'une chargée de bijoux, parée, coquette, souriante, enivrante, fascinatrice, armée de toutes les séductions de la terre ; l'autre, enveloppée de draperies, chaste, paisible, et portant sur son beau visage pudique l'empreinte de toutes les saintes inspirations de la vertu. Ces deux charmantes créatures dont les mains élégantes s'enlacent, forment le plus poétique des contrastes ; mais, faut-il le dire, c'est sur la *Vanité* que se sont épuisées la science et la puissance de l'artiste : il en a fait un type étrange et séduisant, une véritable charmeresse. L'œil se repose sur le profil charmant de la *Modestie*, mais le regard, le sourire, la beauté capricieuse de la *Vanité* l'attirent plus puissamment encore. Dans ce même appartement on s'arrête aussi beaucoup devant les *Joueurs* du Caravage et devant la *Madeleine aux racines* de Guido Reni, deux belles toiles. Mais, hélas ! quel peintre nous donnera la Madeleine telle que notre

amour et notre foi nous la représentent ? Pas un des nombreux portraits qui existent ne mérite tous les suffrages : il y a toujours des *si* et des *mais*, des mieux motivés. Ce type a tenté les plus grands artistes, on n'ose pas dire qu'ils ont réussi, du moins complètement. Le génie et le sentiment religieux ne se sont pas encore absolument fondus pour cette création.



VIII

NOS JOURS GAIS

Aujourd'hui, ma sœur, Rome est sortie de sa majesté tranquille. Depuis plusieurs jours déjà les échos retentissent des bruits carnavalesques, et il n'y a plus moyen d'ensevelir dans le silence ce gai carnaval romain. Ce n'est pas de la gaieté qui anime cette foule que je vois rouler de la place du Peuple à la place de Venise : c'est du délire ! Aux balcons et aux fenêtres du Corso, — la rue fameuse de Rome, — flottent des draperies rouges et blanches frangées d'or ; çà et là apparaissent même d'antiques tapisseries qui forment la plus splendide des tentures. Chaque balcon, chaque fenêtre a sa boîte peinte pleine de *confetti*, petites dragées rondes de plâtre qui tombent en grêle sur les passants inoffensifs ou masqués. Ce plaisir est fort apprécié par tout ce qui porte sur le front cette couronne de fleurs qui s'effeuille vite, mais qui s'ajuste à toutes les têtes :

la jeunesse! Jeunes gens et jeunes filles, préservés par un léger masque ou treillage fin en fil de fer, engagent le combat. Tous peuvent lutter dans cette guerre pour rire : manants et princesses en viennent aux mains ; les poignées de confetti, les bouquets volent d'une



LE CARNAVAL A ROME.

fenêtre à l'autre ou de la rue aux fenêtres. Il n'y a plus que des gens qui rient, qui s'amuse, qui s'en donnent à cœur joie. Les voitures qui passent sont souvent pleines de personnages travestis, les masques deviennent de plus en plus nombreux, c'est une variété infinie de costumes pittoresques, ou bizarres, ou simplement

grotesques. Les bruits les plus divers se confondent et forment un tout étourdissant. Le canon gronde, le rire éclate, les marchands de confetti et de fleurs jettent leurs cris glapissants. Quelques-uns parcourent le Corso avec une longue perche hérissée de pointes à



PORTE DU PEUPLE A ROME.

l'extrémité desquelles s'épanouit un bouquet éclatant. Impossible de traverser le Corso sans en sortir tout enfariné, car la petite dragée s'écrase sur les vêtements et y laisse ses traces. Les assaillis rient, les assaillants rient, les spectateurs rient, la galerie rit : tout le monde rit!

Nous nous dirigeons vers la place du Peuple. Des

tribunes ont été dressées à l'endroit d'où partent les chevaux libres qui vont bientôt fouler de leurs pieds légers la couche de pouzzolane, ce beau sable violacé qu'on sème en leur honneur sur le pavé du Corso. La place del Popolo, ma chère Gertrude, est une de mes prédilections romaines. Comme toutes les places de Rome, elle a son obélisque élevé sur un soubassement aux quatre angles duquel sont accroupis quatre lions égyptiens. Les hémicycles sont ornés de fontaines et de statues imposantes; la porte qui ouvre sur la campagne est d'un aspect original, antique et gracieux, et le regard rencontre les pentes vertes, les pins veloutés, les terrasses aux blanches balustrades du Pincio, une des plus charmantes promenades qu'on puisse rêver. Mais l'enceinte réservée est à peu près déserte encore. Nous fuyons d'un commun accord ce lieu, où se reportent tous les bruits discordants du Corso, et nous gagnons un des grands édifices de la place que domine un joli clocher rougeâtre. C'est l'église Sainte-Marie du Peuple. Elle s'est élevée sur le tombeau des Domitius, où fut enterré Néron. Ainsi a été sanctifié ce lieu, sur lequel planait un véritable effroi. En entrant dans l'église, un souvenir pèse sur l'esprit et attriste le cœur. C'est ici que Luther a célébré les saints mystères pour la dernière fois.

Que de richesses s'évalent sous nos yeux! Voici contre la voûte du maître-autel les fresques magnifiques du Pinturicchio. Ce peintre règne à Sainte-

Marie du Peuple, on le retrouve partout, et les connaisseurs s'accordent à dire qu'il s'est surpassé lui-même. Nous faisons une longue halte devant la chapelle des Cibo, qui compte parmi les chapelles riches de Rome. Le tableau de l'autel, qui est de C. Maratta, représente la Vierge Marie qui s'élève dans les airs. Saint Augustin, saint Grégoire, saint Ambroise, saint Jean, sont groupés à ses pieds. Vis-à-vis est la jolie chapelle octogone des Chigi, que surmonte une petite coupole où Raphaël eut l'idée de peindre la Création des étoiles. Les projets du grand peintre ne se réalisèrent pas.

Le Bernin a aussi travaillé à la restauration de cette chapelle. Il y a placé deux statues. L'une représente le prophète Habacuc qu'un ange enlève par les cheveux. Le prophète est beau, l'ange est gracieux; mais il faut bien que l'afféterie particulière à ce maître célèbre se montre par quelque endroit. L'ange saisit le prophète du bout des doigts par l'extrémité d'une mèche de ses cheveux, et ce geste mignard diminue singulièrement l'effet du groupe. On dirait un adolescent mutin, curieux d'examiner cette tête de vieillard. On se demande pourquoi sa main ne s'enfonce pas dans cette frémissante chevelure de marbre. Le tableau placé au-dessus de l'autel représente la naissance de la Sainte Vierge. C'est une belle toile, une scène calme, religieusement et suavement rendue.

Tout près de cette sépulture splendide des Chigi,

l'attention est attirée par le tombeau de la princesse Odescalchi. Il y a bien des choses sur ce mausolée, mais on peut dire : lion de marbre rugissant, arbre de bronze, urne funéraire, armes parlantes, chérubins,



COURSES DE CHEVAUX AU CORSO.

aigle, tentures de marbre à crépines dorées, forment un tout d'un grand effet et encadrent somptueusement le médaillon charmant qui est la grâce et la vie de ce monument funèbre.

Mais revenons à nos tribunes.

Tu as pu rencontrer quelque part, ma chère Gertrude, une vue du Corso en fête. Les dessins que l'on en fait sont exacts, et, debout sur mon gradin, j'aime à plonger mes regards le long de l'interminable rue

toute pavoisée. Voici les dragons du Pape qui s'élancent au galop. Cette charge a pour but de débayer la voie. La barrière s'ouvre. On amène les chevaux qui vont courir. Qu'ils sont ardents, frémissants ! Comme ils hennissent ! comme ils piaffent, aiguillonnés qu'ils sont par les éperons attachés à leurs flancs ! La corde tombe, ils sont libres, ils partent, ils volent, ils ont disparu. Mais hâtons-nous aussi, remontons en voiture, et faisons-nous conduire au Gesù, où le Sénat romain va clore le carnaval. Le Gesù est la plus brillante église de Rome, et j'ouvre ici une digression en sa faveur. Il fallait la voir ce jour-là illuminée à giorno et en habits de fête ! Autour de saint Ignace, revêtu de sa chape d'argent criblée de pierres précieuses, des anges portaient des flambeaux dont lueur couvrait d'étincelles les colonnes de lapis-lazuli et les marbres précieux.

Le Saint-Sacrement était exposé pour l'adoration des quarante heures. Au fond du maître-autel se dressait un ostensorio gigantesque au piédestal de malachite, et à travers le rayonnement des lumières sur l'or, l'œil apercevait sur ce trône splendide la parcelle du pain eucharistique.

On entre dans l'église pour formuler un acte d'adoration, on en sort pour voir arriver les carrosses du Sénat. Ils sont bien brillants, bien éclatants, bien antiques : ils se balancent bien majestueusement sur leurs soupentes dorées.

Le sénateur préfet de Rome est précédé par ses pages habillés de pourpre. Ce cortège fait vraiment rêver d'autrefois.

Le carnaval se meurt, mais on peut affirmer qu'il expire dans des éclats de rire. Traversons une dernière fois le Corso. Il fait nuit. Qu'est-ce que ces lumières qui brillent, disparaissent, s'éteignent et se rallument? Pourquoi ces rires stridents, ce mouvement sur les balcons, dans la rue? C'est le dernier et le plus singulier des jeux. Chacun tient une petite bougie allumée sur laquelle le voisin se hâte de souffler. On abrite où l'on peut cette flamme tremblante, on l'élève aussi haut que l'on peut, on la dérobe même entre ses mains. Un souffle arrive, c'est fini. A ce jeu les Romains passent une partie de la nuit.



IX

CIEL ET ENFER

Je sors de la prison Mamertine, ma chère sœur. Les historiens te diront le passé de cette prison célèbre, qui remonte aux premiers rois de Rome; je te raconterai simplement mes impressions sur ce cachot, où saint Pierre et saint Paul ont été détenus une année entière. Nous nous sommes arrêtés dans la première chapelle. On sent le besoin de se recueillir avant de visiter ce lieu doublement intéressant, doublement tragique; puis nous sommes descendus dans la partie haute de la prison, une grande chambre quadrangulaire faite de pierres énormes jointes sans ciment, et qui autrefois ne recevait aucun jour. On se sent déjà saisi d'horreur, mais il faut descendre jusqu'à la partie basse appelée Tullianum. Quelle obscurité! quelle humidité! quel épouvantable silence! Des ombres semblent s'agiter autour de nous! Contre cette voûte

de pierre à peine cintrée, qui forme le plafond, se sont étouffés les rugissements de ces hommes qui s'appelaient : Jugurtha, Lentulus, Aristobule II, Tigrane, Vercingétorix, l'héroïque adversaire de César.

Tous ceux qui avaient orné le char du triomphateur venaient là, finir misérablement ou tragiquement leur existence. Le cortège triomphal s'arrêtait au pied du Capitole, et pendant que le vainqueur montait par le Clivus Capitolinus au temple de Jupiter Capitolin, les vaincus étaient détachés du char où ils avaient bu l'humiliation à longs traits, et on les précipitait dans le Tullianum. « O Rome, que tes étuves sont froides ! » s'écriait le roi de Numidie du fond de son horrible cachot.

O Rome, que tu étais inhumaine ! s'écrie le visiteur du dix-neuvième siècle, dans ce lieu appelé par Salluste un lieu désolé, ténébreux, infect et terrible. On ne peut le peindre autrement, Gerty. L'eau qui suinte de ces murailles est fétide, la boue de ce pavé, sur lequel je viens de poser mes lèvres, est infecte.

Dans ce lieu affreux, je me sentais partagée entre les souvenirs profanes et les souvenirs religieux, entre les vaincus de la fortune et les humbles vainqueurs de l'orgueilleuse Rome.

Très-impressionnés, nous sommes remontés dans le second souterrain, et je n'ai pas craint de prolonger ma prière dans cette prison sanctifiée. Je n'étais plus seule. Tout un mouvement se faisait au-dessus et au-

dessous de moi. Mes yeux se fermaient involontairement, mais je prêtai l'oreille : qu'ai-je entendu ?

« Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu.... En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes, et la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont pas comprise. »

J'ai ouvert les yeux, et à la lueur de quelques cierges j'ai vu resplendir, aux mains d'un prêtre, sur ces murs sombres, l'hostie sacrée : j'ai vu apparaître de nouveau le Divin.

C'est que la lumière ne luit plus dans les ténèbres, elle éclate au grand jour ; les deux apôtres, les deux humbles prisonniers de la prison Mamertine dominent Rome, l'un du haut de la colonne Antonine, l'autre du haut de la colonne Trajane, et, tombassent-ils de ces piédestaux de bronze, les chrétiens leur en élèveraient dans leur cœur.

Mais il faut s'arracher de ces lieux émouvants. Encore un acte de foi sous cette voûte humide, un de ces actes de foi qui brûlent les lèvres, et remontons à la lumière matérielle, qui, ici, nous fait complètement défaut. Au moment où je me relevais pour sortir, un mince rayon de soleil passant par la porte grillée pratiquée vis-à-vis de l'autel, vint rayer d'or le mur ténébreux.

Qu'il était le bienvenu, ce rayon brillant et chaud ! Hélas ! quand ces prisons étaient habitées, le soleil

ne pénétrait jamais dans ces profondeurs ; les malheureux qui y étaient précipités disaient un adieu éternel à la lumière du jour et à ses splendeurs.

Mais voilà qu'il s'est levé sur le monde un Soleil de justice et d'amour, et il n'est pas un cœur, si triste et



ESPALIER DU CAPITOLE.

si sombre qu'il soit, dans lequel ses rayons vivifiants ne puissent pénétrer !

Au sortir de la prison Mamertine, Marcelle et moi sommes allées nous accouder sur la rampe de l'un des escaliers qui mènent au Capitole. Cette partie de notre Capitale te plairait, Gertrude. Ton esprit philo-

sophique et ta foi ardente y puiseraient des aliments pour ta pensée. Aucune trace de la vie vulgaire, moderne. Rome ancienne se déploie là dans une suite de ruines majestueuses dont je ne puis te rendre l'étrange poésie. Un des plus grands artistes de Rome, c'est le Temps; et l'on ose à peine maudire, là, sa toute-puissance destructive.

Promenons un peu notre regard parmi ces ruines élégantes. Voici les trois colonnes cannelées, derniers vestiges du temple de Jupiter Tonnant; tout près, le beau portique à huit colonnes de granit oriental qui représente le temple de la Fortune Capitoline; un peu plus bas, l'arc triomphal de Septime Sévère, qui remonte à l'an 205, et qui porte si légèrement sur ses entablements de marbre grec le poids de tant de siècles; enfin la charmante colonne rostrale élevée à Duillius, qui se dresse fièrement comme un arbre resté debout au milieu d'une forêt dans laquelle les bûcherons ont passé.

Mais pour aujourd'hui, ma sœur, ne nous engageons pas sur la voie Sacrée. Nous avons prié dans le cachot des vaincus; montons vers le lieu où se célébrait l'apothéose des vainqueurs.

Le grand philosophe allemand Gœthe disait, je crois, qu'en regardant je ne sais quelle belle statue grecque il prenait involontairement l'air noble : en montant au Capitole par ce bel escalier que gardent les deux lions égyptiens de granit noir, couchés, on

se sent involontairement subjugué par le souvenir de cette grandeur païenne sans rivale, et on monte avec une certaine lenteur majestueuse. Castor et Pollux, deux statues colossales en marbre, se dressent debout, auprès de leurs chevaux, dans la partie supérieure. Notre regard ne doit pas dédaigner la petite colonne milliaire que nous apercevons. Elle s'élevait autrefois dans le Forum, et de cette borne partaient les innombrables voies qui sillonnaient le puissant empire romain.

Marc Aurèle, monté sur son fameux cheval de bronze, occupe le milieu de cette place célèbre. Le cheval est vraiment magnifique. Quelle fougue ! quelle vie ! On s'étonne de ne pas voir des jets de vapeur sortir de ses naseaux ouverts et de sa bouche délivrée du mors ; on croit voir s'agiter sa crinière frémissante.

A Rome se rencontrent partout et sous toutes les formes des merveilles de l'art. Et puisque nous prononçons ce grand mot d'art, faisons en passant une visite au Musée Capitolin, ce qui sera plus intéressant que d'aller visiter la roche Tarpéienne, de laquelle il serait encore fort dangereux de tomber, mais qui n'est plus heureusement d'usage que dans la rhétorique. Le grand bâtiment de gauche est réservé à la statuaire, et l'Océan vous fait accueil, personnifié dans la statue gigantesque de Marforio. Avec quelle nonchalance superbe est couché ce beau, ce calme, ce puissant vieillard que l'on a baptisé de ce nom : l'Océan ! Nous

sommes entourés de bustes, de statues; mais il faut passer.

Dans la salle des bronzes nous remarquons la forme du beau vase offert par Mithridate au gymnase des Eupatorites. Traversons la longue galerie sur laquelle ouvre l'escalier. Voici le fameux Jupiter della Valle : il est beau, mais représente-t-il bien l'arrogant Maître des dieux? Admirons la célèbre Vénus Capitoline, une des splendeurs de l'art grec, et la mosaïque fameuse des colombes. On retrouve reproduites sous toutes les formes cette jolie colombe s'abreuvant dans un bassin limpide, où se projette l'ombre de sa tête, et ses trois sœurs si gracieusement perchées sur le bord du bassin. Nous voici dans la salle où dort Endymion, sur un bas-relief superbe, découvert sur l'Aventin, et où trône Agrippine, assise, dans son fauteuil de marbre, avec une grâce, un naturel et une noblesse incomparables.

Je ne te ferai pas passer en revue tous les bustes des Césars et des Impératrices, ma chère Gertrude : il y en a une armée; mais je te conduirai dans la salle du Gladiateur, près d'une de ces œuvres devant lesquelles chaque siècle dépose son tribut d'admiration. Nous avons fait là une assez longue reposée, aux pieds de Flore, une charmante statue dont on vante beaucoup le *drapé*, et puis nous sommes descendus du Capitole. C'était descendre pour remonter, car nous allions de ce pas à l'église d'Ara-Cœli, et nous avions à gravir les cent vingt-quatre marches de marbre blanc de l'ancien

temple de Romulus. Sur la terrasse, d'où l'on jouit d'une superbe vue, M. de Rabière se plongeait dans la Rome antique, et nous a servi bien obligeamment de cicerone.

L'église d'Ara-Cœli a été bâtie sur les ruines de ce temple de Jupiter Capitolin vers lequel montaient les triomphateurs le jour de leur triomphe. Suivant la tradition, la chapelle qui porte ce même nom, et dont l'autel contient les restes de sainte Hélène, s'élève au lieu même où la Vierge Marie, son Fils entre les bras, se montra à l'empereur Auguste. Des auteurs anciens disent qu'Auguste consultait un jour l'oracle d'Apollon pour savoir qui serait après lui le maître du monde. L'hécatombe est offerte et le dieu reste muet; le sacrifice recommence inutilement. Pressé de nouveau, Apollon répond : « Un enfant hébreu, Dieu lui-même et maître des dieux. Désormais retire-toi donc sans réponse de mes autels. » Vivement frappé de cet oracle, l'empereur fit ériger au Capitole un autel avec cette inscription . « Autel du premier-né de Dieu. » La tradition ajoute que, trois jours plus tard, Auguste vit le ciel ouvert, et sur un autel une Vierge d'une grande beauté tenant un petit enfant, et il entendit une voix qui disait : « C'est ici l'Autel du Fils de Dieu. »

L'enfant hébreu a, en effet, détrôné Jupiter Capitolin, et l'on éprouve une profonde émotion en pénétrant dans cette église, une des plus anciennes, une des plus curieuses, et certainement une des plus glo-



LA CAMPAGNE DE ROME.

rieusement placées de Rome. La nef de gauche est parée de tombeaux et de statues couchées, dont il reste à peine une mince effigie, tant elles ont été usées par les pas des générations. C'est dans cette église que se couronne le *Santissimo Bambino*, statuette qu'un religieux franciscain tailla, dit-on, dans un arbre du Jardin des Oliviers. Le divin Bambino a une chapelle, un autel. Nous l'avons vu dans sa robe de soie blanche brodée de pierres précieuses, avec sa couronne d'or éclatante de pierreries. Une croix d'honneur française pendait sur les plis de la robe, entre les perles et les émeraudes.

Aux jours de Noël, le Bambino repose sur une crèche; un *palco*, sorte de chaire, est dressé dans sa chapelle; de jeunes enfants y montent, et font des discours sur l'Enfant Jésus. Il est fort amusant d'entendre discourir ces orateurs en herbe.



X

LES TEMPLES

L'église Sainte-Marie in Via Lata, ma sœur, montre sur le Corso même sa façade à colonnes. Sainte-Marie in Via Lata est la seconde église de Rome par les grands souvenirs. Elle s'élève sur l'emplacement de la maison qu'habita saint Paul. Je suis descendue dans le souterrain où le grand apôtre demeura attaché pendant un an au bras d'un soldat.

Je me suis assise dans cette chambre sombre, vis-à-vis de la colonne où fut enchaîné l'Apôtre. Tu comprends quelles pensées assiégeaient mon esprit, quels souvenirs surgissaient dans ma mémoire ! C'est ici, me disais-je, qu'ont été écrites les Épîtres aux Philippiens, aux Éphésiens, et même celle aux Hébreux ; c'est ici que le prisonnier de Néron, libre dans les fers, gouvernait l'Église naissante, prêchait Jésus crucifié et ressuscité, convertissait même les habitants du palais

des Césars, baptisait les néophytes, essayait de convertir les Juifs; c'est ici qu'il a écrit ces paroles immortelles : « J'ai combattu le bon combat, j'ai consommé ma course, j'ai gardé ma foi... Je suis en prison, mais la parole de Dieu n'est pas enchaînée! » Ma sœur, chaque fois que cette parole : « C'est ici! » traversait ma pensée, j'éprouvais comme un tressaillement d'âme. Voilà Rome. On se promène assez indifféremment par ses rues : un palais, une église, une simple maison se présentent; on entre, et voilà qu'un sentiment supérieur vous pénètre, et que vous vous trouvez à genoux le front entre les mains, essayant de soulever le poids des souvenirs qui vous enveloppent; voilà que vous vous laissez dominer par une de ces émotions puissantes qui éteignent comme par enchantement toutes les misérables préoccupations de l'amour-propre, tous les infimes soucis de la terre.

Continuons notre revue d'églises, ma sœur. Remonte avec nous vers le Quirinal, le palais d'été des Papes. La montée assez rapide a été rendue commode par la construction d'un de ces grands escaliers comme on n'en voit qu'à Rome. Arrêtons-nous un instant sur la place. Elle est sobrement mais magnifiquement décorée. Une fontaine jaillit du milieu d'une vasque immense de granit oriental d'une seule pièce et de soixante-seize pieds de circonférence; un obélisque de granit égyptien se dresse derrière cette vasque entre deux hommes de taille colossale, debout contre un

cheval, non moins colossal, qui se cabre. Je ne sais quel saisissement vous prend devant ces statues dont le profil superbe se décalque en noir sur l'azur du ciel. Qui donc a su rendre ainsi la vie et la beauté humaines? On approche d'un socle et on lit cette simple inscription : *Opus Praxitelis* ; on passe à l'autre et on lit : *Opus Phidiae*. Ne cherchons plus la cause de notre instinctive admiration, nous sommes devant les plus parfaits spécimens de la beauté matérielle. Je te le dis bien bas, ma sœur : si j'osais être fanatique de quelque chose de purement humain, je serais fanatique de l'art et des artistes grecs. Si ces artistes incomparables avaient eu la révélation de la beauté immatérielle des âmes telle que nous l'avons, s'ils avaient su imprégner leurs visages de marbre ou de pierre de ces expressions surhumaines qui font resplendir l'intime et radieuse beauté de l'âme et de la pensée sur les visages humains, ils auraient atteint la beauté absolue dans la plénitude de ce terme.

Parmi les nombreuses églises qui parsèment la rue que nous suivons en nous éloignant de la place de Monte-Cavallo, nous rencontrons celle de Saint-André du Quirinal. Dans cette jolie église ovale se trouve le tombeau de saint Stanislas Kotska. En entrant dans le sanctuaire, notre premier mouvement a été de nous diriger vers la riche chapelle dédiée à saint Stanislas, dont le corps repose sous l'autel. Une petite lampe jette son tremblant et lumineux reflet sur l'urne

magnifique de lapis-lazuli, ornée de bronze doré, qui renferme les reliques. Cette lueur si habilement ménagée rappelle au souvenir l'âme pure et douce du jeune saint polonais.

Charles-Emmanuel IV, roi de Sardaigne, le roi devenu jésuite, a aussi sa sépulture dans cette église, qui confine au noviciat de la Compagnie de Jésus. Une des statues de marbre qui ornent ce tombeau tient une couronne, deux épines entrelacées : il avait essayé la couronne d'or, il est mort sous la couronne d'épines.

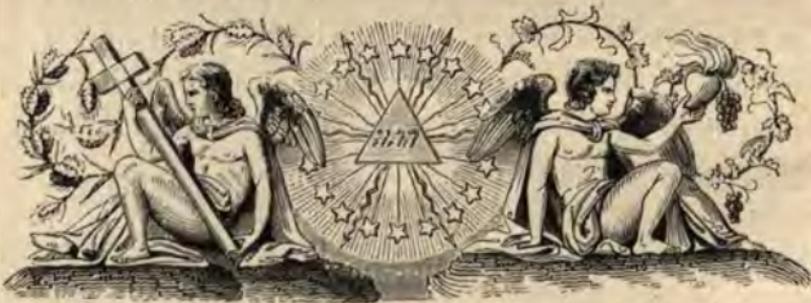
Nous passons devant l'église de Sainte-Susanne, élevée sur le lieu même du martyr de cette jeune fille, parente de Dioclétien ; devant une ancienne salle circulaire des Thermes de cet empereur, devenue l'église Saint-Bernard, et nous entrons à Sainte-Marie de la Victoire. Cette église, une des plus brillantes de Rome, et toute revêtue de jaspe, de marbre et de dorures, a pris le titre de Sainte-Marie de la Victoire d'une image miraculeuse qu'on y transporta de l'Allemagne à l'époque des victoires des chrétiens sur les Turcs. Cette image miraculeuse, entourée de pierres précieuses, se voit encore sur le maître-autel.

Nous avons ployé les genoux devant elle, et puis nous avons demandé qu'on nous découvrit la fameuse *sainte Thérèse* du Bernin, que tout le monde appelle son chef-d'œuvre, mais qui soulève d'ardentes critiques en même temps que d'enthousiastes admirations. Une de mes joies à Rome, ma sœur, c'est d'approcher

des chefs-d'œuvre; mais quand le bloc de marbre ou la toile va rendre palpable, visible, un de ces êtres touchés dès cette vie par le doigt de Dieu, et qui, dans un corps infirme, ont vécu d'une vie pleine de divins resplendissements, j'éprouve une sorte d'émotion tout à fait indéfinissable de crainte. Je me demande si ce que je vais voir sera en harmonie avec l'idéal que je me suis créé. J'ai éprouvé souvent, hélas! tant d'intimes déceptions! A Sainte-Marie de la Victoire, ma curiosité surtout était éveillée : le Bernin n'est pas mon maître de goût; je voyais déjà une sainte Thérèse posant pour l'extase, et non point sainte Thérèse en extase. Le rideau s'est levé, et, il faut le dire, j'ai eu un moment d'extase humaine devant ce chef-d'œuvre. Il est assez étrange que la sainte soit assise les pieds pendants sur un rocher; mais laissons ces critiques de détail, et devant ce corps mystérieusement brisé par l'extase, devant ce beau visage haletant et pourtant divinement paisible, devant ce contact sublime entre le Créateur et l'âme de la créature, rendu visible autant que le permet la faiblesse des moyens humains, recueillons-nous dans l'admiration. A notre modeste avis, toutes les critiques doivent tomber sur l'ange qui s'approche de la sainte pour lui enfoncer dans le cœur ce dard de l'amour divin qui lui fera une immortelle blessure.

Ah! que ne disparaît-il de ce lieu saint, cet adolescent joufflu, souriant et bouclé, qui gâte si malheureusement l'impression religieuse que fait éprouver la vue

de sainte Thérèse ! Dans l'autre chapelle il y a un beau groupe de Dominique Guidi, représentant saint Joseph averti par un ange. J'aurais voulu placer devant sainte Thérèse cet ange au maintien noble, à la suave et virgine figure, et reléguer devant saint Joseph endormi ce fade et prétentieux personnage qui figurerait mieux encore dans une scène mythologique. A mon sens, il assume toute la responsabilité des critiques qui pleuvent comme grêle sur cet incomparable chef-d'œuvre. Ma sœur, j'ai quitté Sainte-Marie de la Victoire en faisant un vœu peut-être imprudent, mais sincère : qu'un jour ce petit être égaré par hasard dans ces pures régions déploie ses ailes inutiles, et laisse dans sa divine solitude la grande sainte pendant les ardents colloques qui la consomment et la transfigurent ; alors devant sainte Thérèse en extase sera poussé un cri unanime d'admiration.



XI

LES SALONS

Je voudrais aujourd'hui, ma chère Gertrude, te faire me suivre dans quelques salons de Rome. Je vais y chercher la fine fleur du monde catholique, et apercevoir en passant les prélats illustres de l'ancien et du nouveau monde.

Quels beaux salons que les salons de Rome ! Je ne parle pas seulement des salons de ces palais splendides si majestueusement assis dans les rues et sur les places : je parle de ces habitations qui n'ont rien de très-somptueux extérieurement, et qui prennent des airs véritablement grandioses à l'intérieur. Les escaliers sont de marbre, les plafonds très-élevés, les appartements immenses. Il y a peu de meubles, mais ils ont tous un cachet particulier d'élégance. A Rome, les plus simples choses ont une forme plus ou moins artistique. Nous avons donc gagné ce soir la Via ***, monté un superbe

escalier de marbre noir ; nous sommes entrés dans l'un des salons célèbres du moment. Les glaces de Venise reflètent de fraîches peintures, des plafonds couverts d'arabesques, de grands lustres aux fleurs de cristal d'où s'échappent des gerbes d'étincelles.

Tout est peint, sculpté, tourné, enguirlandé, et les fleurs naturelles, prodiguées à foison, ornent toutes ces choses sans les cacher. Quelles fleurs, ma sœur ! quels camélias ! quelles violettes ! C'est à ravir le regard. Aussi on en met partout. Elles s'élèvent en touffes, elles s'épanouissent en bouquets, elles s'entrelacent en guirlandes, elles montent le long des étagères dorées, elles se mêlent aux cheveux des femmes. J'ai vu une mère et une fille qu'on aurait prises pour sœurs et qui portaient à peu près la même toilette. Dans leurs brillants cheveux noirs elles avaient simplement planté un camélia rouge, et cette fleur superbe faisait vraiment pâlir les plus éclatantes coiffures : j'en excepte peut-être une couronne formée de feuilles d'or que portait une jeune Américaine et qui était aussi gracieuse qu'éblouissante. Dans ces salons se parlent naturellement toutes les langues et apparaissent des gens de toutes les nations. Oserai-je dire que j'ai compris là la prééminence accordée aux Français et aux Françaises sur ce terrain qu'on appelle le monde ? La beauté est de tous les pays, mais la grâce serait-elle née française ! Je ne puis me faire aux saluts des Anglaises et des Américaines. J'aime la cordialité de ces dernières, ce

je ne sais quoi de franc, de vivant, de généreux qui éclate dans toute leur personne ; mais quand je voyais une Française circuler au milieu d'elles, saluer, sourire, parler, je me disais : Quelle distinction, quelle harmonie dans la voix, quel naturel dans le maintien, quelles charmantes attitudes ! Les Français, dans le monde, sont aussi les plus aimables des hommes ; mais je me sens une certaine sympathie pour la roideur et le sérieux majestueusement poli des Anglais. La causerie fait tous les frais de ces réunions intéressantes, et on y parle français. Dans les aparté chacun emploie sa langue ; mais sitôt que la conversation se généralise, le français redevient la langue universelle. On déploie toutes ses richesses, toutes ses délicatesses, pour effleurer discrètement les graves questions qui agitent notre pauvre globe. De la politique on passe à la littérature, des questions religieuses à l'art. Ce sont toujours des sommets, et on respire fort à son aise dans cette atmosphère où l'on ne sent ni les ardeurs de la polémique proprement dite, ni les puérides excitations des cancans. Dans cette conversation facile, indépendante, polie, dans ce va-et-vient de l'esprit, dans ces joutes de la pensée, chaque invité apporte sa part de fines anecdotes, de mots spirituels, d'intelligente attention. Ce n'est pas le bouquet charmant que la maîtresse de la maison peut, dans les réunions ordinaires, former entre ses doigts et auquel chacun ajoute sa fleur, sa feuille ou sa goutte de rosée ; c'est un vaste

parterre, où chaque abeille choisit au hasard le suc qui lui convient. Il est agréable de respirer cet air un moment, de se promener dans ce parterre couvert de fleurs choisies; et puis, l'atmosphère respirée, la promenade faite, on va se préparer par le repos aux fatigues et souvent aux émotions du lendemain.



XII

DANS LA CHAMBRE D'UN SAINT

Je parlais d'émotions hier, ma chère Gertrude. Que ne partageais-tu les miennes ce matin ? Je suis retournée au Gesù, mais non pas, cette fois, pour prier dans le sanctuaire éblouissant. J'allais entendre la messe dans la chambre où est mort le fondateur de la Compagnie de Jésus. Ici, il n'y a ni blocs de lapis-lazuli, ni colonnes de vert antique, ni jaspes, ni dorures, mais une chambre basse, aux poutrelles de bois, si basse qu'il a fallu faire une ouverture au plafond pour que les cierges pussent brûler sur l'autel. Les murs sont revêtus de damas rouge ; ici et là sont appendues quelques images de saints qui ont offert le saint sacrifice dans ce lieu sanctifié : saint Charles Borromée, saint Philippe de Néri, saint François de Sales. Nous nous sommes placés à deux pas de cet autel ; la chambre est si étroite, que le respect ne peut vous faire vous éloigner davan-

tage. Qu'il est à la fois redoutable et doux pour des femmes d'assister d'aussi près aux saints mystères ! Mais on fait sans bruit les préparatifs du sacrifice, un silence claustral nous enveloppe, voici le sacrificateur. Le Révérend Père général est au pied de l'autel. En l'apercevant, M. de Rabière, qui était resté debout, s'est agenouillé sur le tapis. On ne raisonne pas devant un visage aussi resplendissant de sérénité inaltérable et de divine simplicité. Quels saints moments j'ai passés là, ma sœur ! Ce sont peut-être les seuls pendant lesquels je n'ai pas aussi lourdement porté le poids de ton absence. Mon âme se sentait soulevée sur les ailes de la prière, je m'unissais sans effort à celle qui coulait des lèvres pures du doux vieillard. Je l'avais vu incliner sa tête vénérable et se frapper la poitrine avec une humilité profonde, et j'avais murmuré le *meâ culpá* ; je l'avais entendu dire avec un accent suppliant : Seigneur, ayez pitié de nous, et j'avais répété : Seigneur, ayez pitié de nous ! L'épître de ce jour était une leçon tirée de l'*Exode*... « Et la montagne était couverte d'éclairs, de fumée, et dans la crainte et la frayeur dont ils furent saisis, ils se tinrent loin de la montagne et ils dirent à Moïse : Parlez-nous vous-même et nous vous écouterons ; mais que le Seigneur ne nous parle pas, de peur que nous ne mourions. » J'étais tout près de la montagne, ma sœur, mais en regardant le saint prêtre sur le front dépouillé duquel la lueur des cierges traçait une sorte de nimbe lumineux, ma pensée lui disait :

Parlez pour moi au Seigneur. — C'était avec une émotion grandissante que je suivais les phases du sacrifice, que j'écoutais le colloque que le sacrificateur entamait avec son Dieu comme s'il eût été seul à seul, face à face avec lui. Quelle supplication dans la jonction de ces mains diaphanes! quel rayonnement sur ces traits émaciés! quels regards en haut! C'était une vraie transfiguration : la vie surnaturelle se dévoilait devant nos yeux, nous la voyions resplendir sur le visage humain, et nous nous abaissions bien bas devant Dieu et devant son ministre.

Après la cérémonie, le R. P. Beckx a bien voulu nous recevoir et nous a parlé quelque temps avec bonté. Le bon vieux frère coadjuteur se mêlait naïvement à notre conversation, et j'étais singulièrement touchée de voir la confraternité qui existait entre l'humble frère et le chef d'une compagnie illustre. En recevant la bénédiction du Père général, ma chère Gertrude, j'ai rappelé ton souvenir, afin qu'une partie des grâces que me dispensait cette main paternelle tombât sur toi.

Nous avons ensuite visité le trésor renfermé dans ces modestes appartements : j'ai lu la pièce originale des premiers vœux de saint Ignace, j'ai visité la chambre où il a écrit ses célèbres *Constitutions*, j'ai baisé les vieilles portes vermoulues, protégées par un grillage, qui fermaient ces chambres pendant la vie même du saint. Nous avons fait seules ces pieuses

petites visites de détail. M. de Rabière avait disparu à la suite du Révérend Père général. Notre Capitale comptera aujourd'hui un vrai catholique de plus. Si tu connais quelque touriste soucieux de rencontrer dans ses voyages le trésor de la foi, ma chère Gertrude, un homme cherchant la lumière et la vérité et n'attendant pour ainsi dire qu'une dernière secousse de la divine grâce, ne le fais pas courir de ci, de là, dans Rome; demande-lui simplement d'assister dans la petite chambre de saint Ignace à la messe du Révérend Père Beckx, et d'aller méditer une heure au Colisée ou à la prison Mamertine.

En repassant par l'église, nous avons pu vénérer le bras de saint François Xavier, exposé à tous les regards dans son riche reliquaire. Devant cette main desséchée qui a fait couler l'eau régénératrice sur tant de fronts, je me suis rappelé un article de journal qui m'était tombé par hasard sous les yeux. L'auteur de ce triste article parlait en termes inqualifiables des restes de nos saints et de nos martyrs. Je l'avoue, j'avais éprouvé comme un sentiment de dégoût pour cet homme sans talent mais non point sans haine. Aujourd'hui je le plains, il n'a jamais approché de la sainteté; il n'a jamais vu le rayonnement divin au travers d'une âme humaine. Hélas! ma sœur, quand on ne sent pas assez le divin en soi, qu'il est doux de le contempler chez les autres! Mais si le génie est rare, la sainteté est plus rare encore. Pour moi, j'ai mis au nombre de^s

intimes bonheurs de ma vie d'avoir rencontré de belles âmes, des âmes de sacrifice, des âmes pures, hautes et humbles, des âmes de lumière. Et tu sais d'où descend toute charité, toute pureté, toute lumière!... Ici, dans cette ville peuplée d'ombres saintes, j'aime à me rappeler ceux qui, de près ou de loin, leur ont ressemblé, et qui sont, comme dit le catéchisme, les amis de Dieu.



XIII

PAYSAGES

Aujourd'hui, nous nous dirigeons, ma chère Gertrude, vers la villa Médicis, qui est devenue l'Académie de France, fondée en 1666 par Louis XIV. Nous sommes sur la petite place de Trevi, devant la plus magnifique fontaine de Rome. Je fais avec intention bien des détours pour venir souvent admirer en passant cette œuvre assez belle pour être toujours admirée. Du premier coup d'œil on ne voit dans cette fontaine monumentale que trois choses qui forment un ensemble d'une majestueuse et éclatante harmonie : la statue de Neptune, debout, dans l'attitude du commandement, sur la coquille gigantesque qui forme son char ; les chevaux marins qui se cabrent sous la main des tritons ; l'eau qui jaillit sous leurs pieds en gerbes d'argent, qui déborde en nappes éblouissantes, qui écume de toutes parts entre ces grands blocs qui sem-

blent ne la retenir prisonnière que pour donner plus de puissance à ses jets impétueux. Un second regard fait remarquer la façade adossée au palais Conti, les portiques, les colonnes, les statues, les bas-reliefs, les



FONTAINE DE TREVÌ.

urnes immenses, les bassins de marbre où l'eau limpide miroite au soleil. La riche source qui fournit cette belle eau vient de l'ancienne voie Collatine. On l'appelle Aqua Vergine, parce que ce fut, dit-on, une jeune fille qui l'indiqua à des soldats altérés. Les principaux bas-reliefs racontent cette tradition : l'on

y voit la découverte de la source ; une jeune fille la montre à Agrippa.

Nous atteignons le grand établissement de la Propagande. Là sont élevés des jeunes gens de toutes les contrées ; c'est le séminaire universel, la grande pépinière de l'Église catholique. La principale façade donne sur la place d'Espagne. Pour bien saisir l'aspect de cette place, unique dans son genre, figurons-nous que nous avons remonté la Via Condotti ; un tableau saisissant nous apparaît dans un cadre vulgaire. Le cadre, ce sont les maisons modernes, les hôtels confortables ; le tableau, c'est la fontaine antique en forme de nacelle dont l'eau semble avoir rongé la pierre ; c'est l'escalier monumental avec son triple rang de degrés et ses balustrades à jour, ses groupes de paysans de la Sabine ; c'est, au haut de cet escalier, l'obélisque qui ornait autrefois le cirque des jardins de Salluste, et qui s'élève comme une aiguille entre les deux clochers de l'église de la Trinité du Mont qui forme le fond du tableau. En avançant d'un pas sur la place, nous apercevons sur notre gauche, ce qui n'en est pas le moindre ornement, la colonne commémorative de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception. La Vierge immaculée est debout sur son élégante colonne de marbre cipolin ; elle se détache gracieusement sur le ciel, ses pieds s'appuient sur un croissant de bronze au-dessous duquel la Terre, figurée par un globe, repose sur des chérubins, une tête de bœuf et une tête de lion. Quatre

gigantesques statues sont assises aux coins du piédestal. Moïse, David, Isaïe, Ézéchiël, chantent ou prophétisent la Vierge, qui concevra un Fils.

On ne fait pas un pas sur les pavés de Rome sans les voir s'entr'ouvrir en quelque sorte pour acclamer le divin.

Sur le grandiose escalier élevé par les Français et que nous gravissons ensemble, ma sœur, se groupent, dans les attitudes les plus pittoresques, ces paysans de la Sabine, vêtus de haillons couleur de pourpre, qui ont pour métier de poser devant les artistes. Ils travaillent là, ils vivent là, au soleil, dans une insouciance parfaite. Aujourd'hui ils ne sont pas nonchalamment étendus sur les degrés, ils forment un cercle et entendent le son du *tamburello*, ce joli tambour de basque sur lequel les doigts frappent si vivement. Ce tableau pittoresque a un grand charme. Tous ces personnages, comme costumes et comme beauté, sont à peindre. Les hommes aux longs cheveux et à la longue barbe portent le chapeau pointu, le manteau bleu, les hautes guêtres, le gilet rouge; les vieilles femmes ont une espèce de paillason ou un lambeau écarlate posé en carré sur la tête : le reste du vêtement se compose d'une mante éclatante rayée de jaune, de rouge et de blanc, du tablier étroit à bandes fleuries; les jeunes ont une coiffe blanche, de grands anneaux d'or aux oreilles, des cheveux tressés, des colliers de perles rouges à quadruple rang au cou : elles sont charmantes ! Leur danse

est aussi animée que gracieuse. Les sons pressés du tamburello ne laissent guère le temps de respirer. Le danseur tient sa danseuse par le bout des doigts et ils tracent des pas l'un devant l'autre avec une rapidité vertigineuse. Aussi ils se séparent bientôt hors d'ha-leine, et un nouveau couple s'élançe avec ardeur et se met à danser avec la même grâce et la même rapidité. Nous les avons vus, nous avons admiré leur souplesse, leur élégance native, leur beauté. Continuons de gravir notre immense escalier; nous voici devant l'église de la Trinité du Mont, qui est en quelque sorte une église française, puisqu'elle a été bâtie par le roi de France Charles VIII, en 1494. Un couvent pour les Minimés y fut annexé. Aux religieux de Saint-François de Paule ont succédé les religieuses du Sacré-Cœur. Quelques pas plus loin s'élève la villa Médicis. Nous avons monté l'escalier, traversé le péristyle orné de statues, jeté un coup d'œil sur le jardin, dont les allées profondes sont séparées par de véritables haies de buis toujours vert, et nous montons sur la terrasse d'où nous dominons Rome d'un côté, la campagne romaine de l'autre. Mais cette admirable vue peut être plus admirable encore : enfonçons-nous dans ce bois mystérieux de chênes verts et gagnons le belvédère. Nous n'avons pas en France, je crois, cet arbre au feuillage fourni et fin, au tronc si délicatement, si finement fouillé, qui s'appelle le chêne vert, et qui semble fait pour ombrager la foule des divinités

païennes. La lumière tamisée par ce feuillage a quelque chose de nacré, elle éclaire vivement ces grands troncs qu'une mousse légère d'un vert de bronze revêt inégalement et sans cacher les nervures délicates et les brunes mosaïques. Nous marchons lentement sous ces



VILLA ROMAINE.

beaux arbres, suivis de loin par les regards des *hermès*. A Rome, les jardins publics et privés sont animés par des statues; il y a toujours dans l'ombre un César farouche, une déesse mutilée, un faune moqueur qui semblent vous regarder venir. Nous passons devant ces sentinelles muettes, nous gravissons un escalier haut et

roide ; nous voici arrivés , d'ascension en ascension , sur le belvédère. Ici , reposons-nous devant une des plus ravissantes vues du monde. Le soleil semble allumer un incendie sur les monts Albins et sur les monts Sabins , çà et là tachetés de neige. Quels aspects ont ces montagnes sous cette lumière et dans cet azur ! On prendrait les unes pour des entassements gigantesques de marbre gris ; les autres , enveloppées de neige , paraissent taillées dans du marbre de Paros. La terre elle-même semble distiller je ne sais quelle lumière pénétrante qui l'enveloppe de transparence. De ce côté , Frascati et Montdragone apparaissent dans un rayon ; Monte Gennaro se dresse sillonné par des ravins profonds creusés par les torrents. — Cela , c'est l'horizon. — Plus près de nous , les pins et les cyprès étendent leur rideau velouté , s'élèvent comme des colonnes élégantes , jettent leur ombre sur les montagnes ; les murailles des fortifications d'Aurélien , qui ont abrité Bélisaire , parlent éloquemment des splendeurs antiques de la terre romaine devant les splendeurs d'une nature éternellement jeune et éternellement belle ; Saint-Pierre nous jette son acte de foi sublime ; le Monte Mario nous rappelle le Labarum triomphant qui s'est un jour dessiné sur l'azur qui le couvre. Nos yeux rencontrent le champ de Cincinnatus et se promènent sur Rome , admirable et pittoresque confusion de dômes , de portiques , de colonnes , de ruines grandioses. Là-bas , la porte de la villa Pamphili se dresse



VILLA PAMPHYLI.

comme un arc de triomphe ; ici, au fond même de Rome, reluit le toit du Panthéon, semblable à la carapace d'une tortue gigantesque. De ce côté, Saint-Jean de Latran, l'église mère de toutes les églises, porte comme une couronne son groupe de statues ; de cet autre, saint Paul apparaît debout sur la colonne Antonine. Le prisonnier de Néron est devenu le Victorieux ! Ne semble-t-il pas prêt à tracer sur l'azur éclatant, avec la pointe du glaive qu'il tient, ces paroles de feu qui ont traversé les siècles et qui nous arrivent toutes brûlantes encore ?

Mais il faut s'arracher à ces douces et religieuses contemplations. Elles sont douces, car de cette belle nature calme s'exhale une poésie pénétrante ; elles sont religieuses, car regarder Rome dans son ensemble, c'est embrasser d'un coup d'œil un monde sur lequel trois siècles de persécution ont versé une pluie de sang. On salue d'un regard respectueux la terre fécondée par ce sang de tant de martyrs, et où maintenant règne le Christ.

Avant de quitter l'Académie de France, nous avons été admis dans l'atelier d'Hébert, un de nos grands peintres français, qui en est le directeur. Nous y avons admiré la toile qui charme en ce moment, sans doute, les visiteurs de l'Exposition. Cette jeune fille n'est qu'une fille du peuple, mais c'est une Romaine. Elle est debout dans sa noblesse native ; ses yeux, d'un noir bleuâtre, sont entourés de ce large cercle qui jette

des ombres sur le regard et qui lui donne je ne sais quelle profondeur mystérieuse. Une de ses belles mains drapée à sa ceinture, par un geste d'une grâce et d'une fierté indescriptibles, le haillon qui l'enveloppe; l'autre se glisse dans l'anse de l'amphore de cuivre qui reluit à ses côtés. Aux pieds de cette enfant superbe, qui ouvre dans la lumière ses grands yeux comme pour mieux regarder dans l'avenir, est assise, dans l'ombre, une vieille femme dont le visage flétri retombe sur la poitrine épuisée.

Toujours la même histoire, hélas! toujours le même contraste : la fleur qui s'épanouit et le fruit qui se dessèche! la vie et la mort! J'aurais désiré que la vieille femme regardât le ciel : cette âme dort sous son enveloppe usée, elle devrait y rayonner, car elle est immortelle. Le rayon voilé par un nuage ne devient-il pas plus éclatant à mesure que le voile se déchire?...

Le grand artiste nous montra obligeamment un autre tableau.

C'est une femme encore, une Italienne encore, mais parée, souriante, ne cherchant pas à deviner la vie, car elle la sait. On parlera sans doute beaucoup dans le royaume de l'art de cette femme dont une branche de laurier-rose orne le front charmant. Nous avons entendu exalter cette œuvre par des personnes compétentes, mais nous sommes restées attachées à la jeune fille à l'amphore : c'est une rencontre qu'on n'oublie pas.

XIV

LA CASA

Aujourd'hui, Gerty, il me prend fantaisie de te donner un aperçu de notre logement. En définitive, on ne vit pas sous les dômes, ni même dans ces palais splendides dans lesquels logent les privilégiés de la fortune, ni dans les ruines majestueuses que tu peux voir sans cesse se profiler dans mes lettres. Il n'y a pas que des églises, des palais, des cirques écroulés, des arcs de triomphe dans notre Capitale, il y a des maisons. Laisse-moi aujourd'hui traiter ce sujet prosaïque : ma maison.

Elle est située tout près du Corso, et ce n'est point une maison vulgaire. Naguère elle a dû usurper le titre de palais. Une grande porte cochère peinte en vert sombre, ornée de je ne sais combien de verrous et de barres de fer, — les portes de Rome ont toutes un faux air de portes de prison, — ouvre sur une cour étroite

qui a l'aspect abandonné ; dans les coins se voient deux grandes urnes de forme étrusque et deux bustes : un César quelconque aux cheveux courts, et un Dante majestueux, dont la couronne de laurier reste éternellement verte sous la mousse très-fine que l'humidité y dépose. Voilà pour l'agréable ; l'utile est représenté par tous ces cordages flottants qui font du pavé de cette cour le pont d'un navire. Ces longs fils de fer, qui partent de tous les étages, convergent vers un puits ; et, au moyen d'autres cordages et de poulies, un sceau de fer-blanc descend vers le puits et remonte plein d'eau vers la fenêtre.

N'oublions pas non plus les longs festons que décrit le linge qui sèche à l'extérieur sur des cordes, et suis-moi dans cet escalier voûté qui m'a tout de suite fait donner le nom d'Udolphe à notre vieux palais : il est fait de blocs de travertin, et il est roide. — Voici une porte verrouillée, barrée, agrémentée de fer et trouée ; le nom de Padrona s'y lit, mettons Farinetti. J'ai sonné, une voix demande prudemment : *Chi è?* Je réponds : *Moi!* — On répond toujours ce mot, qui n'apprend rien pas plus en France qu'en Italie. Mais le mot et l'accent m'ont fait reconnaître : la porte s'ouvre ; la signora Farinette nous montre ses yeux ardents, son gai sourire, ses cheveux noirs encore retenus par le petit peigne romain en forme de croissant ; nous suivons un couloir extérieur entouré d'une balustrade de fer ; voici un petit appartement voûté qui a dû ser-

vir d'antichambre : nous montons quelques marches ; voici un autre appartement voûté, une seconde antichambre où se trouve une table sur laquelle étincellent ces lampes élégantes de cuivre, à trois ou quatre becs, dont les lampes françaises ne peuvent nous donner une idée. Nous tournons et nous suivons un autre couloir sombre, pavé de tuiles longues ; une dernière porte s'ouvre, voici notre salon : une grande pièce qui a une tapisserie curieuse, un dallage tout brisé, et de belles fenêtres dont les carreaux sont réunis par une baguette de cuivre que le soleil fait étinceler. Deux de ces fenêtres donnent sur une rue étroite et laide ; les deux autres, sur un jardin planté de beaux pins d'Australie et de grands acacias. Nos chambres ressemblent à l'appartement que je te dépeins : c'est vieux comme le monde, mais c'est propre, c'est riant, et le feuillage toujours vert du pin d'Australie dont les branches caressent mes vitres, me fait oublier les tapis absents.

Naturellement, notre coin de l'étrange palais d'Udolpho possède ses petits objets d'art. Les lampes et les chandeliers sont le charme de nos yeux ; un très-bon tableau de la *Sainte Famille* est appendu entre les arceaux de la tapisserie, et une petite Madone, qui fait les délices de M. de Rabière, orne notre cheminée.

Il n'y a pas à Rome de coin si obscur où l'art ne fasse pénétrer un rayon, il se glisse partout. Ma « *Padrona* » est une excellente femme qui prend tout

au tragique, mais qui m'entoure d'attentions. Nous avons des dialogues étranges ; ordinairement j'ai recours à la pantomime, mais cela l'effare, et elle appelle aussitôt son mari. Ce vieillard est un assez joli type d'Italien : il parle solennellement, il m'ouvre la porte par un geste plein de majesté, il se drape fièrement dans son vieux manteau à collet de velours, il prend des poses superbes. Il comprend le français, ce qui m'est d'un grand secours. Combien je regrette de ne pas parler cette langue italienne, harmonieuse et facile, faite pour des lèvres françaises ! Il m'arrive parfois, pourtant, de me laisser aller à parler italien. Hier, dans une église, j'approche d'un laquais en grande livrée et je lui demande l'heure en italien pur : *Che ora è?* — Il me regarde et me répond qu'il est Italien et qu'il ne comprend pas le français.

Il serait vraiment bon d'apprendre le langage du pays qu'on visite. Dans les salons romains je rencontre des femmes qui parlent bien toutes les langues. On peut apprendre une langue et ne pas savoir la parler ; elles la savent et elles la parlent. Avant-hier, une jeune fille de la Virginie me parlait d'Eugénie de Guérin, je croyais entendre une Française.



XV

A TIVOLI

Je t'entraîne aujourd'hui loin de Rome, ma chère Gertrude. Il nous prend, à Marcelle et à moi, l'envie d'aller respirer le grand air des solitudes, et nous sommes décidées à partir pour Subiaco, devenu célèbre par le séjour de saint Benoît. Tu voudras bien être, par la pensée et par le cœur, en tiers dans notre voyage.

Il est à peine six heures du matin, le ciel est pur, mais l'air est très-vif. Nous sommes sur la place de Monte-Citorio. Devant nous, le beau palais de la police déploie ses vingt-cinq fenêtres de façade; le soleil commence à briller sur le palais qui le suit et qui occupe tout un côté de la place Colonna. Les rues sont encore désertes, les oiseaux volent en tournoyant autour de l'obélisque, le seul peut-être qui ne soit pas surmonté d'une croix, et effleurent fort impertinemment du bout

de leurs ailes les figures graves des hiboux sculptés dans le granit. Notre cocher, drapé dans son vaste manteau doublé de drap vert, amène notre lourde voiture jusqu'à la place Colonna. On attend les autres voyageurs, et je m'amuse à considérer les évolutions



LA COLONNE ANTONINE.

d'un troupeau de chèvres au poil d'ébène ou de lait, qui s'ébat librement autour de la fameuse colonne Antonine.

Le chevrier, son petit chapeau pointu enfoncé sur ses cheveux noirs, frisés et grasieux, son manteau en bandoulière, ses jambes entourées de peaux de

mouton, trait les vives petites bêtes, et distribue le lait mousseux à la clientèle qui l'entoure. Il me jette parfois des regards farouches. L'attention que j'accorde à ses chèvres et à lui-même commence à lui causer je ne sais quel sauvage déplaisir. Mais nos compagnons de voyage accourent : un zouave, un abbé, deux ou trois hommes qui parlent et gesticulent en Italiens pur sang. Un retentissant coup de fouet réveille la vigueur des trois chevaux noirs attelés de front ; ils partent en glissant sur le pavé sonore, et nous gagnons très-rapidement la porte San-Lorenzo, par laquelle nous sortons de Rome.

Il a plu beaucoup la nuit précédente et le brouillard est épais ; mais le soleil monte sur l'horizon et éclaire la campagne romaine fumante. On dirait une mer sans rivage sur laquelle flottent, comme de majestueux et étranges îlots, ces tours crénelées, ces aqueducs en ruine, ces monuments sans nom, mais non pas sans grandeur, qui rompent la sévère monotonie de cette campagne solitaire. Tous ces antiques débris ressemblent quelque peu à ces gladiateurs qui se laissaient tomber élégamment sur l'arène et qui s'arrangeaient pour mourir avec grâce ; on peut dire qu'ils s'écroulent artistement. Tel monument produit de loin l'effet d'un char ou d'une gigantesque chaise curule, tel autre ressemble à un navire échoué. Nous avançons toujours, les champs et les prés sont bornés par des montagnes très-douces et très-chaudes au regard.

Par l'odeur safranée qui corrompt tout à coup la pureté de l'air, nous apprenons que nous traversons les régions infectées par les exhalaisons de la Solfatare. Elle se dissipe à mesure que nous avançons vers la villa Adriana, dont on nous montre de loin les derniers vestiges. Pour retrouver les richesses de cette villa superbe, fastueux caprice d'un empereur romain, il faut ouvrir les entrailles de cette terre jalouse qui enveloppe peu à peu, sous un épais linceul, les œuvres les plus splendides des hommes. Que de fois en traversant les musées et les galeries, j'avais remarqué, appendu à un bas-relief ou à une statue mutilée, ces mots : « Trouvé la villa Adriana ! » C'est à l'aide de ces témoins muets, mais éloquents, que la magnifique résidence a pu être reconstruite dans la pensée des savants, et qu'ils ont pu nous en tracer les limites. Le nom de Zénobie, cette reine de Palmyre devenue l'esclave du peuple-géant, se rencontre aussi sous ma plume en ce moment. C'est dans cette contrée, sur laquelle mon regard se promène, qu'elle obtint de passer le reste de ses jours. Mais je n'ai point aperçu le palais de la reine captive, j'ai seulement rencontré, au milieu d'un pré vert, une hutte qui avait la forme d'une ruche et qui était surmontée d'une croix. Du fond de mon coupé, j'ai adressé un bonjour amical à la pauvre famille de travailleurs blottie sous le saint étendard, et j'ai accordé toute mon attention à Tivoli, qui s'élevait à gauche sur un coteau planté d'oliviers.

Pour gagner la petite ville que nous paraissions toucher, il nous fallait contourner et monter, par un chemin tracé en biais, ce coteau recouvert comme d'un manteau par le feuillage de l'olivier, touffu, vapoureux et brillamment argenté par le soleil. Mais comment se plaindre de la longueur d'un chemin aussi délicieusement ombragé ? Les rayons lumineux ont la puissance d'embellir même les troncs torturés, écartelés, percés à jour, et portés sur leurs racines comme sur des échasses.

Nous entrons à Tivoli; nous voici devant un corps de garde. Nous retrouvons l'uniforme des zouaves pontificaux, et des paroles françaises frappent nos oreilles. Voici un autre spectacle moins agréable : une dame empanachée, ballonnée, descend le chemin avec un enfant bizarrement costumé ! Trouver une Parisienne plus prétentieuse qu'élégante, au sortir de notre superbe bosquet d'oliviers, était aussi par trop désenchantant. — « Courons aux cascades ! s'est écrié M. de Rabière ; si je ne vois pas sur-le-champ les cascades, Tivoli est à jamais perdu dans mon esprit, il s'y repeindra sous l'aspect du plus vulgaire faubourg de Paris !

Il a couru à la recherche d'un guide, et nous avons pris le chemin qui conduit au temple de la Sibylle. Il y a bien longtemps que la Sibylle ne rend plus d'oracles, et une très-modeste auberge s'élève à la place sacrée. Nous descendons l'agreste coteau par le sentier qu'y a fait construire un Français, le général Miollis. Contre

une roche escarpée, Luigi, notre guide, nous montre la cascabelle du cavalier Bernin. C'est un très-mince filet d'eau qui se continue par son propre rejaillissement sur le rocher. On dirait une larme silencieuse glissant le long d'une joue cuivrée et creuse, et retombant sur une poitrine d'où elle rejaillit de nouveau. Après avoir regardé couler cette larme limpide, nous avons gagné la grotte de Neptune. Comme l'eau mugit sous ces magnifiques arceaux qui semblent composés de nuages de marbre figés! Comme elle fuit écumeuse, transparente, furieuse! Cela est superbe! nous le répétons sur tous les tons; et, descendant toujours, nous arrivons à la grotte des Sirènes. Avec quelques mètres carrés d'une belle eau verte, Dieu a fait une merveille. L'eau qui sort de la grotte de Neptune jaillit impétueusement du milieu des arbres verts, et tombe sur un lit de marbre gris, en déployant un magnifique et transparent rideau de cristal entre la grotte et nous; puis elle s'échappe en bondissant sous les grandes voûtes aux parois lisses et arrondies que la lumière revêt de scintillations et de couleurs étranges et charmantes. Pendant que je fixais sur mon agenda quelques-unes de ces impressions, Luigi s'est familièrement approché, et il a suivi des yeux un crayon qui, à sa stupéfaction profonde, traçait des mots et non des contours. Son œil noir interrogeait avec curiosité cette toute petite page, et il s'étonnait *in petto* de ne pas y voir paraître la grotte ou tout au moins le temple de Vesta, qui,

comme une élégante corbeille de marbre bruni par les siècles, couronne de ce côté le pittoresque vallon. Mais il faut quitter ces lieux enchanteurs : M. de Rabière veut nous montrer l'emplacement de la maison de Catulle, celui de la maison de plaisance d'Horace, et



VILLA BORGHÈSE.

nous voulons voir les cascates. Nous reprenons notre chemin sur les pas de Luigi, et nous replongeant jusqu'au cou, avec notre savant ami, dans l'histoire de l'ancienne Tibur et de ses illustres habitants, nous nous dirigeons vers la célèbre villa d'Este. Au tournant du chemin, nous avons fait une halte obligée

et non moins admirative : la grande cascade et les cascates étincelaient devant nous. La grande cascade, c'est une masse de neige liquide qui retombe d'une telle hauteur, qu'elle développe un véritable nuage de poussière d'eau ; les cascates vaporeuses ondu lent comme de longs rubans de gaze d'argent, se déploient, glissent sur un beau tapis de mousse, retombent encore en s'enveloppant dans un voile de vapeur, et finalement deviennent un ruisseau dont l'eau est plus verte que les prés d'émeraude qu'elle arrose. On admire la grande cascade ; mais combien je lui préfère les cascates, une des fantaisies les plus charmantes qu'ait inventées la nature ! Marcelle et M. de Rabière ont fait une visite à la villa d'Este. Je les ai attendus sur un banc de pierre, d'où je jouissais de la vue qui avait charmé tant d'esprits cultivés de l'ancienne Rome. Au loin se déployait la campagne romaine, plaine immense, brumeuse, terne et triste comme la mer ; puis s'élevaient gracieusement les coteaux revêtus d'oliviers au feuillage bleuâtre, et ce terrain mouvementé dont les accidents encadrent si harmonieusement les cascades.

Ces quelques heures à Tivoli, qui nous laisseront de charmants souvenirs, ont quelque peu augmenté notre fatigue, ma chère Gertrude, mais en revanche elles ont redonné des forces à nos vaillants petits chevaux noirs, et c'est au galop qu'ils nous entraînent vers Subiaco.

Pendant ces quelques lieues qui vont être rapidement franchies, causons un peu du saint patriarche des moines d'Occident. Saint Benoît, disent les historiens, naquit d'une famille noble vers la fin du cinquième siècle. Dès sa plus tendre enfance il mérita son nom : *Benedictus*, béni; et sa petite âme ne montra que des inclinations vertueuses. A sept ans, on l'envoya étudier à Rome; et à quatorze ans, il était déjà si avancé dans la science, qu'on augurait qu'il deviendrait un des plus grands hommes de son temps. Mais le saint jeune homme, redoutant l'influence du mauvais exemple que lui donnaient ses compagnons, résolut de s'y soustraire à jamais, il sacrifia la science à la vertu. Abandonnant Rome et sa famille, il se rendit secrètement à Subiaco. Sa nourrice, qui l'aimait tendrement, avait seule pu le suivre; mais elle le perdit de vue et dut renoncer à poursuivre l'agile jeune homme dans ces gorges profondes et sur ces montagnes escarpées. Dans ces rochers habitaient déjà des solitaires. L'un d'eux, nommé Romain, aperçut le jeune transfuge et le rejoignit. Après quelques minutes d'entretien qui lui révélèrent les secrets admirables de cette âme, il lui proposa de l'aider à réaliser ses desseins. Benoît ayant accepté avec reconnaissance, Romain commença par lui donner un habit religieux, puis il le conduisit, sur sa demande, dans une caverne inaccessible, creusée dans le roc. Cette caverne devint l'habitation de Benoît; ce fut là qu'il vécut dans les exercices de la pénitence

et de la contemplation. Romain subvenait aux besoins de sa vie matérielle. De temps en temps, une corbeille chargée d'un morceau de pain descendait dans la caverne, et Benoît n'en demandait pas davantage.

Mais l'héroïque solitaire fut bientôt découvert par les hommes qu'il avait fuis.

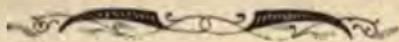
Plusieurs personnes du voisinage vinrent le visiter, le nombre de ces visiteurs s'accrut peu à peu, et il sortit bon gré, mal gré, de cette obscurité qui lui était si chère.

Élu abbé d'un monastère voisin, sa sévérité déplut aux moines, et il finit par se retirer dans sa première solitude; mais il y fut suivi par plusieurs personnes désireuses de l'imiter dans sa vie évangélique. Au bout de quelque temps, douze monastères étaient fondés sous la règle que l'Esprit-Saint lui-même avait en quelque sorte dictée à saint Benoît. Sa réputation de sainteté s'étendait de jour en jour, des sénateurs romains vinrent le voir et lui amenèrent leurs fils. Deux de ces jeunes gens, Placide et Maur, devinrent de grands saints. Placide fut le premier martyr de l'Ordre, et Maur alla le fonder en France. Ici s'arrête la vie de saint Benoît à Subiaco. Poursuivi par la calomnie, il se vit obligé de quitter sa retraite, sanctifiée par tant de prodiges et d'œuvres miraculeuses, et il se rendit au mont Cassin, où il devait mourir. Nous ne l'y suivrons pas, ma sœur; arrêtons-nous à la pittoresque petite ville de Subiaco, où nous venons d'arriver.

Il est nuit ; nous nous sommes seulement aperçus que nous étions engloutis entre de très-hautes montagnes, et que nous prenions possession de notre appartement à l'hôtel de la Pernice, qui porte une enseigne parlante, une jolie perdrix rouge. Lætitia et Hélène, deux charmantes jeunes filles, en jupe cerise, en corset écarlate, viennent de nous introduire dans une chambre immense dans laquelle nous cherchons quelque temps nos lits des yeux. Le plafond attire forcément notre attention. Il est traversé par une large poutre peinte et enguirlandée ; des poutrelles également peintes forment des carrés, au fond desquels s'épanouit une petite rosace. Les murs, gris, ont une raie pourpre dans le haut, et dans le bas se festonnent d'arabesques gracieuses, agrémentées, d'espace en espace, de torches allumées.

Cette petite flamme rouge, flambant sur ce gris, produit le plus singulier effet du monde.

Notre table de toilette est un meuble superbe recouvert d'un marbre épais soutenu par quatre colonnes cannelées à chapiteaux dorés et entouré d'un bas-relief sculpté ; nos lits sont de pauvres lits de bois ; aucun tapis ne recouvre nos briques rouges et fendues ; des chaises grossières nous servent de sièges ; une très-belle glace de Venise, ornée de fleurs, reproduit fidèlement nos visages couverts de poussière et nos yeux rougis qui ne demandent qu'à se fermer.



XVI

HAUTES SOLITUDES!

Nous avons bien dormi sur ces lits à l'italienne, durs parmi les durs, ma chère Gertrude, et nous nous levons dès l'aurore. Nous irons à pied, en pèlerins, à San-Benedetto, et il faut profiter de cette matinée splendide. Une troupe d'enfants nous escorte dans les rues de Subiaco, quêtant un regard, un sourire, et surtout une baïoque. Je distribue à ces déguenillés rieurs, sales autant que gracieux, tout ce que je trouve de menue monnaie dans ma poche. Je les laisse s'approcher familièrement de moi. Quelle santé et quelle gaieté sous les plus laides livrées de la misère ! La bande était, en quelque sorte, sous le commandement d'une fillette de douze ans dont la beauté me frappa. C'était la représentation vivante de la *Cruche cassée*, de Greuze ; seulement la mienne avait une sorte de fanchon écarlate

sur ses cheveux ébouriffés, ce qui était à la fois très-seyant et très-pittoresque.

Je pris congé, sur la place, de mon petit entourage, dans lequel nous avons choisi un guide, un bon gros petit garçon tranquille et riant qui nous déclara s'appeler Grégor. Nous continuons notre route sous sa conduite. Le brouillard est encore assez dense. Quel est ce nuage épais qui s'interpose entre l'horizon et nous? C'est une montagne vaporisée en quelque sorte par la brume qui l'enveloppe, mais qui se découvre peu à peu. Comme les vallées se creusent sous nos yeux! L'inaccessible commence! Quelle chose que l'inaccessible, ma sœur, et comme il existe encore plus peut-être dans l'ordre moral que dans l'ordre physique! N'y a-t-il pas pour chacun de nous des ordres d'idées et de sentiments où notre esprit et notre cœur rencontrent l'inaccessible? Le cœur égoïste ne tressaille pas devant le dévouement et ne comprend pas l'amour dans ses manifestations supérieures; l'intelligence rétrécie n'aborde pas les enthousiasmes auxquels certaines âmes s'abandonnent sous l'étreinte du beau. Que d'horizons resplendissants restent ainsi à jamais voilés devant certains êtres! Mais il me semble t'entendre me dire : Qu'importe! ne nous arrêtons pas à plaindre ceux qui ne peuvent admirer les splendeurs éphémères de la vie du temps, puisque Dieu, par une merveille de sa puissance et de son amour, s'approche de toutes les âmes, et que, tout inaccessible qu'il est, il se rend

accessible à la plus misérable de ses créatures.

Donc, je me hâte de redescendre de mes sommets pour te faire remarquer ces femmes qui remontent, par un sentier abrupt, du plus profond de la vallée. Comme elles sont étrangement costumées ! Des haillons à peine suffisants couvrent leurs corps ; mais le collier de perles à quadruple rang brille à leur cou, blanc ou flétri ; mais des anneaux étincellent à leurs oreilles ; mais leurs cheveux mal peignés sont traversés par une épingle d'argent. Quelle misère ! quelle joie ! et quel clinquant !

Plusieurs portent sur la tête des bûches encore garnies de feuillage. On a brisé un arbre dans le ravin, et comme il n'y a pas de chemin praticable pour une charrette, chacun emporte son morceau.

Nous nous éloignons toujours, et les bruits s'éteignent peu à peu ; le murmure du filet d'eau qui traverse la vallée ne s'entend plus du tout, on ne perçoit guère que le bruit d'une pioche qui égratigne le rocher. Grégor monte toujours ; tout à coup il s'arrête devant un fronton de pierre à moitié écroulé, et me voyant regarder l'image qu'on y a rustiquement encadrée : — *Gesù Salvatore*, me dit-il en inclinant la tête.

C'est avec une véritable émotion que j'ai aussi salué l'image qui m'apparaissait comme une représentation de l'auteur de la nature au milieu même de ses merveilles.

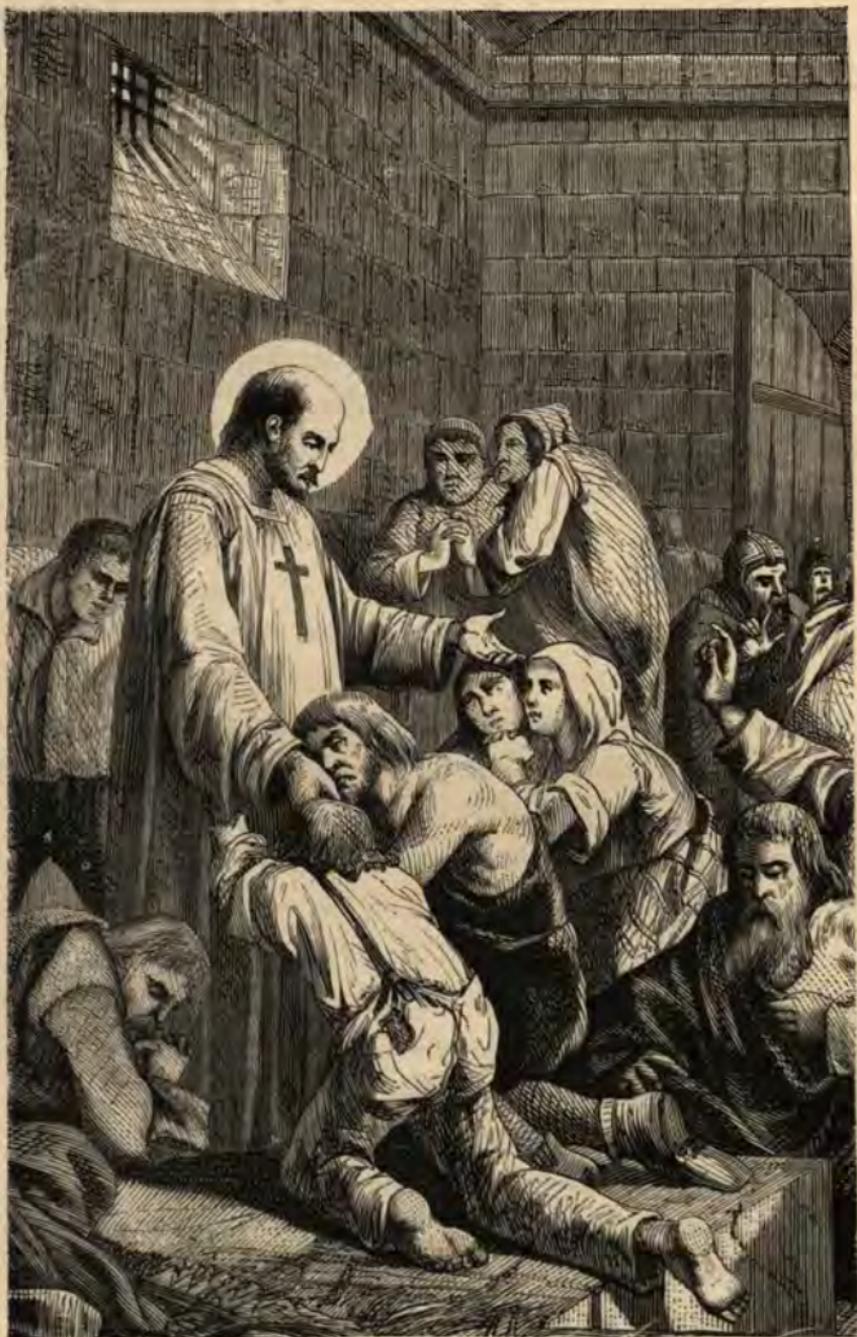
Nous continuons à gravir le sentier commode mais

roide, et nous arrivons enfin au couvent. La solitude et le silence sont les sentinelles invisibles placées de chaque côté de cette grille de fer, au delà de laquelle s'étend la façade propre et riante de la sainte maison. Grégor a pris une pierre dans le chemin et frappe sur les barreaux. La tête rasée et le visage tranquille d'un frère apparaissent à une petite fenêtre. Grégor et lui échangent amicalement quelques paroles. Il faut monter encore, mais le sentier tourne; voici une porte habillée de plaques de fer qui s'effrangent de vétusté. Elle s'ouvre, nous traversons un corridor voûté; un mulet chargé de provisions sort de la cour du monastère et nous croise; nous nous enfonçons à gauche, un bon vieux frère se traîne vers nous, nous sourit; une nouvelle porte s'ouvre : c'est l'église. Gertrude, quels moments j'ai passés sur l'humble banc de bois attaché au mur ! Un calme ignoré jusque-là m'enveloppait. Mon âme se trouvait tout à coup transportée dans des régions absolument sereines et divinement isolées. Savoure cette paix, lui disais-je, rassasie-toi de ce silence, laisse-toi pénétrer par cette atmosphère épurée, *raréfiée*, dans laquelle tu te sens vivre dans la paix et dans la liberté. La liberté ! Elle était là, Gertrude; elle avait posé son pied souverain dans cette solitude. Où donc étaient le monde, l'amour-propre, la vanité, l'envie, la malignité, la rancune, la tyrannie, l'ambition, le mensonge ? Où donc étaient les passions ? Cette chaîne, que chacun de nous porte au cou, s'allège vraiment à mesure qu'on

s'élève vers les hautes régions ; à chaque pas, il semble qu'un anneau se brise et roule au fond de la vallée obscure ; et, peu à peu, on se sent devenir libre de la sainte et céleste liberté ! Sur ces hauteurs et dans ce solennel silence, l'âme se sent simplifiée, élevée, agrandie, fortifiée ; on ne se souvient plus que des êtres que l'on aimera par delà la mort, dans les bras desquels on désire mourir, avec lesquels on voudrait paraître devant Dieu !... J'ai pu prolonger ma méditation. J'avais devant moi saint Benoît et sainte Scolastique, leur crosse à la main, plongés dans leurs contemplations éternelles ; un moine était à l'autel. Grégor, assis sur ses talons dans l'angle d'un pilier, avait l'air, dans sa pieuse immobilité, d'un petit ange adorateur bien pauvrement habillé ; cinq légionnaires, de vrais soldats courageux et croyants, priaient agenouillés en groupe près des armes qu'ils avaient déposées et qui formaient, contre la blanche muraille, un faisceau étincelant. Ces groupes laissaient vide l'église, qui est vaste.

A neuf heures, les bénédictins ont commencé l'office. Ces voix d'hommes qui psalmodient si lentement sont certainement émouvantes ; mais combien j'ai regretté cependant le grand, le saisissant, le divin silence !...

Les religieux ont été bien hospitaliers pour nous. La messe entendue, nous avons été conduits dans un parloir par le Père obligeant qui parlait français ; et le Père supérieur est venu causer avec nous et nous a



SAINT BENOIT.

servi lui-même le café mêlé de chocolat à l'eau. Ces hommes de l'éternité nous ont parlé avec leur calme sourire des affaires du temps. Les échos des bruits de la vallée retentissent parfois jusque sur les plus hauts lieux ; mais la brise du ciel condense tous ces bruits stridents, discordants, et en fait une pure harmonie. Ainsi en était-il des questions humaines passant par ces âmes paisibles et détachées : elles se résolvaient en un soupir ou une prière.

Dans la cour, on nous a fait admirer les vieux cloîtres. Quelques mendiants nous ont poursuivis. L'un d'eux avait des centaines de pièces à son vêtement. Nous avons ensuite visité les chapelles voûtées qui forment un bas-côté à l'église et qui ne s'ouvrent qu'avec une permission du supérieur. Les plus grands saints de l'Ordre y ont leur autel : Placide, le saint écolier, le doux martyr, est là, une palme à la main, avec ce gracieux visage que nous retrouverons peint de main de maître dans la fameuse galerie du Vatican ; Maur, qui a planté dans notre France cet arbre sacré à l'ombre duquel la science a grandi, est là ; et tant d'autres qu'il serait trop long de nommer. Devant les reliques de saint Benoît fleurissaient de jolies primevères des montagnes.

Nous descendons dans les chapelles souterraines, toujours précédés par les bons Pères. Nous côtoyons le rocher, ses ondulations majestueuses, ses sombres dépressions, ses cavités profondes. Il nous couvre et il

nous enveloppe. Ces petites grottes naturelles forment de véritables retraites un peu obscures, mais riantes.

Faisons connaissance avec les saints habitants qu'elles abritent. Voici la statue de saint Pierre, troisième abbé après saint Benoît. Comme il prie bien ! Quelle couronne forment à cette figure méditative les arceaux déchiquetés du roc !... Saint Honorat, le successeur immédiat de saint Benoît, est à demi couché ; une de ses mains soutient sa tête vénérable, l'autre s'appuie sur un crâne. C'est toujours par la méditation de la mort que les saints sont arrivés au dédain de la vie.

Nous quittons avec regret cette très-intéressante partie de l'abbaye, et nous remontons vers le jour. Après une halte de quelques minutes dans la belle église blanche et silencieuse, nous prenons congé des deux religieux, en nous recommandant humblement à leurs prières ; et, munis d'un mot de recommandation, nous montons vers la sainte caverne, *Sacro Speco*. Cette fois nous allons chercher saint Benoît au lieu même où il a débuté dans sa vie solitaire et toute céleste. Tout se fait plus sauvage autour de nous : les gorges deviennent plus profondes ; les montagnes semblent se toucher à la base. C'est à peine si l'on voit encore éinceler au plus profond de la vallée l'eau verte et transparente de l'Anio ; sur les larges croupes veloutées des montagnes, les pins dessinent des lignes onduleuses d'un vert foncé qui descendent en zigzags comme une frange dont l'extré-

mité plonge dans le torrent. Au delà du petit portail ogival que garde sainte Scolastique, s'élève un bosquet de superbes chênes verts ; et c'est à travers ce feuillage brillant et cette forêt de troncs finement ciselés que le regard pénètre dans les profondeurs mystérieuses du vallon. Faisons une halte, ma sœur, dans ce bois que les anciens païens auraient appelé sacré. Il forme la plus ravissante des oasis au milieu de ces austères solitudes. Que ces groupes d'arbres sont gracieux et beaux ! C'est du rocher même qu'ils sortent ; ils s'élancent de cette espèce de lave durcie, qui leur forme un étrange piédestal, ils vont dans les cieus mêler leur verte chevelure, et forment sur la tête des passants un berceau impénétrable aux rayons du soleil. Au delà du sentier, ils se penchent élégants et forts, et semblent recouvrir la vallée de leurs branches puissantes, festonnées de mousse et de fougère. Le vent qui descend impétueusement du sommet des montagnes les force à s'incliner ainsi.

Oublions-nous un instant là, ma sœur, dans un silence que n'interrompent pas, mais que charment les gazouillements lointains du torrent et ceux de la brise qui frôle les chênes. Ces bruits sont une mélodie. La nature parle ainsi quelquefois à demi-voix, et ce langage doublement harmonieux se fond avec la pensée et en aide imperceptiblement le développement. La pensée, le plus souvent, germe dans l'ombre et éclôt dans le silence. Mais les bruits, qui sont en quelque sorte la

respiration de la nature, lui font l'effet de ces souffles légers qui, s'ajoutant tout à coup au rayon tombé d'en haut, viennent caresser doucement les pétales d'une fleur, les entr'ouvrir et en hâter l'épanouissement.



ENVIRONS DE POMPÉI.

Encore une ascension, et nous touchons au petit couvent du Sacro Speco. Nous entrons sous ses voûtes tranquilles ; et, sous la conduite d'un frère qui parle bien français, nous commençons la visite. La chapelle touche au roc ; le tabernacle de bois s'y appuie. Il y a là tout un thème de méditations, et je t'ai appelée à mon aide, ma chère Gertrude, pour adorer Jésus-Christ anéanti dans le creux de ce rocher. Mais il faut descendre plus avant dans les entrailles de la terre : nous descendons. Voici une première, puis une seconde, puis une troisième petite chapelle. Ici se voit

saint Benoît, abbé, sa discipline à la main, le doigt sur la bouche. Notre conducteur ouvre une large grille de fer, et nous allons tomber à genoux dans la grotte même où a vécu le jeune solitaire. Une statue de marbre nous en rend la vision. Le Bernin l'a représenté jeune, avec de longs cheveux et une figure d'une beauté séraphique. Les bras croisés sur sa poitrine, les yeux au ciel, il a l'air d'en contempler les éternelles splendeurs. Une petite croix de marbre est plantée dans le rocher devant lui, et dans une anfractuosité se voient la corbeille et le morceau de pain qui rappellent les charitables envois de saint Romain. De là nous sommes descendus dans le parterre d'épines, devenu un parterre de roses fermé par une haie de romarin fleuri dont les pieds ressemblent à de gros ceps. Une vieille fresque représente saint François d'Assise greffant les roses sur les épines.

Maintenant que nous avons pleinement satisfait notre curiosité, prenons congé de l'aimable religieux qui s'est fait notre cicerone, et allons respirer sur la montagne ; dirigeons-nous vers la croix plantée non loin du sommet.

De cet endroit, la vue est plutôt riante que sévère. On n'a plus devant les yeux ces pentes sombres où la pierre s'aiguise et se dentelle. Les montagnes s'abaissent insensiblement jusqu'à la petite ville de Subiaco, qui se déroule gracieusement en une spirale grise au-dessus de laquelle se dresse, comme une for-

teresse, le palais épiscopal, une herbe courte donne des teintes vertes au terrain, et des chèvres maigres la broutent avidement. A force de sourire aux petits chevriers, qui nous ont joué un joli air sauvage sur leur chalumeau, je les ai attirés auprès de nous. Quelle vie éclate dans ces yeux ignorants et rieurs ! quelle grâce dans ces rustiques attitudes ! ils sont à peine vêtus ; leurs sandales de cuir, rattachées à leurs jambes par des ficelles, ne doivent guère préserver leurs pieds des rudes contacts ; mais que de gaieté avec cette misère ! Nous causons par gestes ; nous arrivons à nous comprendre. Je ne puis m'empêcher d'éprouver un certain regret en voyant ces gentilles figures et ces mains fines enduites de poussière. Je leur indique les unes et les autres, et je prononce à plusieurs reprises le nom significatif d'*acqua*. Ils se consultent et tirent un petit objet noir de leur poche ; c'est un miroir ; ils s'y regardent et deviennent confus. L'un d'eux attache une ficelle à sa calotte de feutre et va plonger ce seau improvisé dans une citerne, au bord de laquelle j'étais assise et dont je ne soupçonnais pas l'existence. Ils se désaltèrent, ils se débarbouillent, et me donnent une représentation vivante de cette gracieuse scène très-con nue que son auteur a appelée : « Plus heureux qu'un roi ! »

Je ne les quitte que pour monter encore ; je ne veux pas suivre Marcelle, qui désire aller découvrir d'autres aspects ; je rêve d'aller m'asseoir près de la petite cha-

pelle bâtie sur le sommet. J'y suis parvenue, ma chère Gertrude, et j'y suis restée toute la journée. Elle a passé rapide. Aucun des bruyants engins dus à l'industrie de l'homme, aucun tic-tac métallique n'égrenait pour moi les minutes et les heures ; c'était un sablier invisible qui les mesurait. Le sable glissait, glissait sans bruit, et le temps glissait aussi.

Qu'il coule ! me disais-je. Qu'est-ce que le temps dans ces hautes solitudes ? Que sont les secondes, les minutes, les heures, ? Le soleil monte ou le soleil descend ; les montagnes se baignent dans la lumière ou s'enveloppent d'un beau voile d'ombre, que m'importe ! *Altam solitudinem !* j'habite les hautes solitudes. Et les hautes solitudes de la terre, ma sœur, conduisent à la compréhension de ces hautes solitudes du cœur dont tu m'as parfois dépeint les profondes et surnaturelles délices. Dans les unes comme dans les autres, Dieu se rapproche : on le voit, on le sent. Qu'il est grand dans ses œuvres ! Comme sa main toute-puissante a remué, pétri, dessiné cette terre que j'aperçois ! Dans quelle harmonie s'élèvent ces monts volcaniques ! Quel architecte est notre Dieu ! Dans le pli d'une de ces montagnes j'ai cueilli une fleur bleue, si délicate que le simple toucher de mes doigts l'a fanée. Au sentiment de sa toute-puissance dont j'étais pénétrée s'est joint le sentiment de sa bonté. Une fleur contre un bloc de lave ! Quelles divines délicatesses de l'amour du Créateur pour ses créatures !

Au milieu de cette nature d'un grandiose écrasant, j'étais perdue encore plus que la petite fleur ; et cependant, il faut bien te le dire, j'ai longtemps réfléchi combien cet imperceptible grain de poussière, qui était moi, dépassait en valeur toutes ces splendeurs matérielles. On en revient toujours au mot de Pascal : au roseau pensant. Tout roseau que je sois, pensais-je, je suis plus puissante que ces montagnes orgueilleuses qui effleurent le ciel de leurs fronts impassibles ; je suis, dans mon infirmité, plus éloquente que cette fleur charmante et que ces brises harmonieuses. La nature chante à sa manière la gloire de Dieu : les torrents qui mugissent, les échos vibrants, les tonnerres éclatants, célèbrent sa puissance ; la terre tout entière, on peut le dire, fume en son honneur, et la brume qui s'élève autour des montagnes est comme l'encens universel qui monte vers lui ; mais moi seule puis dire : « Du fond de l'abîme je crie vers vous : Seigneur, Seigneur, écoutez ma voix ! » Et ma voix pénètre les cieux, et mon cri monte jusqu'à Dieu. Cette terre resplendissante sera un jour repliée comme une tente, et je sais que je vivrai toujours. Quel don que celui de l'immortalité !

Tu me pardonneras, Gertrude, de te parler si longtemps de mes ravissements d'âme en face de cette nature splendide dont le silence semblait respecter les élans de mon cœur et de ma pensée.

Le soleil baisse sur l'horizon : c'est assez planer su

les hauts lieux, il faut redescendre dans les ombres de la vallée. En passant devant le petit porche ogival qui ferme l'entrée de l'oasis placée entre le couvent et la sainte caverne, j'ai salué sainte Scolastique, dont le souvenir est si intimement lié à celui de saint Benoît, son frère.

Tu le sais sans doute, ma sœur, il l'avait faite, par sa vocation, l'unique héritière de ses biens immenses; mais les choses de la terre avaient revêtu je ne sais quelle teinte de néant aux yeux de la jeune patricienne, qui, après avoir refusé des alliances princières, entra en religion. Dieu cependant n'avait pas séparé pour jamais ces deux âmes saintes. Scolastique, apprenant que son frère était arrivé au Mont-Cassin, où il venait de fonder sa célèbre abbaye, eut la pensée d'aller le rejoindre et de se ranger sous sa direction, afin de prendre quelque chose du nouvel esprit que, par son ministère, Dieu répandait dans le monde. Elle obtint providentiellement cette permission de ses supérieures, et se rendit au Mont-Cassin. Saint Benoît, averti de son arrivée, sortit de sa cellule, et, franchissant la clôture, s'avança au-devant d'elle, accompagné de ses religieux. Tu aimeras à te représenter, Gertrude, la rencontre de ces deux êtres séraphiques, à entendre leurs discours. Unis déjà de si près par les liens du sang et ceux de la foi, ils vont désormais s'unir davantage encore. Saint Benoît consentira à devenir le père spirituel de sa sœur, à lui prescrire

les règles de conduite qu'elle doit suivre; elle bâtera sa cellule à quelques lieues de la sienne, et elle entrera dans le chemin de la perfection, où la suivront une foule d'illustres filles qui formeront dans la suite des siècles sa famille spirituelle.

Mais disons adieu à nos grands saints et revenons à la jolie petite ville de Subiaco, qui reprend sa forme pyramidale à mesure qu'on s'en rapproche. Sur la route nous rencontrons quelque grave moine qui regagne son monastère, quelque bon frère lai qui chemine le front découvert; des filles misérablement vêtues, mais souvent belles et toujours gaies. Dans la ville même, les bons habitants se récréent à leur manière: il y en a qui causent, il y en a qui jouent, il y en a qui fument, les mains dans les poches. Peu à peu, notre escorte du matin s'est reformée autour de nous. Nous voici de nouveau entourées par une vingtaine d'enfants et assaillies de demandes de baïoques. J'en distribue quelques-unes, et je me dirige vers l'église, les enfants y entrent avec moi; je vais m'agenouiller devant un autel où je vois briller des bougies, ils m'y suivent. Ils sont tous autour de moi, agenouillés ou accroupis; l'enfant qui me rappelle la *Cruche cassée* de Greuze, toujours coiffée de son fichu écarlate, s'assied sans façon sur un pan de ma robe de voyage. Un prêtre arrive, et entonne le *Stabat*.

La marche de l'autel est immédiatement couverte de petits garçons qui entourent familièrement le prêtre,

et qui hurlent d'une voix très-claire et très-juste le chant sacré. C'est en vain que j'essaye de me recueillir.

Ne le pouvant, je prends le parti de chanter aussi : tout mon entourage m'imité aussitôt. La *Cruche Cassée* — d'une voix bien timbrée, mais trop éclatante, redit exactement mes intonations plus françaises qu'italiennes. La prière finie, je me lève, ils se lèvent tous ; je fais lentement le tour de l'église qui est neuve et riante, je descends dans la crypte, où tout un auditoire de soldats assiste à une instruction ; je sors, je les retrouve tous autour de moi. Impossible de regarder avec sévérité ces rieuses et naïves figures.

Nous continuons donc ensemble une promenade au crépuscule par les ruelles désertes de Subiaco. La *Cruche cassée* me serre de si près, que je la soupçonne de vouloir me donner le bras, et de se créer ainsi mon intime, ma préférée. En effet je sens sa main fine et brune qui se glisse tout doucement sur mon bras. Je la regarde, elle penche gracieusement la tête, ses deux beaux yeux limpides s'attachent sur moi d'un air suppliant. Je lui souris, et nous continuons de marcher bras dessus bras dessous. Nous traversons ainsi, en causant, des rues étranges, sombres, étroites, accidentées, enjolivées d'arcades de pierre. On parle de San Benedetto, des zouaves, des baïoques, des baïoques surtout ! On me baise les mains pour en avoir, on ment. Dans un de ces moments de quête générale, la *Cruche cassée* veut me faire croire que je ne lui ai

encore rien donné. A ce mensonge, je repousse sa petite main par un geste indigné. Mais elle prend son plus charmant air de Cruche cassée, et avec son beau regard naïf et douloureux, elle me ressaisit doucement le bras. Pauvre petite ! qui donc lui enseigne au milieu des abaissements de sa condition misérable, l'amour saint de la vérité ? Cependant il n'est, dit le proverbe, si bonne compagnie qui ne se quitte. Devant l'hôtel de la Pernice, nous faisons une halte. Marcelle et moi pérorons une dernière fois contre la mendicité. Pour me faire comprendre, j'appelle la pantomime à mon aide, je tends les deux mains, puis je les laisse retomber avec un air de grand dégoût. Mes auditeurs, je dois l'avouer, rient plus qu'ils ne rougissent. Pour toute réponse, plusieurs me tendent la main de nouveau.

Nous leur jetons comme adieu une pluie de menue monnaie, la lutte s'engage, et nous nous hâtons de mettre la porte de l'hôtel entre notre escorte populaire et nous.

Le lendemain, de très-grand matin, nous prenions congé de Subiaco, ma chère Gertrude. Je crois te l'avoir fait comprendre, cette excursion restera un de mes meilleurs, un de mes poétiques souvenirs. Je m'estimerai toujours heureuse de m'être laissé entraîner à faire ce pèlerinage, qui ne demande que trois jours de liberté, des pieds agiles, et une certaine indifférence des délicatesses de la vie matérielle.

XVII

POUSSIÈRE! IMMORTALITÉ!

Il fait beau cette après-midi, ma chère Gertrude : si nous allions respirer cet air vivifiant, et nous imprégner de ce soleil ? Je ne t'ai pas encore parlé du Colisée. Visitons ensemble, aujourd'hui, ce « colosse oriental, costumé à la grecque, » comme l'appelle Mgr Gerbet. Nous avons descendu le Corso, passé près de l'arc de Septime Sévère, et nous remontons le Forum, ayant à notre droite et à notre gauche, devant et derrière nous, les ruines les plus majestueuses, les plus éloquentes du monde. Le chemin que nous suivons, — qui est l'ancienne Voie Sacrée, — en est parsemé. Ces trois colonnes majestueusement alignées sous leur entablement de marbre à demi renversé, montrent ce que fut le temple de la Concorde ; à notre gauche, s'élèvent les beaux restes de celui d'Antonin et de Faustine, l'un des plus fameux de Rome. Le portique

est composé de dix colonnes de marbre cipolin de quarante-trois pieds de hauteur, et d'une seule pièce. Sur la frise se voient une suite de bas-reliefs curieux parfaitement conservés. L'église de Saint-Côme et



LE FORUM.

Saint-Damien montre un peu plus loin les colonnes prises au temple du fondateur de Rome. On marche sur cette Voie Sacrée, regardant même la poussière avec je ne sais quelle vénération ; on se sent comme englouti sous les siècles.

A notre gauche, s'ouvrent les arceaux gigantesques

de la basilique constantinienne, de véritables arcs-en-ciel de pierre : cette masse monte et dessine une courbe qui stupéfie ; en face, sont les débris du fameux palais des Césars, aujourd'hui les jardins Farnèse. Entrons-y ; il faut fouler au moins une fois le linceul de poussière qui recouvre ce qui fut une des créations les plus splendides de la puissance romaine à son apogée. Parcourons cet entassement de ruines : c'en est un. Après avoir contemplé l'endroit où s'élevait la cabane de Romulus, on nous montre, dans le lointain, celui où se trouvaient les limites du plus magnifique palais du monde. Toute l'histoire romaine se meut entre ces deux points de l'antithèse : cabane de Romulus, palais d'Auguste. C'est de la résidence impériale élevée sur le mont Palatin ou Palatium, que le nom de palais fut affecté plus tard à toutes les résidences princières.

Ici s'entassaient trois mille ans de souvenirs. Rome est née et a déversé ici le trop plein de sa puissance et de ses richesses.

Les palais se sont élevés sur les palais ; nous retrouvons la Maison Dorée de Néron, qui envahissait Rome.

Notre mémoire est pleine des magnificences qui remplissaient ces demeures. Où sont les murs incrustés de pierres précieuses et de perles ? Où sont les larges bouches d'où s'exhalait un air chargé de parfums ? Nous enfilons de sombres galeries, nous foulons des pavés de mosaïque. Des colonnes brisées, des bustes, des marbres sortent, on peut le dire, des entrailles de la

terre; et ce monde détruit, enseveli, apparaît par lambeaux à nos yeux. Voici la maison de Tibère, celle d'Auguste. Un jour, comme le rappelle Mgr Gerbet, dans une des salles de ce palais, cet empereur a signé l'ordre de faire le dénombrement de son vaste empire.



LE COLUMBARIUM.

Par cet ordre émané du palais des Césars, des tout-puissants de ce monde, une vierge nommée Marie quitta Nazareth et arriva à Bethléhem. Là, sur un peu de paille, allait naître le Dieu qui s'incarnait pour le salut du monde. Aujourd'hui, la toute-puissance des Césars s'est évanouie, il ne reste pas pierre sur pierre

de ce palais monstre qui semblait posé sur d'inébranlables bases, et des millions d'hommes adorent toujours l'enfant de Bethléhem. Le divin seul demeure!

Certes, si quelque chose d'humain pouvait résister au temps, les constructions romaines y auraient résisté. Quelle solidité! Comme ces pierres, ces tuiles et ce ciment se fondent et forment un tout d'apparence indestructible!

Il y a vraiment là l'indestructible, des choses qui demeurent, ne fût-ce que pour rendre plus insondable encore le problème de la destruction. Nous voici en face de l'atrium ou cour intérieure de la maison de Livie, que des fouilles récentes ont découverte : voici trois salles voûtées, décorées de peintures à fresque singulièrement conservées, malgré un ensevelissement de quinze cents ans. J'ai longtemps contemplé ces merveilleux échantillons de l'art antique, ces peintures que les yeux d'Auguste et de Livie ont contemplées. On les a délicatement dégagées, et elles sont là comme tout récemment peintes. Dans la première de ces toiles, une femme sort de sa maison, un bouquet à la main, suivie d'un jeune esclave qui porte une corbeille. Au-dessus de la porte par où elle sort, un homme penché au dehors regarde dans la rue; au balcon de la maison voisine, apparaissent deux autres femmes : c'est une scène de la vie privée qu'on croirait peinte d'hier.

La seconde fresque représente un sujet mythologique : Io, Mercure et Argus sont en présence. Mercure

porte le caducée et le bonnet traditionnels , et son nom est inscrit sur ses pieds en lettres grecques. Io est appuyée contre une colonne surmontée de la statue de Junon.



LES BAINS DE LIVIE AU MONT PALATIN.

La peinture est belle et admirablement conservée. Il y a là une délicatesse de pinceau , une suavité de touche qui étonne dans une peinture de ce temps. Polyphème et Galathée sont le sujet de la troisième fresque. La scène est au bord de la mer , à l'embouchure d'une rivière qui coule à l'horizon. Derrière un des grands blocs de granit qui bordent le rivage , Polyphème

apparaît. Galathée, les cheveux épars, les yeux sur le géant qui la contemple, fuit, une main posée sur la croupe du cheval marin qui la porte, lui caressant le poitrail de l'autre. Deux nymphes rient, dans un coin, de son attitude effrayée. Et tout cela a quinze cents ans!

Mais nous pourrions errer pendant un mois entier sur ces espaces, seulement pour essayer de nous rendre compte de ce que pouvait être cette suite de palais splendides où s'étaient tous les raffinements du luxe impérial et païen, où Caligula donnait à son cheval du blé doré dans une auge d'ivoire.

Ce coup d'œil d'ensemble nous a suffi, et nous quittons ce monde en ruines en murmurant, après Mgr Gerbet, cette prédiction du prophète Isaïe sur la chute de Babylone :

« Quand tu es tombé, l'enfer s'est troublé dans ses profondeurs... Ses géants se sont dressés devant toi, tous les princes de la terre, tous les chefs des nations se sont levés sur leurs trônes.

» Tous ont répondu, tous ils l'ont dit: Et toi aussi tu as reçu comme nous une blessure, te voilà semblable à nous.

» Ton orgueil a été précipité dans l'abîme, ton audace est tombée; on te fera un lit de vermisseaux, et les vers seront ta couverture.

» Ceux qui te verront se baisseront vers toi pour te regarder en disant: N'est-ce pas là celui qui troublait la terre? »



ARC DE TITUS.

En sortant des jardins Farnèse, nous passons sous l'arc de Titus.

Encore un vieux témoin historique qui parle haut avec ses bas-reliefs, où nous voyons le chandelier à sept branches du temple de Jérusalem. Sur l'entablement est incrustée la fameuse devise du sénat romain : *Senatus populusque Romanus*. On voit sur tous les monuments anciens de Rome ce groupe de lettres S. P. Q. R. Plus d'un voyageur naïf demande une explication, et on pourrait plaisamment lui donner en premier lieu la traduction libre inventée par nos soldats français : *Si Peu Que Rien*.

Nous laissons à gauche l'église et le monastère de sainte Françoise Romaine. Connais-tu cette sainte, ma chère Gertrude ? Elle est ici en grande vénération : son père et sa mère étaient des premières familles de Rome ; elle fut mariée à un gentilhomme romain, et embauma Rome du parfum de ses vertus.

Il y a dans sa vie un petit trait qui serait une bonne leçon pour ces femmes pieuses d'ailleurs, mais d'une piété assez mal entendue, qui, pour s'adonner aux exercices de dévotion, négligent leurs devoirs essentiels. Sainte Françoise, qui, dit l'historien de sa vie, était parfaitement soumise et obéissante à son mari, récitait un jour l'office de la sainte Vierge. Ses obligations de maîtresse de maison lui firent quitter jusqu'à quatre fois le même verset. L'affaire étant enfin terminée, elle reprit son livre, et elle trouva ce verset écrit en lettres

d'or. Le monastère que nous voyons a été fondé par elle, sous la règle de saint Benoît.

Elle fit approuver la sainte congrégation par le pape Eugène IV. Même pendant sa vie de femme, Dieu se plut à manifester sa sainteté par de nombreux miracles.

Étant devenue veuve en 1436, elle régla ses affaires, abandonna ses biens à ses enfants, et se rendit au monastère qu'elle avait fondé. Là, se prosternant jusqu'à terre, elle supplia très-humblement les religieuses de la recevoir. Une fois entrée dans la vie monastique, elle continua à marcher à grands pas dans la voie de la perfection, et Dieu lui continua ses faveurs.

Elle mourut âgée de cinquante-six ans, à la suite d'une fièvre prise en allant soigner un de ses fils. L'Église ne tarda pas à la placer sur ses autels.

Maintenant que nous avons renoué un peu connaissance avec la sainte romaine par excellence, avançons par ce chemin étroit, bordé par des fûts de colonnes brisées.

A droite, entre l'azur du ciel et la verdure nouvelle, nous apparaît l'église de Saint-Grégoire le Grand.

Saluons de loin saint Grégoire le Grand, ce pape illustre, ce docteur sublime. Nous sommes allées hier, ma sœur, respirer la paix chez lui, voir dans son triclinium la table à laquelle s'asseyaient les treize pauvres qu'il nourrissait et qu'il servait de ses mains. Nous nous rappelions avec émotion les lignes éloquentes où

l'humble moine regrette, dans le palais des papes, la cellule où il a passé de si doux moments. Que cette vie fut tourmentée ! C'est d'abord un opulent patricien vêtu de la robe de soie, magnifiquement brodée, étincelante de pierreries ; puis c'est un pauvre moine mendiant, vêtu de bure, qui ne compte plus pour rien dans son palais devenu un monastère et un hôpital, enfin un cardinal diacre, ambassadeur du Saint-Siège ; en dernier lieu, un pape représentant de Jésus-Christ sur la terre. Ce fut en vain qu'il protesta contre son élection, qu'il écrivit même à l'empereur pour qu'il s'y opposât, le monde catholique l'appelait à la dignité suprême. Le saint désespéré eut recours à la fuite ; mais on le poursuivit. Reconduit à Rome, il fut, malgré sa résistance, couronné à Saint-Pierre en 590. Nul pontife n'a eu un règne plus éclatant.

Il rétablit l'ordre dans l'Église, réforma les mœurs et le chant ecclésiastique, et se montra affamé de justice. Dieu honora son pontificat par plusieurs miracles signalés, et l'Église lui a décerné le nom de Grand.

Je n'ai pu m'empêcher de faire cette petite échappée du côté de saint Grégoire, mais enfin nous nous retrouvons sous l'arc de triomphe de Constantin, portail magnifique dressé devant le chemin qui mène à l'ancienne demeure du grand pape. De la voie triomphale admirons ce monument digne à tous égards de notre attention. L'histoire de Constantin se déroule dans une suite de bas-reliefs remarquables ; mais ce qui, à mon

humble avis, ne lasse pas le regard, ce sont ces statues debout, ces hommes pensifs, enveloppés dans leur manteau noirci par les siècles. Les mains croisées, ils sont là, calmes, sombres, terribles, et ils paraissent vraiment couronnés de grandeur, bien qu'ils ne portent



L'ARC DE CONSTANTIN.

d'autre couronne que leurs cheveux, qui pendent jusque sur leurs larges sourcils. L'arc de Constantin considéré sous toutes ses faces, remontons un peu le chemin, grimpons même sur ce tertre gazonné, et faisons-y une halte ; le Colisée est devant nous.

À Rome, on risque de tomber dans ce que j'appellerai le danger de l'emphase.

Le colossal, le beau, le grandiose, font toujours un peu crier; mais rien n'est fatigant pour les autres comme l'admiration qui s'épanche en exclamations creuses, surtout en exclamations écrites. J'ai feuilleté



LE COLISÉE.

des livres sur Rome qui n'étaient qu'une série de points d'exclamation.

Une continuité de visites simplifie toujours l'impression, qui gagne en intensité, en profondeur, en puissance.

J'essayerai donc de ne pas devenir emphatiquement ridicule en parlant du Colisée dont tout le monde parle,

et dont certains hommes de génie ont si bien parlé. J'étais fort tentée de me taire ; mais le voilà devant moi, avec sa couronne aux trois quarts brisée, sa tunique fauve percée de trous nombreux, et la voix de mon admiration couvre celle de ma prudence.

Le temps et les barbares ont couvert le géant de blessures et de plaies ; ils l'ont ravagé, morcelé, égratigné ; mais qu'il est encore magnifique ainsi ! Sa partie saine, presque entière, se sculpte à cette heure avec ses entablements de marbre, ses guirlandes de chapiteaux, sur un épais nuage bleuâtre aux contours de feu ; un long cyprès s'élève auprès comme une sentinelle mélancolique ; ce colosse, ce nuage et ce cyprès forment un tableau d'une étrange et incomparable grandeur.

Mais ce n'est pas seulement l'aspect monumental et poétique du Colisée que nous devons contempler. N'oublions pas notre rôle de pèlerins, rappelons-nous que nous marchons vers un lieu saint. Le chrétien peut reconstruire par la pensée, faire revivre dans toute sa magnificence le théâtre des divertissements du peuple-roi ; il peut se le présenter tel qu'il devait être un de ces jours où Rome en fête s'y précipitait dans ses folles ardeurs de plaisir ; mais il voit immédiatement apparaître les ombres radieuses et sanglantes de ses ancêtres dans le christianisme. Au milieu des cris délirants de cette population passionnée, il discerne le cri qui faisait les martyrs : Les chrétiens aux bêtes ! — Du

tertre solitaire d'où nous contemplons les ruines du Colisée il nous semblait l'entendre, Gertrude, et c'est le front incliné et l'âme tressillante que nous nous sommes dirigées vers l'arène, dont un zouave pontifical gardait l'entrée. Sur le seuil nous nous arrêtons tout émues. L'amphithéâtre se déploie devant



CONSTANCE CHLORE ET SES COURTISANS.

nous dans ses proportions harmonieuses et grandioses, et nous voulons y promener notre regard, avant que nos pieds en foulent l'herbe. Quelle solitude et quel silence nous enveloppent dans cette enceinte créée pour la vie, et où la mort n'apparaissait que comme le complément, presque l'assaisonnement d'une fête ! Ce ne sont plus les âmes sublimes des mar-

tyrs qui s'envolent de cet amphithéâtre superbe devenu une sorte de nid gigantesque de pierre, de marbre et de verduré : ce sont les oiseaux du ciel. Ils en sont maintenant les habitants, et ils suspendent leur nid sous les grands arceaux brisés et contre les puissants contre-forts écroulés.

Peuple romain, Césars tout-puissants, où êtes-vous ? O pierres muettes, qui formez encore autour de l'arène sanglante une ceinture orgueilleuse qui monte jusqu'aux nuages, ne trouverez-vous pas une langue pour raconter les merveilles et les cruautés dont vous avez été les insensibles témoins ?

Mais pourquoi ces pierres parleraient-elles ? Les échos de l'histoire ne répètent-ils pas les hurlements des bourreaux et le chant des victimes ? Ne voyons-nous pas s'élever, au milieu de l'arène, l'arbre divin dont le sang généreux des martyrs a engraisé les mystérieuses racines ? Il s'est implanté là comme dans le cœur de l'humanité, il y a grandi, il y demeure. A sa vue nous ployons les genoux, nous les croyants du dix-neuvième siècle, et nous nous écrions avec l'Église :

« Salut, ô Croix, notre unique espérance ! »

» Arbre glorieux et éclatant de beauté, arbre teint du sang du Roi des rois, aux branches duquel a été suspendu le prix de la rédemption du monde ! »

Devant la simple croix du Colisée je me permettrai cependant d'exprimer un regret. Au milieu de l'am-

phithéâtre en ruines, je voudrais qu'il s'élevât une croix monumentale où l'on vit attachée la divine victime, Celui dont le nom sauveur se mêlait au dernier soupir de ces apôtres, de ces guerriers, de ces femmes, de ces vierges qui versaient leur sang jusqu'à la dernière goutte pour attester sa divinité. Il faudrait



MARTYRE D'UN JEUNE CHRÉTIEN.

là, dans ce cadre unique, un Christ en croix, sculpté par une main de génie.

La croix nue n'est pas assez éloquente. Dans la foule souvent indifférente qui visite le colosse tombé, plus d'un regard peut-être se lèverait vers le Christ, plus d'un cœur dans ses secrètes désolations ou dans ses mystérieuses angoisses crierait vers Celui qui, dans l'ancienne

loi, voulut être figuré par le serpent d'airain dont la vue seule guérissait et sauvait.

Le Rédempteur a dit : « Quand je serai élevé de terre j'attirerai tout à moi. » Voilà en effet dix-huit siècles



INTÉRIEUR DU COLISÉE.

qu'il attire à lui, et que de la vue d'un crucifix coule un baume invisible et divin sur les âmes blessées dans les combats de la vie, mordues par les passions, ces serpents venimeux ; sur les âmes en ruine, sur lesquelles le temps et les barbares ont aussi passé, en épuisant leur force destructive.

Prière dite et réflexions faites, nous sommes montées dans les galeries supérieures par les escaliers commodes qui ont été pratiqués au milieu des ruines. C'est encore l'immensité. En définitive, tout Rome se donnait rendez-vous au Colisée : les fastueux patriciens et les esclaves devant également y trouver place, il s'agissait donc de loger tout un peuple.

Je comprends parfaitement, ma chère Gertrude, l'intérêt qu'attachent les savants à refaire, pour ainsi dire tuile à tuile, l'architecture intérieure du Colisée, à assigner à chaque être et à chaque chose la place qu'ils ont dû occuper dans l'économie particulière de l'immense édifice ; mais je n'ai pas malheureusement assez de science pour écrire sûrement une pareille étude. C'est tout au plus si je pourrais te montrer entre ces deux colonnes la place qu'occupait l'empereur. Assise sur une touffe d'herbe dans une des galeries supérieures, j'ai cependant essayé une petite reconstruction à mon usage, j'ai vécu de cette vie qu'on peut appeler rétrospective, j'ai évoqué devant les yeux de mon esprit une fête romaine au Colisée. Quand je sentais le besoin de me délasser des scènes sanglantes qui se déroulaient devant moi, je contemplais le paysage. Mon regard, passant par dessus l'entassement des ruines ou par les larges arceaux festonnés de feuillages flottants qui sont comme autant de fenêtres immenses ouvertes sur la campagne, retrouvait un de ces beaux horizons romains qu'un poète peut seul essayer de dé-

crire. Je planais en quelque sorte sur la contrée environnante. Devant moi, la pyramide élégante qui passe pour le tombeau de Caius enfonçait sa pointe fine dans l'azur; des bouquets de cyprès jetaient de larges ombres sur le sol éclatant; quelques dômes sortaient d'entre les rideaux de verdure naissante; les débris du palais des Césars, jetés d'espace en espace, formaient toute une gamme de ruines pittoresques.

Le temps s'enfuyait ainsi, si légèrement que je ne le sentais pas courir. Le soleil a disparu tout doucement; le crépuscule a passé avec ses ravissantes demi-teintes; la lune s'est levée, et à sa clarté mystérieuse le Colisée a pris un aspect doublement saisissant. Les visiteurs à cette heure descendent et remontent les escaliers à la lueur de la torche du guide. La lueur de cette torche parmi les ruines est d'un joli effet pour des yeux d'artiste; malheureusement les visiteurs affluent maintenant dans l'enceinte sacrée. Voir le Colisée au clair de lune est un de ces raffinements de curiosité qui se recommandent à tout hasard aux touristes de toutes les nations et à ceux de toutes les religions. Si cette foule était seulement composée de chrétiens convaincus et d'artistes, elle serait moins turbulente et plus respectueuse. Dans le solennel silence de la nuit la pensée du chrétien se reporte involontairement vers ceux qui profitaient de ses ténèbres pour venir chercher les restes des martyrs et éponger sur le sable de l'arène leur sang tiède encore. L'artiste admire l'effet

puissant des ombres contrastant avec celui que produisent les ondulations de la blanche lumière de la lune parmi les arcs-boutants brisés, les galeries écroulées, les colonnes renversées ; l'homme indifférent lui-même, la femme encore enivrée par les petites vanités de la vie mondaine, respirent un instant le parfum pénétrant qui s'exhale de ces pierres, et la gravité de leur physionomie, la convenance de leur attitude, témoignent que leur esprit est assez élevé pour comprendre le respect dû aux suprêmes sacrifices et aux magnanimes holocaustes. Mais, hélas ! qui nous délivrera de ces personnalités de toute nation qui traînent en tout lieu leur sotte et inconvenante curiosité ?

Je les vois marchant pesamment sur le sol sanctifié, parlant à haute et impertinente voix des vulgarités de leur vie insignifiante entre ces murailles grandioses, riant stupidement de leur déception de touristes contre ces pierres vénérables, et finissant par déclarer qu'ils aiment autant le clair de lune ailleurs qu'au Colisée : si tant est qu'ils aiment le clair de lune quelque part.

Ah ! Gertrude, sauvons nos impressions, nos religieuses et profondes impressions, de ce contact, et regagnons bien vite Rome.

Nous repassons sous l'arc de triomphe de Titus, sous les immenses arceaux du temple de la Paix, et nous arrivons au Forum de Trajan, sur lequel nous commençons par admirer la fameuse colonne Trajane. Au-dessus de cette magnifique spirale de bas-reliefs si

délicatement bronzés par le temps, se dresse le pêcheur de Galilée, couronné de son nimbe et portant à la main la clef pacifique qui ouvre le royaume des cieux : Trajan a fait place à saint Pierre.

En arrière de la Colonne-Reine s'étend la pittoresque et étrange colonnade à laquelle la célèbre place publique de la cité de Rome doit d'être restée une de ses merveilles. Ces colonnes, debout mais inégalement brisées, forment, au clair de lune, une sorte de forêt fantastique, et les grandes statues mutilées, sans têtes ni membres, appuyées contre les murs, complètent l'aspect saisissant du lieu.

C'est ici qu'il fait vraiment bon évoquer la Rome antique, surtout à cette heure du soir. Entre les allées régulières tracées le long des colonnades grises, il me semblait voir passer tout un peuple de fantômes : tous ces rois, tous ces sénateurs, tous ces orateurs, tous ces guerriers qui ont porté si haut et si loin la gloire du nom romain, défilaient un à un devant moi. De quoi s'entretiendraient-ils aujourd'hui s'ils renaisaient de leurs cendres dispersées ? pensais-je. Que diraient-ils en apprenant, dans leur Forum enseveli, que la puissance romaine, telle qu'ils l'avaient créée, n'existe plus que dans les livres ?... — Je m'étais assise sur le fût poli d'une colonne renversée, et, penchée sur la balustrade de fer, je plongeais mon regard entre les beaux tronçons de pierre. Un instant je voulus me figurer qu'une des ombres errantes dont mon imagi-



LE FORUM ROMAIN.

nation peuplait cette solennelle solitude, s'arrêtait devant moi; qu'un de ces puissants et de ces glorieux des temps passés m'interpellait sur mes promenades dans la première ville du monde.

— Le palais des Césars? me demandait sa voix caverneuse.

— Disparu.

— La maison dorée de Néron?

— Détruite.

— Les jardins de Salluste?

— Disparu.

— Le Capitole?

— Sans vainqueurs.

— Le Tullianum?

— Sans victimes.

— Le Colisée?

— En ruines.

— Les Thermes de Caracalla?

— En ruines.

— Le temple de la Concorde?

— En ruines.

— Le forum de Nerva?

— En ruines?

Il y eut un silence.

— Le temple de Jupiter Capitolin? reprit la voix rauque mais affaiblie du vieux Romain.

— Au Christ.

— Les Thermes de Dioclétien?

— Au Christ.

— Le Panthéon, temple de tous nos dieux ?

— Au Christ.

L'ombre du citoyen romain s'est alors évanouie en même temps que le rêve de ma pensée, ma chère Gertrude, et, mon dialogue d'outre-tombe fini, j'ai repris mon chemin avec Marcelle, qui m'attendait.

Nous avons longé la brillante façade du palais de l'ambassade française, traversé la place des Saints-Apôtres et la via delle Tre Ladroni. Quelques pas de plus et nous étions à la Casa, de laquelle, ma sœur, je te souhaite le bonsoir.



XVIII

AU CONCILE ET AUX CATACOMBES

En t'écrivant, Gertrude, n'ai-je point oublié que c'est en l'an de grâce mil huit cent soixante-dix que je me trouve à Rome, ou, pour parler plus clairement, l'année du Concile ?

Ce n'est pas que je sois indifférente à tout ce qui s'agite au sein de l'auguste assemblée ; mais je suis prudemment résolue à ne pas m'immiscer dans les questions théologiques ; et si, dans certains salons, je ne voyais apparaître les figures vénérables des prélats de tous les pays, s'il ne m'était donné d'entendre dans les chaires de Rome les voix les plus éloquentes de l'épiscopat, je pourrais mettre momentanément en oubli ces grandes assises catholiques qu'on appelle un Concile.

Aujourd'hui, cependant, si tu veux m'accompagner à Saint-Pierre, ma sœur, nous allons assister à un défilé des plus intéressants, nous allons voir passer

tous les Pères du Concile se rendant à la salle conciliaire.

Les jours de congrégation il y a tout un mouvement de la ville, à Saint-Pierre. Quand on aperçoit les dragons en sentinelle à l'entrée du pont Saint-Ange, le bruit s'en répand, et la foule arrive. Tu peux la voir s'échelonner dans la basilique, dans l'espace qui s'étend de la salle conciliaire jusqu'à la chapelle où les Pères se dépouillent de leurs vêtements de sortie. Glissons-nous au premier rang de cette foule chrétienne, et, dans un respectueux silence, regardons s'avancer un à un ces vieillards rassemblés providentiellement sous le même ciel. Je les appelle des vieillards, bien qu'ils ne soient pas tous couronnés de cheveux blancs; mais le travail de la pensée, l'habitude de la méditation, les fatigues du sacerdoce, mûrissent les plus jeunes, et sur les fronts couronnés de cheveux noirs, la méditation des choses éternelles projette des ombres plus ou moins accentuées, qui les ceignent de gravité et de paix. Il faut l'avouer hautement en ce moment, ils ne ressemblent pas aux autres hommes, ces hommes du sacerdoce catholique. Comme ils semblent pénétrés de l'importance, de la sainteté, de la divinité de leur mission! Comme ils portent dignement leur grandeur épiscopale, et avec tremblement le redoutable fardeau de leur responsabilité! Quel fardeau est ce fardeau, ma sœur! Je n'y avais jamais aussi sérieusement pensé!

Le guerrier, le magistrat, le diplomate redevient à

ses heures un homme privé, un être indépendant de sa charge ; il dépose son épée, sa toge, sa plume ; il se dépouille de ses broderies, de ses insignes : le prêtre



UN CONCILE DANS L'ÉGLISE PRIMITIVE.

jamais. Ce n'est pas seulement une charge qu'il remplit, c'est une mission à laquelle il se dévoue corps et âme. Le sacerdoce est à sa manière, s'il était permis de le dire, une sorte de tunique de Nessus dont les épaules qui l'ont revêtu ne se dépouillent plus, mais qui, en

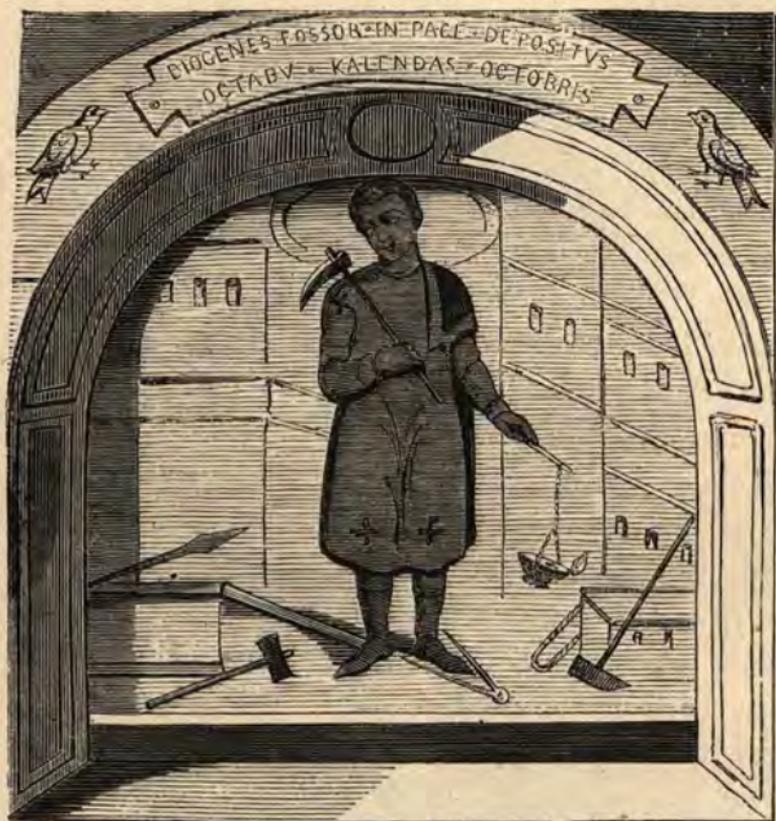
cette vie même, se change en un vêtement de paix, de gloire et d'honneur.

Je n'essayerai pas de te donner un portrait de chacun des Pères, d'entasser sur ce papier des noms éclatants. Je les regardais tous avec une égale vénération, surtout quand, arrivés devant la chapelle du Saint-Sacrement, ils ôtaient leur calotte violette et s'agenouillaient en inclinant la tête devant le tabernacle. En les voyant se relever et marcher, recueillis et pensifs, vers la salle conciliaire, on a le sentiment d'assister à une grande chose, et l'on sort de Saint-Pierre la foi raffermie. Cette disposition était des plus favorables à une visite que nous remettions depuis quelque temps, celle des Catacombes. Nous avons donné ordre à notre cocher de se diriger vers celles de Saint-Calixte, que nous avons obtenu la permission de visiter.

Aller aux Catacombes était pour moi tout un événement.

On entend beaucoup parler des Catacombes, on croit savoir ce que c'est, et il semble que l'intérêt, sinon la curiosité, doive s'être quelque peu émoussé. Il n'en est rien. On se trouve absolument dans la position où se trouverait l'héritier d'une race royale transporté soudain dans le lieu où s'est fondée, par une suite de combats, la grandeur de sa maison, à l'endroit même où son premier ancêtre a posé la couronne sur son front héroïque et sanglant. Il est vraiment saisissant pour cet homme de se retrouver dans la contrée qui lui rappelle

de tels souvenirs, de fouler le sol qui a bu le sang des fondateurs de sa dynastie, d'entendre le récit de ce



CATACOMBES DE ROME.

qu'ils ont souffert pour établir leur souveraineté. Toutes ces réflexions l'amènent naturellement à comparer sa vie à la leur. Il se demande s'il est resté digne d'eux,

s'il n'a pas forfait à ses obligations, s'il a maintenu les droits qu'ils lui ont chèrement achetés, si en un mot il a marché sur leurs traces glorieuses.

En nous dirigeant vers les Catacombes, nous chrétiennes amollies, dégénérées, quelque chose de ces sentiments s'éveillait en nous. Et nous pensions aussi à la foule innombrable des pèlerins qui étaient venus comme nous, pendant la succession des siècles, contempler, dans les entrailles de la terre, les premières assises de ce monument magnifique et indestructible qui s'appelle l'Église catholique. Un des plus illustres nous a laissé le récit de ses visites aux Catacombes.

« Pendant que je demeurais dans mon enfance à Rome, où je recevais une instruction libérale, dit saint Jérôme, j'avais coutume de visiter chaque dimanche, avec des condisciples de mon âge, les sépulcres des apôtres et des martyrs. Nous entrions souvent dans les cryptes creusées dans les profondeurs de la terre et dont les murs sont garnis de sépultures à droite et à gauche. L'obscurité est si grande qu'il semble, en y pénétrant, qu'on y pourrait s'appliquer à soi-même le mot du prophète : « Qu'ils descendent tout vivants » dans les abîmes ! » De temps en temps un peu de jour qui tombe d'en haut y tempère l'horreur des ténèbres. Vous ne pouvez pas dire que vous voyez des fenêtres, mais plutôt des trous à lumière ; puis on continue à marcher pas à pas dans la nuit dont ces souterrains vous entourent, et vous vous rappelez ce vers de Vir-

gile : « Ici tout fait frissonner, et le silence même y est plein d'épouvante. »



CATACOMBES DE ROME.

Ces paroles me reviennent à la mémoire en descendant l'escalier qui conduit aux Catacombes de Saint-Calixte, un des cimetières, un des dortoirs des premiers chrétiens.

Nous sommes entrés sous terre. Malgré le jour qu'envoient les soupiraux carrés récemment établis, les ténèbres sont épaisses, le silence écrasant. Pour se figurer ce silence il faut avoir pénétré une fois dans ces régions souterraines parfaitement isolées de tous les bruits vivants de la nature, de tous les bruits humains. Là, plus de feuillage frémissant, plus d'eaux gazouillantes, plus de souffles aériens, plus de vibrations harmonieuses de l'air. Le silence est de plomb : c'est le silence pesant, absolu du tombeau ; on éprouve une sensation de mort. Mais prenons en main le flambeau qu'on nous offre, et suivons le guide. Après Mgr Gerbet et tant d'autres, on ne décrit plus les Catacombes ; mais que ne puis-je te communiquer mon émotion, Gertrude, en te faisant me suivre par la pensée dans ces corridors étroits bordés de tombeaux qui ressemblent, comme le dit si bien Mgr Gerbet, aux rayons d'une bibliothèque où la mort rangerait ses œuvres.

Je repeuplais hier, par l'imagination, le Colisée ; j'assistais, par un jeu de ma pensée, à une de ces fêtes qui faisaient délirer de joie le peuple romain ; aujourd'hui je repeuple la nécropole creusée par les mains vaillantes des chrétiens de la primitive Église. En voyant



QUARTLEY.

CATACOMBES DE ROME,

mes compagnons marcher silencieusement devant moi à la lueur vacillante des flambeaux, qui n'éclairent qu'une voûte terreuse et des murailles ternes, je me représentais les longs cortèges de martyrs conduisant un des leurs à sa dernière demeure. Je les voyais s'échelonner dans les corridors sombres pour assister aux saints mystères. Une fois disparus de la surface de la terre, plongés dans ses entrailles, ils chantaient la divinité du Christ, l'immortalité de l'Église, la résurrection des morts. Il fallait que cela se dît dans l'ombre avant de se proclamer *en plein* jour, et le sort des chrétiens était en ce moment semblable à celui de leur Maître qui n'avait pas une pierre pour reposer sa tête. Les voilà réduits à se creuser des tanières comme les renards, et c'est dans ces tanières qu'ils enfouissent les restes vénérables de leurs frères dans la foi. Avec quelle patience ils ont tracé les chemins de ce labyrinthe souterrain dont la nature elle-même semble avoir dessiné l'inextricable réseau!... J'étais préparée à une série d'impressions sérieuses, ma chère Gertrude; mais contre ces froides murailles qui s'étaient tant de fois entr'ouvertes pour recevoir le dépôt sacré qu'on leur confiait, dans ces corridors où avaient respiré, marché, prié, pleuré, vécu ces êtres héroïques qu'on appelle les premiers chrétiens, je me suis sentie envahir par une émotion indéfinissable qui me pénétrait l'âme de vénération, d'amour, de foi. J'ai posé plus d'une fois mes lèvres tremblantes sur ces parois som-

bres, ma sœur, et j'ai regretté qu'il ne me fût pas permis d'errer plus longtemps, d'errer seule dans ces régions où s'apprend, dans la glorification de la mort, le mépris de la vie.

Mais d'autres visiteurs attendaient, et le guide nous a poliment éconduits. C'est vraiment un grand soulagement de revivre..., et en remontant vers la lumière du jour nous nous sommes senti une telle soif d'air et de soleil, que, d'un commun accord, après avoir prié dans l'ancienne basilique de Saint-Sébastien, nous avons prolongé notre promenade dans la campagne en prenant pour but Saint-Paul hors les murs.

Notre cocher est somnolent, notre voiture lourde, notre cheval fourbu, nous n'avançons pas; mais les prés sont si verts, les haies si fleuries, l'air si vivifiant, que nous laissons cheval, voiture et cocher aller du train qui leur plaît. Nous atteignons enfin la basilique, qui s'aperçoit de loin. Sa vue est un désenchantement; pour y échapper, il faudrait arriver les yeux fermés, et ne les ouvrir que devant la colonnade du péristyle. Autant le dehors est laid, banal, confus, autant l'intérieur est magnifique, éblouissant, harmonieux.

Comme elles se reflètent nettement dans leur miroir de marbre, ces colonnes si brillantes, si élégamment simples! Quel magique effet produit cette colonnade sur ce dallage splendide! On dirait des arbres au tronc lisse et gris se mirant dans une nappe d'eau limpide.

Entre la nef et le chœur un arc triomphal, couvert de mosaïques anciennes, décrit une large courbe et abrite un monde de richesses entassées sous le ciborium élevé au-dessus de l'autel de la confession! Les colonnes d'albâtre oriental, presque transparentes, ont pour piédestal des blocs de malachite; le baldaquin est de porphyre; les nations se sont coalisées pour couvrir de



PORTIQUE D'OCTAVIE.

leurs plus riches produits le tombeau du grand apôtre des Gentils. Derrière la confession se déploient une série de chapelles très-remarquables. Nous nous arrêtons de préférence devant celle de Sainte-Brigitte. Le Christ miraculeux dont il est fait mention dans les révélations de la sainte se trouve au fond du maître-autel; une statue de sainte Brigitte s'élève dans une niche en face. L'artiste l'a représentée dans un de ces

moments où la beauté éternelle se dévoile devant les yeux de son âme. Ravie, elle s'élançe comme pour aller s'y perdre : c'est une statue émouvante. Avant de quitter Saint-Paul, suivons le long de ses murs cette longue chaîne de médaillons en mosaïque. Saint Pierre en est le premier anneau et Pie IX en est le dernier. C'est une galerie de tous les papes, probablement unique au monde. Chacun de ces vieillards, dont les traits accentués ressortent sur un fond d'or, a, pendant un temps plus ou moins long, tenu la houlette de pasteur et gouverné l'Église de Dieu. Cette immortelle dynastie laisse bien loin derrière elle toutes les généalogies royales purement humaines, si courtes quand on les lui compare.



XIX

A BRIDE ABATTUE

Les jours passent vite dans notre capitale, Gertrude, mais ils passent, et, tout en savourant les joies romaines, mon cœur commence à envisager la pensée du retour.

Il ne s'agit donc plus d'errer, de *flâner* par les ruines, en admirant les colonnes brisées et les grands nuages roses, il s'agit d'utiliser notre temps et de courir, un peu bride abattue, à droite et à gauche.

Ce matin je charge mon calepin de noms, ma mémoire de souvenirs, et nous montons sur la place Farnèse dans une voiture que nous prenons à l'heure. Nous commençons la série de nos visites par notre antique et puissant voisin, le Panthéon d'Agrippa, le temple de tous les dieux, devenu le temple de tous les saints...

De tous les points élevés de la ville éternelle, le

regard s'arrête étonné sur cette espèce de monstre accroupi au beau milieu. Il fait, comme je crois te l'avoir dit, l'effet d'une tortue gigantesque dont la noire carapace reluit au soleil. Lorsqu'on approche de ce Panthéon fameux, si bien appelé *Rotonda* dans le lan-



LE PANTHON, OU SAINTE-MARIE-DE LA ROTONDE.

gage vulgaire, je ne sais trop si l'on admire tout d suite cette immense calotte renversée, qui semble enfoncer le sol; mais, quand on a pénétré sous le péristyle, quand on relève la tête entre les admirables colonnes qui le soutiennent, on est saisi, terrassé. Le temps et les barbares ont respecté le géant : il est

debout, entier sous la forte cuirasse qui l'a protégé pendant cette longue succession de siècles. On l'a dépouillé de quelques ornements; la voûte a laissé tomber ses écussons d'argent doré; les murs, leur tunique de marbre; on lui a arraché ses clous et ses lames de bronze; le sol a monté autour de lui comme pour l'engloutir, mais il a résisté à tous les envahissements, et il demeure le spécimen le plus grandiose d'une puissance sans rivale.

L'effet qu'on éprouve en y entrant est peut-être unique. On se trouve placé comme un point imperceptible sous une coupole d'une *vastitude* d'autant plus écrasante qu'elle est admirablement simple; le ciel, quand il est absolument sans nuages, s'élargit ainsi en quelque sorte au-dessus de nos têtes. Là, plus encore que dans les autres grands édifices de Rome, se produit ce que j'appellerais volontiers le vertige de bas en haut. Le regard se trouble en essayant de se fixer à de pareilles hauteurs, mais la poitrine se dilate, on oserait presque dire qu'il y a trop d'air. Les dieux du paganisme ont quitté il y a longtemps la magnifique demeure qui leur avait été consacrée : nous adorons maintenant, dans le temple de Jupiter vengeur, le Dieu saint, unique, éternel.

En faisant le tour de l'antique édifice, nous rencontrons celui que le monde païen aurait pu ranger au nombre de ses demi-dieux, et qui dort là sous le rayonnement du Dieu vivant, Raphaël. On s'arrête tout

ému devant la chapelle qui lui sert de sépulture. Que la poussière des plus grands parmi les hommes tient peu de place ! Ici, sur la simple plaque de marbre où se lit l'épithaphe du mort immortalisé par ses œuvres, je vois étinceler ce mot magique : Gloire ! Celle qui lui a été décernée par toutes les générations rayonne toujours autour de son nom ; mais quel est là-haut la valeur de la gloire que décerne le monde ?

Rien ici-bas ne peut donc vaincre la mort ! Elle a pu anéantir ce génie à son aurore, glacer ces doigts qui donnaient si merveilleusement la vie, éteindre ce flambeau qui pouvait encore projeter sur le monde de l'art de telles clartés.

Hélas ! les demi-dieux eux-mêmes tombent en poussière, dès que son aile sombre vient effleurer leur front ; et toute gloire purement humaine s'arrête au seuil mystérieux qui sépare le temps de l'éternité. O mort ! mort inflexible, quelle est ta puissance ?... Devant cette grande personnalité évanouie, je salue en toi, une fois de plus, la véritable souveraine de l'univers.

Raphaël n'est pas le seul habitant du mausolée magnifique. Entre la double colonnade qui en orne le pourtour, se cachent d'autres sépultures. Cette figure de marbre fine et triste est celle d'Hercule Consalvi. Je pourrais citer des noms plus obscurs, mais qui échappent à l'intérêt par leur obscurité même.

En sortant du Panthéon nous avons consulté le petit

Manuel romain, et, en voyant qu'aujourd'hui il y a station à Sainte-Pudentienne, nous avons dit à notre cocher : A Sainte-Pudentienne !

Les stations sont de très-antique origine. Pendant plusieurs siècles, dit monseigneur Gerbet, les chrétiens de Rome étaient convoqués chaque année, à certains jours, pour visiter les églises des martyrs : chaque génération défilait ainsi périodiquement devant leurs tombeaux. Dans ces réunions, les chrétiens s'animaient aux saints combats, et revêtaient, comme dit saint Paul, l'armure du salut ; c'est pour cela qu'on leur a donné le nom de stations, qui dans la langue romaine signifie porte militaire.

Sauf quelques modifications, le tableau des stations, tel qu'il fut dressé par Grégoire I^{er}, sert encore de règle. Au moyen âge, le peuple était publiquement averti dans quelle église la station aurait lieu. Après la cérémonie, un acolyte trempait un flocon d'étoupe dans l'huile de la lampe, et allait le porter au pape régnant.

« Aujourd'hui, disait-il au souverain pontife en le lui présentant ; la station a eu lieu dans l'église de tel ou tel saint, qui te salue. — Le pape répondait : Grâces soient rendues à Dieu !... »

Ces étoupes tenues en réserve formaient le coussin qui devait être placé sous la tête du pape dans son sépulcre.

Dans cet usage, monseigneur Gerbet voit un emblème

de ces bonnes œuvres de peu d'apparence que le juste recueille dans les stations du pèlerinage de cette vie, qu'il cache dans l'humilité, comme dans un lieu secret, jusqu'à ce que les anges viennent les en tirer pour en former au dernier moment l'oreiller de l'âme qui s'endort dans la paix de Dieu.

Revenons à Sainte-Pudentienne, dont nous apercevons depuis quelque temps le clocher byzantin. C'est une église humble d'apparence, mais des plus vénérables. La cour qui la précède est jonchée de buis; des draperies multicolores ornent le portail; il y a affluence de visiteurs : c'est la station!

On a toujours entendu parler plus ou moins de Pudens, cet illustre sénateur romain qui donna l'hospitalité à saint Pierre, et que le grand apôtre instruisit dans la foi.

La nombreuse famille de Pudens devait donner plusieurs saints à l'Église : ses deux arrière-petites-filles, Praxède et Pudentienne, étaient devenues les anges gardiens de ceux qui souffraient pour la foi. Elles enlevaient secrètement leurs corps après le supplice, et les faisaient porter chez elles, où elles leur donnaient la sépulture. L'église dans laquelle nous entrons, le cœur plein de respect, s'est élevée sur leur maison. Contre une colonne placée entre le bas-côté et la nef se voit l'ouverture par laquelle les deux vierges descendaient dans leur nécropole. Les chrétiens, qui n'avaient pas alors le droit de s'assembler, venaient

chez ces saintes femmes, ils y priaient, ils y entendaient la messe et recevaient la communion, bien souvent de la main même du pape. Un proscrit réconfortait ainsi dans la vie de la foi ses frères proscrits comme lui.

Plus de trois mille martyrs ont été ensevelis sous ce sol.

L'ancienne demeure des Pudens est devenue dans l'église la chapelle du pasteur, et l'on y voit la table sur laquelle saint Pierre célébrait la messe chez le sénateur. On aperçoit le bois de cette table enchâssé dans une urne de marbre aux griffes de bronze.

De Sainte-Pudentienne nous avons gagné Sainte-Praxède, église non moins vénérable, blottie contre Sainte-Marie-Majeure. Sainte Praxède ayant vécu plus longtemps que sainte Pudentienne, morte à seize ans, est la plus connue des deux sœurs.

Sa vie n'était qu'une succession d'actes héroïques. Elle allait dans les prisons visiter les persécutés, elle les soignait, pansait leurs plaies; elle les animait même à souffrir, et ne manquait jamais d'aller recueillir leur sang. Au centre de la petite église, se voit, sur l'emplacement du puits dans lequel on déposait les corps des martyrs, une médiocre mais éloquente statue de sainte Praxède. Elle tient une éponge d'où ruisselle le sang généreux des saints. C'était sa grande dévotion de se rendre la nuit au lieu du supplice, et de recueillir cette semence précieuse, qui en tombant sur le sol faisait germer des chrétiens.



COMMUNION DANS LES CATACOMBES.

L'une de ces éponges encore toute sanglante est conservée dans le trésor des reliques.

On voit aussi, enchâssée dans le mur, la pierre sur laquelle sainte Praxède se reposait, après ses fatigues apostoliques et ses courses nocturnes. Enfin, dans une belle chapelle latérale, nous allons pouvoir nous agenouiller devant une petite colonne de jaspe sanguin, dont la vue émeut profondément. C'est la colonne de la flagellation rapportée de Jérusalem l'an 1223, par le légat du Saint-Siège en Orient.

En sortant de Sainte-Praxède, nous nous trouvons sur la belle place de Sainte-Marie-Majeure; et il nous paraît impossible de remettre à un autre jour notre visite à l'une des plus belles basiliques de Rome. Elle occupe le sommet du mont Esquilin, et se présente majestueusement avec ses deux dômes qui apparaissent de très-loin. La tradition assigne à ce beau temple une origine miraculeuse. Un patricien romain, qui cherchait depuis quelque temps un moyen d'honorer particulièrement la Mère de Dieu, priaït fréquemment pour qu'il lui fût révélé. Une nuit du mois d'août la Vierge lui apparut et lui demanda de lui bâtir un temple sur la neige. Le lendemain, il apprit que le sommet de l'Esquilin était blanc de neige. Le pape Libère, qui avait eu le même songe, décréta aussitôt l'érection d'une église qui devait embrasser tout l'espace neigeux.

Notre-Dame des Neiges s'éleva; et devenue la plus

grande des églises consacrées à la sainte Vierge, on la désigna sous le nom de Sainte-Marie-Majeure.

La basilique actuelle n'a rien de bien antique, mais elle est admirablement située, et renferme de véritables trésors, au premier rang desquels il faut ranger ces pauvres traverses de bois pourri enchâssées dans l'or, qui furent la crèche de l'enfant Dieu.

Une urne du plus beau porphyre forme le grand autel; le ciborium, terminé par une monumentale couronne dorée, est supporté par quatre colonnes de porphyre, sur lesquelles monte en spirale une guirlande de palmes dorées qui les orne sans les cacher. Ses trois nefs sont divisées par des colonnes de marbre blanc empruntées à l'un des anciens temples de Junon.

Dans la riche chapelle du Saint-Sacrement, un bas-relief de cuivre représente le pape Libère traçant dans la neige le plan de la future basilique.

Nous avons fait dans ce temple une assez longue halte; les uns prient, les autres visitent, tous se reposent.

Il faut l'avouer, lorsque le temps échappe à toute mesure et qu'on en peut librement disposer, ces visites silencieuses aux églises sont plutôt un repos qu'une fatigue et n'amènent pas, comme d'autres visites, l'épuisement des forces. Nous étions donc si parfaitement reposées en sortant de Sainte-Marie-Majeure, que, d'un commun accord, nous sommes partis pour Sainte-Marie des Anges.

Sainte-Marie des Anges s'est greffée sur les thermes de Dioclétien, ce pittoresque amas de ruines et de constructions bien conservées que l'on aperçoit en face du débarcadère. Un jour Michel-Ange glissa sa main souveraine dans ces débris et il y arrangea une des plus curieuses églises de Rome qui, décorée comme elle mérite de l'être, en deviendra l'une des plus splendides. Les seize colonnes de granit égyptien frappent tout d'abord le regard; on ne pouvait rêver de plus magnifiques piliers pour la coupole qui s'épanouit comme une fleur, au beau milieu de l'édifice. Les belles grilles qui ferment les deux chapelles du chœur sont un chef-d'œuvre de serrurerie, mais l'attention est complètement captivée par les deux œuvres d'art qui sont la richesse de cette belle et singulière église : l'une est une fresque célèbre du Dominiquin, le martyr de saint Sébastien; l'autre est une statue de saint Bruno, par le sculpteur français Houdon.

L'œuvre du Dominiquin est une de ces pages vivantes de l'art qu'on ne se lasse pas d'admirer.

Le martyr, les yeux ardemment fixés sur le ciel, où son Dieu l'attend, où des anges, penchés vers la terre, chantent déjà sa victoire, se laisse attacher au poteau. Il est jeune, il est fort, il pourrait briser ces indignes liens et vendre chèrement sa vie. Mais non, c'est un lion qui se fait agneau, c'est une force qui se rend volontairement captive par la force surhumaine d'un amour supérieur.

L'effroi des femmes, la naïve curiosité des enfants, l'indifférence brutale des soldats, sont rendus avec une vérité saisissante. On regarde avec horreur ce bourreau du premier plan qui se courbe pour soulever l'arc meurtrier ; le cœur frémit, s'indigne, admire, et l'œil se détache à regret de ce tableau, sur lequel le soleil jette d'éclatants rayons, dans lequel l'air passe, qui déborde de vie.

Saint Bruno lasse encore moins l'attention. Ce moine austère et paisible qui médite les bras croisés, les yeux baissés, sur le vaste front duquel plane je ne sais quelle divine sérénité, communique quelque chose de sa paix. Il semble très-doux, non-seulement d'être le témoin du solennel tête-à-tête du solitaire avec son Dieu, mais de se mêler en quelque sorte à sa contemplation. On s'immobilise et on se tait, tant il semble que Dieu soit présent.

Sans quitter les thermes de Dioclétien, nous pouvons faire, en passant, une visite à l'exposition romaine.

C'est dans le beau cloître des Chartreux qu'ont été disposés tous les produits de l'art et de l'industrie. Décrire une exposition ne m'ayant jamais paru extraordinairement divertissant pour les autres, je te dirai seulement que l'orfèvrerie religieuse de Lyon était émerveillante. Sous ces larges vitrines, mes yeux n'ont pas rencontré un objet vulgaire. La matière des objets consacrés au culte est toujours précieuse, mais la

forme n'est pas toujours artistique, ni élégante. Ici, un goût véritablement exquis a mis partout son empreinte, chacun de ces vases sacrés est une œuvre d'art.

On m'a fait admirer aussi les cartons d'un peintre italien qui donnait de grandes espérances, et que la mort a fauché avant même qu'il eût pu prendre son essor. Dans ses épisodes de la vie de saint Laurent le regard est tout de suite attiré et charmé, il y a là des touches de maître.

C'est bien un saint qu'a su nous montrer l'artiste dans ce jeune diacre au visage rayonnant et inspiré dont la tête charmante va ceindre l'auréole sanglante du martyr.

Le cloître des Chartreux où nous sommes est une création de Michel-Ange, et l'on ne peut rien imaginer de plus harmonieux et de plus simple; il est complété par une cour au milieu de laquelle s'élève un large bassin porté par quatre dauphins.

Les quatre cyprès qui environnent le bassin ont été plantés, dit-on, par Michel-Ange. Ils sont superbes. Leurs branches grises et nues s'entrelacent dans une étreinte puissante, et une gerbe élégante porte dans le ciel d'azur sa couronne touffue et veloutée.

Nous gagnons maintenant la place Navone, dont nous admirons les deux fontaines de style différent.

Celle qui s'élève devant l'église de Sainte-Agnès est tout à fait monumentale. L'eau jaillit entre de grandes roches sombres, sous les yeux de statues colossales

d'un bel effet, personnifiant les quatre grands fleuves du monde. Des monstres marins, un cheval et un lion sont accroupis sous les arcades profondes du rocher et s'abreuvent aux eaux jaillissantes. Comme contraste, cet ensemble grandiose, où se déploie le génie du Bernin, est couronné par un oiseau. L'obélisque qui s'appuie sur les géants, sur les monstres et sur le rocher, porte jusque dans les airs la colombe emblématique avec son rameau d'olivier.

Mais entrons dans l'église somptueuse élevée en l'honneur d'Agnès sur l'emplacement du cirque Agonal. Descendons sous les arcades où se sont passées les scènes d'un martyr doublement cruel. A quels raffinements de barbarie étaient arrivés ces fiers Romains, et de quel mépris souverain n'a-t-on pas flétri, dans la suite des âges, ces juges dictant l'arrêt d'une condamnation qui outre-passait tous les droits d'une politique légale dans un pays civilisé. En lisant les actes du martyr de ces nobles vierges, on ne peut s'empêcher de prendre doublement en haine cette puissance, à laquelle un orgueil insensé dictait des actes d'une brutalité révoltante et d'une lâcheté sans nom.

Agnès a péri par le glaive. Ses parents emportent son corps et vont le déposer dans un de leurs domaines situé sur la voie Nomentane. Prenons la route qu'ils suivirent et allons à Sainte-Agnès hors les murs. C'est une des basiliques les plus anciennes de Rome. Sur

le fronton du bâtiment qui la touche, se voit un agneau couché. Cet emblème rappelle la touchante cérémonie qui s'accomplit dans la basilique le jour de la fête de sainte Agnès. On y bénit des agneaux blancs dont la laine fera les palliums. Le pallium est l'écharpe blanche parsemée de croix bleues que les archevêques portent autour du cou et sur la poitrine, et qui symbolise la toison de cette pauvre brebis égarée que le bon pasteur cherche, trouve et rapporte sur ses épaules. L'Église est divinement ingénieuse pour rappeler les hommes à la mansuétude et à l'amour.

Avant d'arriver à la basilique, nous descendons un petit escalier de marbre à cinq larges paliers. Dans les murs s'incrument des centaines de morceaux de marbre empruntés aux catacombes, et qui portent des inscriptions curieuses pour les archéologues.

De ce beau vestibule, nous entrons dans la belle église calme et fraîche, embaumée en quelque sorte par des parfums de pureté virginale. Agnès, en effet, a été comme un centre sympathique, et autour d'elle sont venues se ranger Émérentienne, sa sœur de lait, et Constance, fille de Constantin. Ces jeunes filles se sont rencontrées dans la mort, et sous cette voûte elles apparaissent radieuses, la palme de la virginité à la main.

L'église est à trois nefs et entourée de colonnes antiques superposées, dont quelques-unes sont du marbre le plus précieux.

Je voudrais te peindre les lampes, d'une forme étrange, qui brûlent sur la balustrade de l'autel ; un globe de marbre éclatant supporte une petite coupe de cristal pleine d'une huile qui, rougie par la flamme, paraît teinte de sang. La flamme jaillit de cette coupe sanglante, et brûle en l'honneur de la jeune martyre.

Un baldaquin ou ciborium de marbre soutenu par quatre colonnettes de porphyre, d'une finesse et d'un éclat incomparables, recouvre la riche mais assez laide statue de la sainte, dont la partie supérieure est en albâtre oriental, et l'autre en bronze doré. Elle s'élève du milieu d'une touffe de lis ; sa main gauche tient la palme du martyre, de la droite elle serre un agneau contre sa poitrine.

Au-dessus de l'arcadé du chœur, des fresques racontent son martyre. La scène qui précède le supplice, le prologue du drame, ce qu'on appelait le jugement, commence nécessairement l'épopée. Cette page se lit partout sur les murs de Rome. C'est toujours un accusateur et une victime, un juge et un bourreau, un Pilate et un Jésus. Ce Romain, à tête ronde, est toujours là, sur sa chaise curule, menaçant, accusant, maudissant, condamnant l'innocent. En face de ces vierges, de ces vieillards, de ces hommes désarmés et patients, on aperçoit toujours cet homme impérieux, au regard farouche, au geste frénétique, qui punit les insultes faites aux dieux auxquels il ne croit pas, et qui

flatte les passions d'un César qu'il méprise et dont il est bien plutôt l'esclave que le sujet.

Avant de quitter Sainte-Agnès nous visitons le joli temple qui s'élève comme un mausolée sur la tombe des filles de Constantin. Nous y arrivons par un sentier tout hérissé d'épines et de ronces qui s'accrochent à la robe de bure du bon frère qui est notre guide.

Ces ronces croissent entre des monceaux de ruines ; on ne fait pas un pas à Rome sans marcher sur le cadavre du passé.

Pendant que nous sommes plongés dans ce passé et dans ces grands souvenirs du troisième siècle, nous nous décidons à aller respirer les parfums de cette autre fleur du paradis qui s'appelait Cécile.

La course est longue, il nous faut gagner le célèbre faubourg de Rome connu sous le nom de Transtévère ; mais en route nous parlerons de sainte Cécile, et avec tous nos souvenirs nous écrirons sa biographie. De nos jours, un poète convaincu a chanté la jeune martyre chrétienne, et je me bornerai à te rappeler ce qui me paraît le moins connu dans son histoire.

Tu connais le mariage de la descendante des Tarquins, la conversion de Valérien, son mari, et de Tiburce, son beau-frère, sa condamnation par le préfet Almachius, son long martyre. Elle avait d'abord été condamnée à mourir étouffée dans la salle des bains de son propre palais ; mais, trois jours après avoir



SAINTE CÉCILE.

respiré cette vapeur brûlante, la sueur ne perlait même pas sur son visage angélique. Almachius ordonne de lui trancher la tête. Cécile est frappée trois fois et vit toujours, bien qu'elle soit baignée dans son sang; enfin elle expire doucement après avoir reçu la visite du pape Urbain, auquel elle voulait recommander ses pauvres et les néophytes qu'elle instruisait.

Une église s'éleva naturellement sur l'emplacement de ce palais sanctifié par son martyr. Celle que nous visitons est due au pape Pascal. Un très-beau portique la précède, et, à l'intérieur, le jaspe, l'albâtre, l'agate, les plus brillantes pierres orientales, la décorent. Les dépouilles mortelles de sainte Cécile sont placées sous l'autel, dans une châsse d'argent, ainsi que la ravissante statue de marbre blanc de grandeur naturelle, qui est peut-être le chef-d'œuvre d'Étienne Maderno. La sainte est couchée le visage contre terre, sur son cou délicat se voit la trace du glaive, et ses deux petites mains se joignent à demi par un geste tout plein d'abandon et de prière. Cette attitude, à la fois si gracieuse et si chaste, n'est pas une fantaisie de l'artiste. Le pape saint Pascal, qui honorait d'un culte tout particulier les jeunes martyres chrétiennes, avait longtemps cherché le corps de sainte Cécile. Lassé de l'inutilité de ses recherches, il allait renoncer à son projet, quand la sainte elle-même lui apparut en songe et l'engagea à le poursuivre. Le pape obéit, et aux premiers coups de pioche on découvrit l'enveloppe matérielle qui avait été

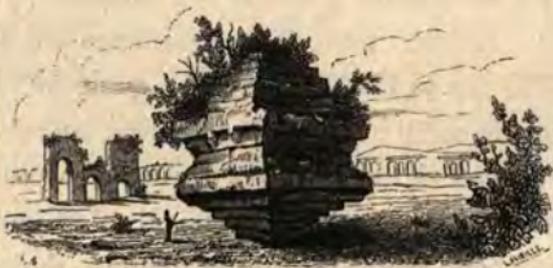
la prison de l'âme ardente et pure de Cécile. Elle était vêtue d'une robe brochée d'or, et des linges teints de sang étaient roulés à ses pieds. Le pieux pontife affirma les avoir touchés de ses mains.

Il voulut qu'on respectât la position du corps de la jeune martyre, et désira qu'elle fût exactement reproduite telle qu'elle avait été trouvée. Pour obéir à ce désir, Maderno tailla dans le marbre cette statue ravissante qui gardera son nom de l'oubli. Car on ne saurait rien imaginer de plus touchant. C'est bien là la fleur fauchée mais non flétrie et toute pleine encore de grâce et de beauté!

Nous avons entendu la messe dans la crypte, et à l'issue du saint sacrifice, on nous a conduits dans la salle des bains de l'ancien palais, lieu du martyre de la sainte. Ce n'est pas sans émotion qu'on franchit le seuil du sombre appartement où ce drame est écrit en caractères dont personne ne peut nier l'authenticité. Les yeux voient et les mains touchent les tuyaux de plomb qui amenaient l'eau dans la salle, et les tuyaux de briques qui répandaient une brûlante et irrespirable atmosphère dans l'étuve. On est vraiment saisi à la pensée de se retrouver, après quinze siècles, dans cet *appartement*, devant ces murailles qui s'entr'ouvrent en quelque sorte comme pour proclamer la véracité des faits. Là, devant ces tuyaux béants, le martyre de sainte Cécile n'est plus un récit traditionnel, c'est un fait.

Tout pénétrés par ces grands souvenirs, nous sommes remontés en voiture pour regagner la casa, mais M. de Rabière en avait décidé autrement. Après nous avoir fait errer par le Transtevère, d'abord pour laisser à nos impressions le temps de s'adoucir, ensuite pour nous faire admirer la jolie fontaine des Tartarughe, il nous a déclaré qu'il nous emmenait au Quirinal, au palais Rospigliosi. Qu'y avait-il donc de si admirable à voir au palais Rospigliosi? C'est en vain que nous le lui avons demandé. Il s'est amusé à exciter notre curiosité. Arrivés au palais, nous avons traversé un vaste parterre au milieu duquel l'eau miroitait au soleil dans un bassin de marbre, et nous sommes entrés dans une galerie de peinture. M. de Rabière m'a offert un fauteuil en souriant, et, levant les yeux et la main vers le plafond, il m'a présenté l'Aurore. C'était la fameuse Aurore du Guide. Une fois de plus, ma chère Gertrude, j'ai rendu hommage à ce que j'appellerai la vérité des enthousiasmes séculaires. Malgré toutes les préventions, toutes les critiques accumulées sur l'œuvre d'art déclarée digne de l'admiration générale des hommes, j'ai toujours vu s'envoler toutes les poussières au premier regard jeté sur le chef-d'œuvre. Le génie de l'homme est comme le soleil : quand il se montre, on est ébloui. Je vais essayer de te peindre l'Aurore à la plume ; ce sera terne, maigre et incolore, mais il m'est impossible d'arracher cette belle fresque du plafond, de la rouler entre deux cartons et de te l'envoyer à Paris. Vois donc

s'avancer, sur cette petite page, l'Aurore. Elle s'élançe, les mains pleines de fleurs, du sein de beaux nuages violacés ; une draperie lilas flotte autour d'elle. Comme les nuages légers qu'ils entr'ouvrent portent gracieusement cette belle femme au visage riant ! Elle détourne sa tête charmante et interroge le petit Amour qui tient un flambeau allumé au-dessus du char du soleil, traîné par des coursiers pleins d'ardeur. Phébus aux cheveux blonds, enveloppé d'une draperie rose flottante, serre les rênes de pourpre, et guide le char doré qu'entourent les Heures. Comment décrire la grâce, la beauté, la vie dont le Guide a doué ces femmes, l'éclat, l'harmonie de leurs vêtements ! Avec quelle sûreté elles posent leurs beaux pieds nus sur ces nuages aux reflets nacrés, aux tons chauds ! Comme elles y montent ! Comme elles y marchent ! c'est vraiment à faire illusion. Ma contemplation n'a pu durer aussi longtemps que je l'aurais voulu, mais je me suis promis de revenir au palais Rospigliosi pour voir lever l'Aurore...



XX

PÉNÉTRANTS SOUVENIRS

Nous sommes en route de nouveau, ma bonne Gertrude, nous marchons vers Saint-Laurent hors les murs. A Rome, j'ai appris à connaître et à aimer saint Laurent. J'aime cette scène touchante entre le pape Sixte II et le jeune diacre. Le pape arrêté est conduit en prison; Laurent, qui lui est tendrement attaché, s'approche de lui :

— Mon père, dit-il, où allez-vous sans votre fils? En quoi vous ai-je déplu? Vous n'avez pas coutume d'offrir de sacrifices sans ministres.

— Mon fils, un grand combat vous est réservé, répond le pontife, vous me suivrez dans trois jours.

Et Laurent le suivit en effet, après avoir livré à l'avidé préfet de Rome les trésors de l'église. — Votre église a de grands trésors, lui avait dit le païen, j'entends que vous me les livriez sur-le-champ. Le jeune

diacre demanda trois jours, et le terme expiré, il se présenta devant le préfet entouré des pauvres, des infirmes, des malades que nourrissait la charité des fidèles. Son beau visage rayonnait d'une céleste joie.

— Voyez, lui dit-il, voici les richesses de notre Dieu, les trésors de notre église !

Je n'entrerai pas, ma chère Gertrude, dans les détails navrants de son martyre, bien connu d'ailleurs ; la plume tremble en retraçant de telles cruautés. Les restes de saint Laurent, emportés hors la ville par les chrétiens, furent déposés dans une crypte sur le chemin de Tibur. C'est sur cette crypte, dans une petite vallée entourée de collines comme d'une ceinture, que s'est élevée la basilique dans laquelle nous entrons.

C'est la plus belle et la plus vénérable des huit églises dédiées à saint Laurent dans Rome. Cette belle et riante église est revêtue d'un vêtement à la fois antique et moderne qui lui sied. Les deux ambons ¹ de marbre qui se font face dans la nef sont très-remarquables, et les vieilles colonnes de granit oriental ne le sont pas moins. Un grand arceau relie le chœur à la nef, et du côté du chœur porte ces deux noms éloquents : *Bethléhem!* — *Jérusalem!* Les mosaïques de chœur sont des plus curieuses et des plus brillantes ; et il y en a partout, c'est une véritable profusion.

De Saint-Laurent, nous gagnons Sainte-Sabine, dont

¹ Sortes de chaires où se lisaient l'Épître et l'Évangile.



MARTYRE DE SAINT LAURENT.

l'église et le monastère sont bâtis en pleine campagne sur le mont Aventin, au lieu illustré par le martyr de Sabine, noble dame romaine. C'est ici, ma sœur, que les grands souvenirs et les grands noms pourraient se presser sous ma plume. Saint Pie V, saint Grégoire, saint Dominique, saint François d'Assise, saint Hyacinthe, sainte Catherine de Sienne, saint Thomas d'Aquin, Henri-Dominique Lacordaire, ont vécu là, ils ont laissé là la trace de leurs pas, et ceux qui ont admiré sur le monde l'empreinte de leur sainteté ou de leur génie, aiment à les retrouver dans l'éloquente simplicité de leur vie intime. Le fils de don Félix de Gusman, le saint fondateur de l'ordre des Frères prêcheurs, tient naturellement la plus grande place au couvent de Sainte-Sabine. On montre, sous l'autel, le lieu où il se livrait aux austérités corporelles de la pénitence. Dans un enclos situé tout près de l'église s'élève l'oranger qu'il a planté, et duquel, — chose merveilleuse, — jaillit un rejeton pendant le noviciat de son célèbre disciple français : Lacordaire. Saint Thomas d'Aquin, le Docteur angélique, n'a fait que passer à Sainte-Sabine, mais le souvenir qu'il y a laissé est touchant. Le pieux jeune homme, ayant pris depuis longtemps la résolution de se consacrer à Dieu, fuyait sa famille et son pays; il arrive à Sainte-Sabine, sa mère éplorée l'y a suivi. C'est ici, dans cette cour aujourd'hui pleine de silence, que les supplications passionnées de cette mère ont retenti. Mais les rayons

éclatants de la Vérité absolue avaient pénétré cette vaste intelligence ; il fallait aux âmes des temps présents et des temps à venir cet apôtre de génie ; au monde, ce flambeau qui devait projeter sur ses ténèbres de si éblouissantes clartés, et les accents souverains de la voix divine dominèrent la voix humaine.

La comtesse d'Aquin ne put arracher son fils du couvent de Sainte-Sabine, où le savant écolier put poursuivre en paix ses études.

Sainte Catherine de Sienne nous apparaît aussi à Sainte-Sabine. « Combien de fois, dit le B. Raymond de Capoue, son historien, n'a-t-elle pas gravi la pente silencieuse de l'Aventin, et ne s'est-elle pas agenouillée dans la basilique de Sainte-Sabine ! Ses lèvres virginales se sont souvent posées sur la pierre où saint Dominique s'étendait la nuit pour répandre devant Dieu ses larmes et ses prières. » La grande sainte a salué avec amour ces vénérables murailles qui renfermaient de pacifiques conquêtes, elle a contemplé dans sa vigueur l'arbre béni, planté par les mains de saint Dominique, et son regard prophétique a peut-être vu s'élaner du vieux tronc le jet vigoureux que lui réservait l'avenir. Maintenant, si du quatorzième siècle nous passons au dix-neuvième siècle, nous allons voir fleurir le rameau miraculeux.

Le 11 septembre 1838, un journal de Paris insérait la note suivante :

« M. l'abbé Lacordaire est en ce moment à Rome.

Il s'y occupe du rétablissement de l'ordre de Saint-Dominique en France. On nous écrit qu'il n'a rencontré aucune difficulté, ni de la part du gouvernement pontifical, ni de la part des Dominicains, mais au contraire une faveur universelle. M. Lacordaire se



LE TEMPLE DE VESTA.

LA PRISON DES DETTES.

propose de revenir incessamment en France pour y réunir quelques hommes d'une foi profonde et généreuse, et retourner avec eux à Rome, où ils feront une année de noviciat dans le couvent de Sainte-Sabine, au mont Aventin, qui est mis exclusivement à leur disposition. »

C'était vrai, l'éloquent prédicateur de Notre-Dame, cet homme dont la parole puissante était une sorte de levier divin qui soulevait les âmes abaissées, avait le courage de se dévouer au rétablissement des Frères prêcheurs, exilés de France depuis un demi-siècle. Je ne puis me refuser l'émotion de te transcrire ici, ma chère Gertrude, quelques lignes d'une lettre où le vaillant champion de Jésus-Christ verse dans une âme amie les intimes déchirements de son cœur.

« Jamais, écrit-il, je n'avais autant aimé Paris, autant senti le bien que j'y pouvais faire, recueilli de pareils témoignages d'estime et de confiance ! Ma force m'apparaissait plus grande que jamais. C'était précisément le sentiment que j'en avais qui me faisait hésiter à accomplir le sacrifice que Dieu me demandait intérieurement. Ma carrière, me disais-je, est faite, mon action comme prédicateur assurée ; pourquoi recommencer sur de nouveaux frais ?... Je n'ai eu, Dieu le sait, dans cette affaire, qu'un seul combat, celui de la faiblesse en présence d'un grand dévouement. J'étais heureux, content, sans soucis, et j'allais me jeter sur les épaules, non pas tant une vie dure, une robe de laine, que le fardeau pesant d'une famille à élever et à nourrir. Moi, sans besoins, j'allais me trouver des enfants qui me demanderaient du pain. L'égoïsme me disait : Reste ! Jésus-Christ me disait : Lorsque la gloire et la tranquillité me furent proposées, j'ai choisi la vie et la mort de la croix !

« Aujourd'hui j'ai terrassé l'ennemi, je ne sens plus l'ombre de la lâcheté humaine... Quand je suis entré au séminaire il y a quatorze ans, j'ai éprouvé absolument les mêmes mouvements : d'abord une lutte où je me faisais les mêmes discours ; puis, ma décision prise, une fermeté, une certitude que nul déboire n'a troublée un seul instant. A ces deux grandes époques de ma vie, j'ai sacrifié un état fait à un état incertain, un état dont j'étais content à un autre qui m'effrayait. Sollicité par une grâce plus forte, je pris enfin mon parti, mais le sacrifice fut sanglant. »

L'héroïque résolution fut en effet prise, et Lacordaire, saisissant sa plume de feu, écrivit son fameux Mémoire pour le rétablissement, en France, des Frères prêcheurs. Ce Mémoire était précédé d'une préface commençant ainsi :

« Mon Pays,

« Pendant que vous poursuivez avec joie et douleur la formation de la société moderne, un de vos enfants nouveaux, chrétien par la foi, prêtre par l'onction traditionnelle de l'Église catholique, vient réclamer de vous sa part dans les libertés que vous avez conquises, et que lui-même a payées...

« Puissiez-vous, mon Pays, ne jamais désespérer de votre cause, vaincre la mauvaise fortune par la patience, et la bonne par l'équité envers vos ennemis ; aimer Dieu qui est le père de tout ce que vous aimez ;

vous agenouiller devant son fils Jésus-Christ le libérateur du monde...

« Je crois faire acte de bon citoyen, autant que de bon catholique, en rétablissant en France les Frères prêcheurs. Si mon pays le souffre, il ne sera pas dix années, peut-être, avant d'avoir à s'en louer. S'il ne le veut pas, nous irons nous établir à ses frontières, sur quelque terre plus avancée vers le pôle de l'avenir, et nous y attendrons patiemment le jour de Dieu et de la France. L'important est qu'il y ait des Frères prêcheurs français; qu'un peu de ce sang généreux coule sous le vieil habit de Saint-Dominique. Quel que soit le traitement que me réserve ma patrie, je ne m'en plaindrai donc pas. J'espérerai en elle jusqu'à mon dernier soupir. Je comprends même ses injustices, je respecte même ses erreurs, non comme le courtisan qui adore son maître, mais comme l'ami qui sait par quels nœuds le mal s'enchaîne au bien dans le cœur de son ami. »

L'éloquent appel de l'abbé Lacordaire fut entendu, et Sainte-Sabine vit successivement accourir plusieurs chrétiens d'une foi profonde et généreuse, plusieurs jeunes hommes distingués d'esprit qui renonçaient souvent au plus brillant des avenir pour embrasser l'état monastique :

C'était Hippolyte. Requédat, ce riche jeune homme de vingt ans, à l'âme ardente et tendre, dont Lacordaire devait dire : « C'était un passager tout prêt à monter sur mon faible vaisseau, et qui ne regardait

même pas l'Océan inconnu dont il allait traverser les flots. Des âmes semblables me vinrent plus tard, mais aucune plus pure et plus dévouée, aucune, empreinte d'une prédestination plus rare. » C'était Alexandre Piel, qui renonçait à la gloire, qui s'arrachait, à trente-deux ans, à l'affection d'un père bien-aimé. C'était Charles Zeruskeim, le sceptique et savant professeur de philosophie, le lauréat du grand concours, en qui le patriarche de la philosophie, M. Cousin, avait mis de grandes espérances, et qui, à peine sorti des bras de la mort, écrivait qu'il aimait mieux mourir en étudiant la religion qu'en enseignant la philosophie. C'était le peintre Besson, que Lacordaire appelait une miniature d'Angelico de Fiesole, une âme incroyablement pure, bonne, simple, et une foi de grand saint. C'était l'abbé Jandel, le fils d'un ingénieur de Nancy, le supérieur d'un petit séminaire, qui s'empressait de faire vœu d'obéissance entre les mains de ce jeune prêtre ¹, dont le génie, porté sur les ailes de la foi, jetait d'incomparables clartés.

En errant par les cours désertes de Sainte-Sabine, où chaque pavé a sa couronne d'herbe, je revoyais par la pensée Lacordaire, entouré de ses héroïques compagnons, et leur adressant, dans la cellule même de saint Dominique, cette phrase qui peignait si bien la situation : « Mes frères, nous voici réunis pour une œuvre effroyablement difficile. »

¹ Voir la *Vie de Lacordaire*, par M. Foisset.

J'ai vécu de la France pendant ma longue et silencieuse visite à Sainte-Sabine, j'y ai longtemps savouré ces grands souvenirs. Avant de quitter l'église, je suis allée prier un instant devant la fameuse Madone de Sasso Ferrato, le chef-d'œuvre de ce peintre. Un cadre de chérubins entoure la Madone enveloppée dans un manteau d'un bleu céleste. Elle tient sur son bras Jésus-Christ enfant qui donne le Rosaire et la couronne d'épines à sainte Catherine de Sienne agenouillée ; saint Dominique reçoit le rosaire de la Vierge elle-même, qui tourne vers lui son visage suave. Ce tableau fait vraiment entrevoir le ciel.

Mais l'heure s'enfuit, il faut quitter Sainte-Sabine pour son voisin Saint-Alexis. Saint Alexis est un des nombreux martyrs volontaires de la pauvreté ; c'est un saint romain. Il naquit à Rome même, vers le milieu du quatrième siècle, de parents de très-haute naissance, qui avaient plus de trois mille esclaves sous leurs ordres.

Admirablement doué, il était l'une des espérances de l'empire romain ; sa naissance, sa fortune, sa science, le prédestinaient aux premières charges. Ses parents, ignorant ce qui se passait dans son âme, formèrent le dessein de le marier. Mais Alexis quitte furtivement le palais, s'embarque, se rend à Édesse, distribue aux pauvres l'argent et les pierres précieuses qu'il a emportés, et y mendie son pain pendant dix-sept ans. Ce n'est pas assez. Après ce laps de temps, sachant qu'il ne sera plus

reconnu des siens , il revient dans son pays , se fait accepter comme pauvre chez son propre père , et vit sous un escalier dans la méditation des choses éternelles , traité comme le dernier des mendiants par ses propres serviteurs. Un jour enfin , le sénateur Euphémien apprend que son pauvre vient de mourir ; il veut le voir , et se dirige vers la petite loge placée sous l'escalier. Il lève le sac qui le couvrait , et aperçoit un visage rayonnant de lumière. On accourt de toutes parts au bruit de la merveille , on remarque que les doigts du mort serrent un papier. On le lui arrache. C'est l'histoire d'Alexis racontée par lui-même : ses parents apprennent avec stupeur que ce misérable qui vivait des miettes de la table de leurs serviteurs était leur propre fils !

Dans la charmante église qui s'est élevée sur l'emplacement de la maison du sénateur Euphémien , j'ai pu voir quelques degrés de l'escalier sous lequel a vécu saint Alexis : ils sont portés par des anges , et forment comme un dâis glorieux à la statue du saint en prière.

Maintenant , tout embaumées par ces parfums de sainteté , redescendons vers Rome , qui , de Sainte-Sabine , nous apparaît à demi voilée sous un double rideau de cyprès veloutés et de ruines que le soleil couchant perce de part en part.



XXI

CONTRE LA NOSTALGIE

Nous allons voir le Saint-Père en cérémonie publique aujourd'hui, ma chère Gertrude; le brillant cortège qui l'accompagne dans ses sorties solennelles va défiler devant nous sur le pont Saint-Ange, et nous pourrons le suivre vers Sainte-Marie de la Minerve, l'une des plus belles églises de Rome, qui s'est élevée sur les ruines d'un temple érigé à Minerve par Pompée.

Sur notre route nous rencontrons un autre temple, Saint-Ignace, qui mérite bien une visite. Le vaisseau est d'une belle architecture; mais cette église, qui a été dépouillée de ses marbres, fait un peu l'effet d'une reine qui porterait à la fois des vêtements de pourpre et des haillons, qui aurait une couronne d'or sur la tête et un escabeau de bois sous les pieds. Encore quelques

siècles, espérons-le, et les tuiles auront disparu, et on lui aura rendu sa robe splendide. Alors Rome comptera une merveille de plus.

En attendant, Saint-Ignace montre avec orgueil les deux chapelles du transept, qui sont dignes d'une basi-



PONT ET CHATEAU SAINT-ANGE.

lique, et dont l'une est dédiée à saint Louis de Gonzague. Je ne considère pas seulement ici les élégantes colonnes torses, les urnes de lapis-lazuli, les anges aux tuniques et aux ailes dorées, mais les bas-reliefs qui remplacent le tableau de l'autel. Je n'ai jamais rencontré un plus angélique et plus chaste visage que

celui du jeune saint en prière. Du milieu d'un groupe compacte d'anges et de chérubins il s'élève comme une fleur humaine tout humectée de rosée céleste. Vivant encore, il est certainement bienheureux. On le voit, il goûte les ineffables ravissements que la langue mortelle ne peut redire.

De Saint-Ignace, nous gagnons le pont Saint-Ange. La haie de curieux se forme dans les rues, c'est une joie universelle ; ce n'est pas dimanche, et cependant tout travail paraît suspendu. Le peuple romain est devenu en quelque sorte une famille. Les membres d'une famille aiment à entourer leur chef dans ses heures joyeuses ou tristes ; ainsi font les Romains. Le Pape-Roi est bien le Père de ses sujets !

Mais voici que les pieds des chevaux frappent en cadence le pavé sonore. C'est le cortège. Un piquet de dragons pontificaux ouvre la marche ; il est suivi par les gendarmes, dont l'uniforme est quelque peu français, par une escouade de hallebardiers suisses dont les panaches blancs ondulent sur le casque doré. Viennent ensuite la brillante garde noble, l'éclatant carrosse du sénateur-préfet de Rome, l'ecclésiastique qui porte la croix d'or, monté sur une mule blanche ; enfin, voici le plus magnifique des carrosses connus, le carrosse du Saint-Père, tout or et tout glaces : un bijou étincelant que roulent huit grands chevaux, lourdement mais superbement caparaçonnés. A l'avant brillent la tiare et les clefs, un véritable trophée. Le Saint-Père,

qu'on voit très-bien, n'a plus la calotte blanche, mais le bonnet de velours pourpre, bordé de cygne, que nous retrouvons sur tous les anciens portraits des papes. Le cortège défile lentement, majestueusement, dominé par les casques étincelants des dragons et les perruques poudrées des laquais en grande livrée.

Sur la place de la Minerve retentissent, quand apparaît le Saint-Père, des acclamations enthousiastes et prolongées. Ce n'est pas de la joie, c'est du délire; ce ne sont pas des cris politiques, ce sont des cris de vénération et d'amour, c'est un père qu'on acclame; de toutes les poitrines sortent d'éclatants vivats; les chapeaux s'agitent, les mouchoirs flottent.

J'ai pu me glisser dans l'église. La Minerve est une des plus sombres églises de Rome, parce qu'elle possède ce qui se voit rarement dans la ville éternelle : des vitraux peints. C'est presque dans l'ombre que reluisent ses vêtements splendides de marbre.

A cette heure le soleil à son midi y pénètre de toutes parts, et la fait resplendir; une musique harmonieuse l'emplit. Je ne me suis pas mêlée à la foule qui se portait vers le chœur, je me suis blottie dans la chapelle dont le bel ange du *Jugement dernier* est le gardien, et j'ai attendu très-patiemment la fin de la cérémonie.

L'église, après le départ du Saint-Père, est devenue à peu près déserte. L'encens parfumait encore l'atmosphère, les rayons du soleil se jouaient entre les pilastres de marbre.

Je me suis mise à errer le long de ces grandes nefes, arrêtée à chaque pas par quelque nouvelle découverte. A la gauche du maître autel se trouve un Christ en pied attribué à Michel-Ange. C'est bien le plus beau des enfants des hommes : les yeux se reposent avec émotion sur ce visage triste et doux, d'une tristesse et d'une douceur peut-être un peu humaines.

Dans une œuvre du sublime artiste, quelques-uns s'attendent à rencontrer un type plus idéalisé, mais beaucoup aiment ce Dieu-Homme la tête penchée, le front chargé de douleurs et de pensées.

En remontant à gauche du côté du chœur, on aperçoit contre de somptueux mausolées une assez laide effigie enchâssée dans le mur.

C'est dans ce monument que se trouve la poussière de Giovanni de Fiesole, Fra Angelico, ce frère prêcheur qui peignait les scènes du ciel comme s'il les avait contemplées. L'humble moine, qui aurait pu devenir archevêque de Florence, se contenta d'être un saint religieux et un grand artiste. La seule dignité à laquelle il aspirât, disait-il, était celle du paradis. C'est le peintre du suave et du divin; on a prononcé son nom avant d'avoir lu sa signature au bas de ses œuvres.

Doux et humble de cœur, il n'eut jamais un désir pour cette gloire purement humaine qu'il avait à la portée de sa main; et le pape Nicolas V put écrire sur sa tombe les lignes suivantes :

« Qu'on ne me loue point d'avoir été un second Apelles, mais d'avoir distribué aux tiens, ô Jésus-Christ, tout ce que je gagnais. Autres, en effet, sont les œuvres du ciel, autres celles de la terre. Moi, Jean, je naquis dans la ville qui est la fleur de l'Étrurie. »

De la Minerve à Saint-Louis des Français, il n'y a qu'un pas, et nous pouvons faire ce matin cette patriotique visite. C'est une grande idée d'avoir voulu que dans la capitale du monde chrétien chaque nation eût un sanctuaire et un hôpital à elle. Peu à peu s'élevèrent Saint-Louis des Français, Saint-Yves des Bretons, Saint-Jérôme des Esclavons, Saint-Antoine des Portugais, Saint-Jacques des Espagnols. Ainsi chaque pèlerin, après avoir prié dans Saint-Pierre, la grande église paroissiale de l'univers, le seul temple où l'on puisse se dire chez soi à l'étranger, peut cependant retrouver son église, les chants auxquels son oreille est habituée ; c'est comme un petit oratoire divin, intime, vers lequel on s'élance quand la nostalgie au front pâle, aux yeux noyés, au sourire navrant, se glisse vers nous les bras ouverts.

Rien ne donne le change au mélancolique fantôme, rien ne calme l'irritation douloureuse causée par son apparition, comme la halte sainte que je te signale, ma chère Gertrude. Au sortir de ce temple où l'on a respiré une bouffée d'air natal, l'on pose un pied raffermi sur le sol étranger. Saint-Louis des Français est une belle église dont sainte Clotide et saint Louis

sont les sérapiques sentinelles. Bien des Français illustres dorment sous ces dalles, en compagnie de ceux dont là gloire n'était encore qu'une espérance. A l'Académie française de Rome, quand un de ces jeunes artistes qui poursuivent la renommée tombe avant même d'avoir pu fournir le commencement de sa course, on le conduit à Saint-Louis, ses amis lui sculptent un tombeau, et dans une inscription éloquente révèlent et les promesses et les aspirations contenues dans cet être fauché en pleine séve. Il n'en a pas été ainsi pour Claude Gelée, dit le Lorrain. Le célèbre paysagiste français a pu s'envelopper dans un linceul de gloire avant de se coucher sous les dalles froides de Saint-Louis. Le défenseur du Saint-Siège, le général de Pimodan, l'y a rejoint, le front ceint de la couronne impérissable de l'héroïsme.

En sortant de Saint-Louis, nous nous dirigeons vers Saint-Pierre in Montorio, pour visiter l'emplacement de la colonne commémorative du Concile. Saint-Pierre in Montorio, sur le Janicule, est illustré par le supplice de saint Pierre. On visite d'abord l'église, puis le merveilleux petit temple que le Bramante a érigé au-dessus du lieu même où fut crucifié l'apôtre. Ce coteau assez élevé dominaît les jardins de Néron que tant de martyrs avaient déjà arrosés de leur sang, et on y jouit de l'une des vues les plus renommées de Rome. Là campagne s'étend librement à droite, Rome se déploie à gauche. Entre ces deux panoramas le Tibre forme

comme un grand lac aux eaux miroitantes. A cette heure, qu'ils étaient beaux à contempler ces larges horizons ! L'ombre des nuages vaporeux qui se traînaient sur le ciel au milieu de leurs roses semait de taches noires le sol éclatant et plat de la campagne ; du côté de la ville, dômes, palmiers et cyprès s'élançaient en se confondant vers le ciel. Toutes les grandes ruines et plus d'un monument remarquable s'échelonnaient devant le regard. Ici, le Colisée ; là, le môle d'Adrien ; entre eux, les arceaux immenses du temple de la Paix ; plus loin, étincelaient sous les flammes ardentes du soleil couchant les vitraux des dômes de Sainte-Marie Majeure ; sur le ciel se découpaient les délicates sculptures des longues corniches du palais Farnèse.

Au milieu de la place, au-dessous de l'église, s'ouvraient béantes les huit excavations desquelles s'élancera dans les airs la colonne commémorative du Concile. Ainsi chaque siècle en passant, et en mémoire des grands faits qui dessineront sa physionomie dans l'histoire, dépose sur le sol qu'il traverse une pierre ou un monument que les générations à venir viendront contempler.

Sans quitter le mont Janicule, dirigeons-nous vers le couvent de Saint-Onuphre. Montons à pied ce chemin abrupt que gravit Torquato Tasso, le jour où, le cœur débordant d'amertume, l'esprit frappé de désillusion, lassé de vivre enfin, il vint dire au prier et

aux moines de Saint-Onuphre : Mes pères, je viens mourir au milieu de vous !

Rome avait été hospitalière au noble proscrit, la cour romaine l'avait accueilli avec transport, une couronne de laurier, préparée par Clément VIII, allait tomber sur son front ; mais ces sympathies tardives ne furent pas assez puissantes pour enrayer le mal qu'avaient produit les persécutions jalouses. Se sentant profondément atteint, le poète, au lieu de prendre en triomphateur le chemin du Capitole, monta vers cet humble couvent, vers ce lieu solitaire et élevé qu'il avait choisi pour le lieu de son repos, et où il voulait, disait-il, commencer dans la conversation de ces saints pères sa conversation dans le ciel.

A Saint-Onuphre, on lit avec admiration sur les murs du cloître la vie de saint Jérôme, écrite par le pinceau du Dominiquin, on contemple la Madone de Léonard de Vinci, on s'extasie devant la beauté des horizons, mais c'est de la mémoire du Tasse que l'imagination s'empare.

Dans ces lieux qu'il a habités, son souvenir est resté vivant. Quel homme de génie fut plus sympathique que ce poète, qui se demanda un jour s'il y a quelque repos ici-bas, entre les larmes et la colère ?

Il s'éteignit à Saint-Onuphre, en 1595, et fut inhumé dans la chapelle du couvent, où une simple pierre a marqué longtemps le lieu de sa sépulture.

Pie IX a voulu qu'un mausolée splendide s'élevât

sur les cendres du poëte , et il y revit dans sa jeunesse et sa beauté inspirée.

L'encadrement de marbre porte écrit en lettres d'or le titre de chacune de ses œuvres ! C'est comme une guirlande de gloire qui l'entoure.

Nous n'avons eu garde de quitter le monastère sans



MAISON A FERRARE OU LE TASSE FUT ENFERMÉ COMME FOU.

visiter le vaste jardin qui en dépend , sans aller nous reposer sous l'arbre à l'ombre duquel le Tasse s'est souvent reposé. Ce chêne , planté au point le plus élevé des anciens jardins disposés en amphithéâtres de verdure , est devenu pour le monde entier le chêne du Tasse.

Du pied de cet arbre , plusieurs fois séculaire , on

découvre un de ces majestueux et mélancoliques horizons qui élèvent soudain la pensée et calment subitement les agitations de la vie.

Hélas ! tous ceux qui sont venus s'asseoir en ce lieu n'avaient point son génie ; mais, comme lui, ils se sont sans doute demandé plus d'une fois où se trouve ici-bas le repos entre les larmes et la colère ? Les larmes, elles coulent toujours à torrent des yeux de l'homme, ô poète ! et la colère est toujours le vin dont il enivre son cœur. Les siècles passent sans changer l'humanité, qui se survit à elle-même.

En repassant sous les murs du couvent, nous avons regardé longtemps le balcon de fer-rouillé qui distingue la fenêtre de la chambre qu'occupait Torquato Tasso. Du moins, son regard profond et triste pouvait se reposer sur des horizons infinis, et, passant par-dessus les œuvres destructibles des hommes, contempler l'œuvre merveilleuse et indestructible de Dieu.

Une dévotion qui m'est particulière, ma chère Gertrude, m'a fait prolonger ce soir-là le cours de mes visites. J'ai voulu m'agenouiller dans le sanctuaire qui s'est élevé sur la maison de sainte Paule, et je me suis fait conduire à Saint-Jérôme de la Charité. Un beau livre moderne nous a permis d'entrer dans la société de ces saintes et nobles Romaines qui s'appelaient Paule, Blesilla, Eustochie, Marcelle, et qui, foulant aux pieds la vie fastueuse à laquelle les appelaient leur fortune et leur rang, pratiquaient en face de l'orgueil-

leuse société romaine les plus héroïques vertus du christianisme.

La maison de sainte Paule touchait au champ de Flore, et sous son toit vécut trois ans le célèbre Dalmate saint Jérôme, que le pape Damase avait appelé à Rome. C'est ici, où je suis, que se noua entre ces âmes de feu cette immortelle et divine sympathie qui devait se continuer sous le ciel de l'Orient, aux lieux mêmes où était né, où était mort Celui dont l'amour remplissait leur intelligence de splendeurs, enflammait leur cœur d'une charité héroïque.

L'historien de cette petite académie de femmes fut saint Jérôme lui-même, et les lettres qu'il échangea avec ses membres lorsqu'elle se fut dispersée sont simplement des chefs-d'œuvre. C'était un beau temps que celui-là. Certes, nous entendons, à travers tous les siècles qui nous en séparent, le sifflement de la calomnie, nous voyons la rougeur de l'indignation monter aux tempes amaigries du fougueux Jérôme : le ruisseau de sang et de larmes qui, comme le fleuve fatal, ceinture des enfers païens, coule autour de l'humanité, s'enfle de noble sang et de larmes virginales ; mais si la lutte était ardente, une foi invincible, un génie souverain, un indomptable amour, fournissaient aux combattants de la vérité des armes incomparables. Tu me comprendras, Gertrude, toi qui me rappelles ces grandes chrétiennes austères et tendres, dont la société invisible m'entourait à Saint-Jérôme de la Cha-

rité. Il m'en a coûté de les quitter, et toute pensive j'ai repris le chemin de la casa.

Sur la place Farnèse, j'ai rencontré M. de Rabière, que Marcelle envoyait à ma recherche. Rien ne pouvait m'être plus agréable.

Bien qu'il fût nuit, j'allais pouvoir ralentir le pas et vivre encore quelque temps dans l'auguste compagnie des ombres illustres que je venais d'évoquer. M. de Rabière est un des fidèles de saint Jérôme, il n'admire rien tant que sa fougueuse éloquence et sa prodigieuse érudition.

— Je parierais que vous êtes enfoncée jusqu'aux yeux dans nos temps héroïques, m'a-t-il dit en souriant; laissez-moi m'y enfoncer avec vous, cela délasse du temps présent, qui n'est point héroïque, il s'en faut.

Quand nous avons débouché sur la place Colonna, il faisait nuit noire, et je n'oublierai jamais le spectacle qu'elle offrait.

De longues files d'ombres marchaient une torche à la main; et ce cortège fantastique se terminait par un groupe au milieu duquel, à la lueur des torches, je distinguais quelque chose d'éclatant. Ce long et sinistre cortège était un enterrement; c'était le mort qui, caché sous un voile richement brodé, fermait la marche. Dans nos villes du nord de l'Europe, ma sœur, on ne pourrait se figurer un pareil cortège: la vue seule des *sacchi* nous fait reculer de stupéfaction. Le *sacchi* est le membre d'une confrérie; son costume varie pour

la couleur, jamais pour la forme. C'est une sorte de sac à manches et à capuchon fermé, qu'une grosse corde serre autour des reins; deux trous sont ménagés pour les yeux, ce qui permet au frère de voir sans être reconnu.



• ENTERREMENT A ROME.

Tout homme, quel que soit son rang, revêt à une heure donnée ce froc de pénitence, soit pour aller conduire un de ses confrères à sa demeure éternelle, soit pour solliciter la charité des fidèles pour les membres malheureux de la famille humaine. Au milieu des foules si bizarrement costumées en notre dix-neuvième siècle,

apparaît tout à coup cet homme saintement masqué, dont nul ne saurait dire la naissance, la fortune ni le nom; il effleure de sa robe de bure les parures des mondains, ses mains agitent la bourse du quêteur, et la présentent en silence à ceux qui passent; une humble inclination de tête est son remerciement: cet homme muet, sourd, aveugle, et volontairement humilié, est bien le quêteur de Dieu.



XXII

UNE HALTE

Tirons maintenant un voile idéal sur toutes les antiquités et les splendeurs du vieux monde romain. Les jours où nous entrons sont des jours saints : nous allons vivre à Saint-Pierre de Rome. Pour bien faire ces étapes solennelles, pour bien suivre ce chemin douloureux, ce chemin de la Croix que l'Église recommence sur les pas du Sauveur depuis dix-huit siècles, il faut vivre à Saint-Pierre.

Or, j'avais résolu d'y vivre. Mes mesures étaient prises, toute visite était remise, toute occupation suspendue : je devais respirer, prier, penser, me délasser le corps et l'âme à Saint-Pierre ; mes repas se prendraient à une trattoria voisine, que je ne recommanderai à personne, mais qui serait acceptée par tout le monde, parce qu'il n'y a pas le choix ; je m'étais dit que du matin au soir je vivrais là.

Le dimanche des Rameaux, j'ai donc quitté mon logis, les cheveux recouverts par la mantille qui donne accès dans les tribunes, et je suis partie pour San-Pietro. La basilique était à peu près déserte ; je me suis sentie environnée et comme enveloppée de solitude.

Être un point dans un tel espace, un être pensant, aimant, animé, au milieu de choses splendides, mais qui ne pensent, ni n'aiment, ni n'agissent, engendre parfois dans l'âme d'indéfinissables mélancolies.

Dieu était là, mais Dieu, hélas ! n'est pas toujours accessible à notre être misérable, que la moindre fatigue physique abat, que la moindre émotion trouble. En ce moment, le sentiment de ma solitude absolue allait peut-être me jeter dans une de ces prédispositions nostalgiques si redoutables à cinq cents lieues de son pays, lorsqu'en levant les yeux, j'ai aperçu au-dessus de la salle conciliaire, contre le chapiteau corinthien d'une colonne, une statue qui semblait se pencher vers moi.

On aurait dit un ange qui, à mi-route du ciel, s'était arrêté un instant dans son vol afin de recueillir, pour les emporter au séjour bienheureux, les prières, les larmes, les élans de foi, et les cris de douleur des vallées terrestres.

Elle avait la tête tournée vers la tribune où j'étais assise, et me montrait ainsi de trois quarts son beau visage grec empreint d'une sérénité vraiment angélique.

Attentive et non pas curieuse, intelligente et calme,

elle demeurait paisiblement assise entre les grandes feuilles d'acanthé qui retombaient en panaches sur ses pieds. Depuis que cette blanche statue m'est apparue, je ne me suis plus sentie seule ; il me semblait que son tranquille sourire répondait à mon regard.



SAINT-PIERRE.

Le soleil m'a fait visite en même temps, et ses rayonnements ont contribué à m'épanouir l'âme. Le soleil, qui est toujours la merveille des merveilles, produit des effets intraduisibles à Saint-Pierre de Rome. Il y entre en maître, en roi ; il s'y déploie, il y resplendit, il argente les grands feuillages des chapi-

teaux, il couvre les piliers de mosaïques flamboyantes, il peint d'admirables fonds d'or derrière les profils de marbre et de bronze, il emplît de lumière le dôme majestueux, qui ressemble alors à une coupe immense débordante de flammes!

J'ai toujours eu, ma chère Gertrude, le culte du style gothique. Te l'avouerais-je? à Saint-Pierre même, je regrettais nos voûtes profondes, nos fenêtres ogivales à vitraux colorés. Mais, aujourd'hui, en voyant les fenêtres larges et claires lancer une gerbe éblouissante qui traversait impétueusement la nef et y formait une sorte de chemin céleste, d'échelle lumineuse, j'ai admiré sans arrière-pensée.

Les hommes ont suivi le soleil. Dans la grande basilique s'est fait un mouvement qui rappelle celui des abeilles bourdonnant autour de leur ruche; la foule arrive, et aujourd'hui, dimanche des Rameaux ou des *Palmes*, la foule est pittoresquement émaillée par des costumes d'une diversité et d'un éclat difficiles à rendre.

La tribune où je suis s'est insensiblement remplie; et je me permettrai d'ouvrir ici une parenthèse en l'honneur de la.... ténacité des femmes.

C'est par politesse que je dis ténacité. Plus d'une m'a fait positivement rougir de honte. Ce sont des scènes amusantes, car le caractère féminin s'y peint sous ses multiples plutôt que sous ses brillants aspects.

Un fait entre cent. La tribune regorge de femmes, c'est une mesure comble, une coupe pleine sur laquelle on n'oserait pas jeter la feuille de rose du conte persan.

Arrive une dame de n'importe quel âge, de n'importe quelle nation, de n'importe quel aspect, belle ou laide, vulgaire ou distinguée, mais nerveuse, impérieuse, surexcitée. Malgré ce que peut lui dire le gardien, habillé de damas violet, qui garde la tribune, au mépris de la hallebarde du garde suisse qui s'abaisse vers elle, elle entre. Elle nous écrase les pieds, elle écorche nos visages en les effleurant des passementeries ornées de jais de ses longues manches; elle se ferait un pont de nos têtes si seulement nous voulions y consentir. Malgré ses efforts, elle ne peut traverser le mur vivant qui se dresse devant elle, mais elle reste là, pesant au moins sur quelqu'un, et résistant à toutes les invitations du gardien, qui finit par la prendre par le bras et par l'arracher de la tribune.

En sommes-nous débarrassés? Oh! non.

Avec une nuance d'irritation en plus, nous la voyons revenir à la charge. La violence n'ayant pas réussi, elle emploie la ruse. Ce qu'elle ose débiter de mensonges commence par nous faire sourire, et puis, par esprit de corps, nous en rougissons.

« Sa mère ou sa fille l'attend là-bas aux meilleures places, elle a sa place gardée, qu'on lui permette seulement d'y arriver; elle est sortie parce qu'elle était

souffrante... » Il m'a été impossible de tout retenir.

Ses supplications restant sans effet, elle s'irrite de nouveau, elle commande, elle menace. On l'expulse une seconde fois, sur les vives réclamations que nous inspire la souffrance de nos pieds, dont elle se fait un escabeau.

Machinalement, je l'ai suivie dans la foule, sur laquelle elle a déversé une partie de sa colère, bousculant à droite, bousculant à gauche, gênant tout le monde, se glissant partout comme un élément de désordre.

Enfin, je l'ai vue écarter d'une main impérieuse deux braves légionnaires, et se mettre à genoux entre eux : cette place étrange était encore un premier rang.

Mais oublions ces petites misères humaines, et, recueillant notre esprit et notre cœur, suivons l'office qui commence. Le Saint-Père et son splendide cortège sont entrés dans la basilique, les Pères du Concile ont pris leur place sur les bancs. Pie IX est assis sur son trône, autour duquel s'entassent les palmes. Il reçoit là l'obédience des cardinaux, après laquelle commencent les prières liturgiques pour la bénédiction des rameaux.

Les prières chantées, le Saint-Père bénit les palmes, les parfume d'encens, et les distribue ; puis la procession se met en marche.

Ces processions dans Saint-Pierre de Rome, le Pape porté sur la *Sedia gestatoria*, sont le plus majestueux



LE SAINT-PÈRE SUR LA SEDIA GESTATORIA.

spectacle qui se puisse voir en ce monde. Celle-là serait émouvante si les palmes tressées et jaunes, qui m'ont produit l'effet de longues quenouilles, étaient remplacées par les palmes naturelles que le peuple



PROCESSION DE LA SEMAINE SAINTE A SAINT-PIERRE.

juif jetait sous les pieds du Sauveur. Ces milliers de mains portant un rameau vert auraient produit l'effet saisissant du vrai. Revenons à la procession.

Les mystérieuses cérémonies sont accomplies. Après avoir frappé à la porte du temple, le Pontife y est triomphalement rentré.

Le voilà assis sur son trône de pourpre, le saint sacrifice commence. Mais comment suivre l'office divin? Il y a dans la foule un éternel va et vient qui cause un profond ennui et une grande fatigue à ceux qui éprouvent le besoin de se recueillir. Mais d'où vient qu'un silence absolu s'établit comme par enchantement? Toute l'assistance s'est levée, le récit de la Passion commence. Trois prêtres la chantent : le premier, la voix de ténor, reproduit la partie historique; le second, la voix de contralto, la partie appelée *ancilla*; le troisième, la voix de basse, le Christ; la chapelle tout entière parle pour le peuple. Je ne connais rien de plus émouvant, ma sœur.

Nous sommes à Jérusalem; l'Agneau de Dieu, qui efface les péchés du monde, s'est livré à ses ennemis. Quelles choses poignantes ces voix puissantes nous disent! Écoutons les clameurs insensées, les vociférations du peuple juif, et après ces cris de mort, écoutons la voix profonde, douce et pénétrante de Jésus!

Je me demande encore comment la foule a pu se blaser si vite sur ces émotions! comment, même pendant cette psalmodie solennelle, elle a pu recommencer dans le temple sa promenade agitée! Les êtres qui la composent sont cependant marqués du sceau du Christ; mais leur foi, hélas! n'est plus qu'une vague réminiscence des jours pieux de leur enfance. Ils sont à Rome, où cette foi s'affirme d'une manière éclatante, où le grain de sénevé, fécondé par le sang des mar-

tyrs, est devenu l'arbre gigantesque dix-huit fois séculaire ; ils sont dans le mausolée royal élevé sur les cendres de ce pêcheur, qui est un des acteurs du drame divin dont on évoque devant eux les péripéties sanglantes ; le miracle de la divinité, de la perpétuité de l'Église est pour ainsi dire palpable, visible, et ils ne songent même pas à s'étonner que cela soit ainsi, ils ne s'adressent même pas le solennel *Peut-être* de saint Augustin. Quand mon regard pénétrait dans la foule, j'éprouvais un sentiment de douloureuse surprise. Certes, je rencontrais des visages attentifs, des regards sérieux ; mais que de physionomies éventées ! que d'attitudes théâtrales ! que d'airs de tous les jours ! quelles conversations ! Partout ailleurs j'admets la légèreté, la dissipation, le rien ; mais à Saint-Pierre de Rome, sous cette coupole où la pensée se développe en quelque sorte malgré elle, où elle prend, à son insu, une hauteur, une largeur, une profondeur qu'on ne lui soupçonnait pas, cette indifférence ne se comprend ni ne se pardonne.

Ces réflexions, ma chère Gertrude, termineront aujourd'hui ma relation. Comment analyser une journée passée dans la prière ? On n'analyse pas l'encens et les pleurs. Le cœur qui prie, c'est un encensoir balancé par les anges, d'où s'exhale mystérieusement le parfum sans prix de l'amour.

Nous avons quitté Saint-Pierre à une heure assez avancée de l'après-midi ; nous l'avons admiré, effleuré

par les rayons magnifiques du soleil couchant. La vue de l'obélisque qui se dresse au milieu de la place a rappelé à M. de Rabière l'anecdote qui relie cette palme de granit aux palmes de roseaux que nous avons encore à la main ; et comme je la crois plus connue en Italie qu'en France, je me risque à te la raconter.

Le grand pape Sixte-Quint, auquel Rome doit tant, avait eu la pensée de placer devant Saint-Pierre un obélisque de granit rouge sans hiéroglyphes, dont le fils de Sésostris avait orné, en Égypte, le temple du Soleil, et qui était venu servir d'ornement aux jardins de Néron.

L'entreprise était difficile. Cette aiguille de granit était haute de vingt-quatre mètres et pesait cinq cent mille kilogrammes. L'architecte Fontana avait demandé que le silence fût absolu dans la foule, afin que les ordres pussent librement se transmettre et que rien ne vint gêner les manœuvres. Le Saint-Père, prenant en considération cette légitime réclamation, donna des ordres sévères : l'interrupteur encourait la peine de mort.

Le jour solennel arriva, la place se couvrit d'une immense multitude, les machines furent mises en mouvement, et l'énorme masse, arrachée à ses bases, décrivit lentement et, au milieu du plus profond silence, un majestueux demi-cercle dans les airs. Malheureusement, une précaution avait été omise, on avait oublié

de mouiller les cordages ; le danger est imminent, les cordes vont prendre feu, la pyramide va retomber en éclats sur le pavé en écrasant des milliers d'êtres. Un cri retentit soudain : — *Acqua alle funi !* — de l'eau aux cordes ! crie une voie vibrante. C'est Guillelmo Bresca, un jeune marin génois, qui a poussé ce cri au péril de sa vie.

Son conseil est suivi, l'eau vient donner de l'élasticité aux cordages, et l'obélisque prend place sur le piédestal porté par ses quatre lions d'airain. Bresca, ignorant absolument le sort qui lui est réservé, est conduit devant le Souverain Pontife.

— Vous avez sauvé la vie à bien des hommes, lui dit le Pape, et c'est grâce à vous qu'une entreprise périlleuse a réussi. Que demandez-vous pour prix d'un tel service ?

Le jeune marin, tout attendri, demande, pour lui et pour les siens, le privilège de fournir les palmes du dimanche des Rameaux, et sa demande est accordée.

Toutes ces palmes viennent encore de San-Remo, près de Gênes ; elles croissent dans les propriétés de la famille de Guillelmo Bresca, et rien ne me paraît plus touchant que cette perpétuité dans la reconnaissance et le bienfait.

Cela ne m'empêche pas de regretter qu'on ait l'idée de tresser, de torturer, d'enjoliver ces belles palmes sorties si élégantes de la main même de Dieu.

Mais il faut rentrer et nous éloigner de cette palme

superbe de granit qui s'élançe du milieu de la plus belle place du monde. Elle aussi raconte à sa manière la gloire de Dieu ; elle aussi sert au triomphe de son Fils. Sur son socle de granit sont gravées d'éloquentes inscriptions ; elles proclament que le lion de Juda est devenu vainqueur : *vicit leo de tribu Juda* ; elles proclament qu'il règne : *Christus regnat*.



XXIII

MERVEILLES!

Les grands offices de la Passion ne recommenceront que mercredi, et cependant, fidèle à ma résolution, je suis à Saint-Pierre. Saint-Pierre a pour voisin le Vatican, auquel nous allons faire visite aujourd'hui. De Saint-Pierre même on pénètre dans le palais des Papes, gigantesque écrin ouvert aux plus éclatantes productions du génie de l'homme. Ce n'est vraiment qu'en tremblant que je franchis le seuil de ces sanctuaires, ma chère Gertrude, et j'ai lu parfois avec étonnement les pages où de simples mortels comme moi s'imaginaient pouvoir traduire et même juger ces œuvres magnifiques. Comme l'a si bien dit une femme à laquelle son génie donne le droit de parler : « Pour comprendre, il faut s'initier. » Le nombre des initiés est rare; pour moi, j'entre là singulièrement impressionnée, et, je puis le dire, courbée sous le

poids de mon indignité. Je marche légèrement comme dans un sanctuaire, et si mon oreille intérieure se dilate, extérieurement je deviens sourde et muette. Que d'heures recueillies j'ai passées à la Sixtine ! Je me sentais sous l'étreinte de ce génie souverain qui a nom Michel-Ange ; le monde qu'il a créé s'animait peu à peu devant mes yeux. Aux lueurs livides dont il éclaira les ténèbres du Jugement dernier, j'ai pu épeler, lettre à lettre, cette page sublime souvent incomprise du grand nombre parce qu'elle est trop légèrement étudiée. Devant de pareilles créations, il faut d'abord se recueillir. Le voyageur qui arrive haletant, à certaines heures du jour, sur le sommet d'une montagne, commence par éprouver une sorte de vertige ; l'air respirable paraît lui manquer, la brume couvre le paysage qu'il vient admirer. Il s'assied, ferme les yeux, puis les ouvre de nouveau pour contempler de nouveau l'horizon. Comme tout s'éclaircit devant son regard ravi ! comme il respire à pleine poitrine l'air pur et léger des hauteurs ! Dans certaines parties du Vatican, on est sur les sommets de cette montagne de lumière appelée l'Art sous les reflets de laquelle l'humanité paraît si puissante et si belle ; mais il faut s'y acclimater. Je n'ai pas voulu subir la tyrannie de la lassitude, et je suis revenue plusieurs fois m'asseoir en face de la fresque du *Jugement dernier* ; je l'ai lentement parcourue, depuis le lac ténébreux, dont la vue seule donne le frisson, jusqu'aux derniers groupes de bienheureux qui sont comme le

couronnement de la fresque dont Jésus-Christ, le juge des vivants et des morts, est le centre.

Mon regard n'a pas seulement embrassé le tragique et sublime ensemble du *Jugement dernier* de Michel-Ange ;



MUSÉE DU VATICAN.

il a pénétré dans la profondeur des détails, il en a lu les navrants épisodes. Mais comment se résoudre à balbutier sur un pareil sujet? Je ne l'essayerai pas, ma sœur : j'aime mieux écouter une de ces voix qui savent parler le grand langage de l'art. — « Ce n'est que du haut de l'âme de Michel-Ange lui-même, dit

la princesse de Wittgenstein, du haut de ce sommet orageux où ont régné les indignations furieuses et qui n'avait point encore atteint les sereines régions de la mansuétude divine, qu'on peut embrasser d'un coup d'œil conscient cette sanglante réprobation lancée à toutes les impiétés et à toutes les bassesses à la fois; c'est un décret tracé d'une main qui fait tort à celle de Juvénal, car elle ajoute aux éclats lugubres de la satire humaine les insondables opprobres d'une vindicte divine. »

Maintenant, Gertrude, levons les yeux vers le plafond où la main de l'artiste roi s'est promenée en souveraine. Là nous attendent de ces rencontres inattendues qu'on ne saurait oublier. Je reverrai, aussi longtemps que je posséderai un lambeau de mémoire, ces prophètes majestueux, ces sibylles inspirées, et ces scènes grandioses et simples des premiers temps du monde. On a comme une vision de Dieu, de Dieu créateur. La main de l'homme s'est parfois essayée à rendre visible cet Être adorable et adoré dont les œuvres parlent et se voient, mais qui reste caché dans les profondeurs de son inaccessible éternité; la main de l'homme est demeurée impuissante dans cette œuvre audacieuse; Dieu ne s'est pas révélé à nos yeux dans ces images imparfaites; la Beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, la Beauté éternelle n'a pu être reproduite. Seul, Michel-Ange, un jour d'inspiration sublime, a jeté contre la voûte de la Sixtine une

représentation vivante de la Divinité. Le Tout-Puissant est apparu. N'y a-t-il point une intelligence infinie dans la flamme de ce regard, une puissance infinie dans le geste de ces mains créatrices ?

On contemple, et à mesure qu'on contemple, on veut contempler encore.

L'admiration devient plus intense, l'illusion plus forte : Dieu ! Gertrude, ... c'est Dieu ! ...

De la Sixtine nous gagnons les *loggie* de Raphaël, autre sanctuaire ; car c'est encore un demi-dieu qui tient le pinceau, c'est encore Dieu créateur qu'entrevoit le regard ébloui. Comme il s'élançe dans ces espaces, semant les mondes, faisant jaillir la lumière, séparant la terre et le firmament ! Et l'histoire de la Création ainsi écrite, le chef-d'œuvre se continue et toutes les scènes de l'Ancien Testament se déroulent une à une devant nos yeux charmés. Sous le pinceau magique de Raphaël, ces tableaux de la vie patriarcale ont une poésie et une grâce incomparables, et dans chacune de ces pastorales, dans chacune de ces fraîches et pures idylles, comme la nature apparaît pleine de séductions ! comme ce ciel est bleu ! comme ces feuillages sont épais et veloutés ! comme cette herbe est verdoyante ! comme ces fleurs s'épanouissent sous le soleil ! On ne peut faire plus délicieusement un cours d'histoire sacrée.

Des *loggie* nous passons aux *stanze* ou chambres. Tout le monde connaît le sujet de ces peintures célè-

bres. Dans la première salle, le Borgo brûle; le Pape apparaît au balcon, et d'un signe de croix éteint l'incendie.

Il est impossible de s'isoler de cette scène, on en fait partie, on y est. On croit sentir le vent qui excite la flamme de l'incendie, qui fait flotter les cheveux et les vêtements des personnages. Quels cris de détresse s'échappent de la poitrine de ces femmes agenouillées! quelles supplications passionnées montent vers le Pontife qui vient d'apparaître sur le balcon! Les groupes de gauche sont particulièrement émouvants : la mère qui, penchée sur ce mur élevé, dédaigne sa propre sûreté, et tend son enfant à son mari; l'homme qui emporte son vieux père sur ses épaules athlétiques. Que ce vieillard est beau avec sa physionomie atone qui contraste tellement avec l'effarement des autres visages! Hélas! qu'est-ce qu'un désastre de plus dans sa longue vie!

On remarque aussi beaucoup la femme échevelée, agenouillée au premier plan, qui tend les deux bras vers le Pontife par un geste si plein de désespoir.

Dans la salle suivante, tout devient lumineux, serein, et si le drame est absent, la vie et la pensée débordent de toutes parts. La salle peut être déserte, elle n'est jamais inhabitée, et je comprendrais qu'un homme se découvrit en y entrant. En quelle auguste assemblée sommes-nous en effet? Voici les patriarches de l'humanité, les pontifes de l'intelligence créée, les

grands philosophes, les savants profonds, les poètes inspirés. Sur l'une et l'autre de ces pages, si dissemblables pourtant, apparaissent les mortels immortalisés par le génie ou l'éclatante sainteté.

A la page sacrée qui s'appelle la *Dispute du Saint-Sacrement*, le ciel s'ouvre, le Saint-Esprit plane, le Christ, la Vierge, les célestes hiérarchies, Adam, le père de la grande famille humaine, tous ceux qui ont chanté ou approfondi les douleurs de notre race, ceux qui ont prophétisé Celui qui viendrait la sauver : Moïse, David, Abraham, les justes de l'ancienne loi, forment une sorte d'aréopage divin porté sur des nuages. Au-dessous d'eux, sur terre, apparaît dans un ostensor de vermeil l'hostie consacrée, et autour d'elle se groupent les saints, les docteurs, les puissantes intelligences de l'Église : saint Jérôme, saint Thomas, saint Dominique.....

Jésus-Christ est à la fois présent et invisible. Dans la céleste lumière, son humanité glorieuse nous apparaît; dans l'ostensor d'or, elle se cache encore sous le voile de la foi.

Si l'*École d'Athènes* ne possède pas la vision de Dieu, l'humanité s'y peint sous son aspect le plus noble et le plus élevé. Nous sommes en plein monde païen, mais dans ce qu'on pourrait appeler le Paradis, les Champs-Élysées de ce monde. Sous le portique du temple apparaissent, couronnés de leur génie, Platon le divin et Aristote. Faisons silence pour écouter ces oracles de

la philosophie antique. Ils s'arrêtent devant nous, ils vont parler.

D'autres hommes de génie s'échelonnent sur les vastes degrés du temple. Un geste, une attitude, un regard nous révèle leur nom. Parmi ces groupes harmonieux, Raphaël a fait asseoir Diogène en haillons. Le philosophe cynique, l'orgueilleux misérable, le lazzarone de génie, s'est nonchalamment couché au beau milieu des degrés, le corps demi-nu, la barbe inculte. Il y a aussi quelques spectateurs. On ne peut passer sous silence l'admirable figure de jeune homme drapé dans un manteau blanc, dont on ne se lasse pas de contempler la délicate et idéale beauté.

Qu'il en coûte de s'éloigner de ce sanctuaire, ma chère Gertrude ! Le génie, c'est la vie, et là tout vit. La lumière transparente, l'atmosphère lumineuse, l'air pur des fresques, remplissent la salle tout entière. De quelque côté que se tourne le regard, il ne rencontre que la pensée, l'harmonie, la beauté resplendissante.

Dans les appartements qui suivent se déroulent vingt autres poèmes. Les salles deviennent immenses, et immenses deviennent les œuvres. Nous assistons à la victoire de Constantin, dont tous les épisodes ont été retracés sur ces hautes murailles. Ici Constantin montre à son armée le Labarum divin, là Maxence se débat au milieu des ondes du Tibre. C'est une épopée complète.

Je n'ai quitté ces grandes salles que pour me rendre

dans la longue galerie où le Saint-Père donne ses audiences.

M. de Rabière et Marcelle m'attendaient non sans impatience ; on avait annoncé trois mille personnes, et il s'agissait de conquérir sa place. J'ai conquis la mienne, j'ai pu me placer au premier rang parmi cette foule chrétienne dans laquelle on aurait trouvé des représentants de toutes les nations civilisées. Quel courant sympathique s'établit au milieu de cette mer humaine ! On se regarde avec bienveillance, on se rend de mutuels services, on se sent les enfants de la même famille. Je n'avais jamais senti la puissance de ce lien comme ce jour-là, ma chère Gertrude. Si les premiers chrétiens n'avaient qu'un cœur et qu'une âme, les chrétiens du dix-neuvième siècle, si profondément séparés qu'ils soient par l'égoïsme régnant, renouent, quand l'occasion s'en présente, les doux liens de la fraternité antique.

Chacune des personnes admises à l'audience porte en évidence les souvenirs sur lesquels va descendre la bénédiction du Souverain Pontife. Hommes, femmes, enfants, vieillards, arrivent les bras chargés de ces couronnes pieuses qu'on appelle chapelets. Ce sont autant de bracelets de corail, d'agate, de malachite, d'albâtre, qui étincellent sur la manche de l'habit noir et sur la manche de soie, de laine ou de velours.

On parle à voix basse, mais comment te rendre les chuchotements de trois mille personnes ? C'est étour-

dissant ; enfin on entend un long murmure. Le Pape arrive, le silence s'établit. Pie IX apparaît entre ses gardes nobles ; il est simplement vêtu de blanc, et si doux, si souriant, si vénérable, que chacun tombe à deux genoux. Il passe lentement, regardant avec amour ses enfants prosternés ; il les bénit en murmurant des paroles de paix. Il s'arrête tout près de moi. Un vieillard, vêtu d'un uniforme éclatant, un soldat, dont la poitrine est couverte de décorations et la figure de glorieuses balafres, l'attend soutenu par sa femme et par sa fille. Il veut s'agenouiller, deux larmes coulent sur sa moustache blanche, et il montre au Saint-Père, par un geste émouvant, ses jambes roidies qui refusent de se ployer. Pie IX lui a pris les deux mains avec effusion et ils ont échangé quelques mots en allemand. Pendant la première partie de cette petite scène, j'avais pu saisir l'une des mains du Saint-Père, et j'ai plus d'une fois baisé avec respect l'anneau du pêcheur. Le Pontife, après cette halte, a gagné son trône, et il nous a fait, en français, un discours pieux et paternel sur la Passion. Il s'est étendu sur cette parole du Sauveur en croix : « Tout est consommé. Mes enfants, je vous laisse ce souvenir, a-t-il dit en terminant, je le garde pour moi-même. Pussions-nous dire à notre lit de mort : Tout est consommé. Avons-nous fait ce que nous avons pu ? Avons-nous bien rempli la mission dont Dieu nous a chargés ? Pour moi, j'espère obtenir un jugement de miséricorde ; j'ai désiré bien faire et

j'ai poursuivi, comme cela était mon devoir, tous les ennemis de la morale et de la vérité. »

Il s'est tu. C'était à nous de parler, à nous ses enfants. Les voûtes ont tremblé sous de formidables vivats, nous avions tous le cœur ému et les yeux humides. Nous l'avons escorté avec des redoublements d'enthousiasme : on eût dit un seul être, un seul cri, un seul cœur.



XXIV

PÈLERINAGES

Pour rester fidèle à mon programme, ma chère Gertrude, j'ai commencé ma journée par une visite à Saint-Pierre. Ma visite faite, je me suis rendue à la station des voitures qui touche à l'aile droite de l'admirable colonnade du Bernin, et je suis partie pour Sainte-Croix en Jérusalem.

C'est un pèlerinage à part parmi les pèlerinages romains, ma sœur; tout s'accorde pour rendre ce lieu sympathique autant que vénérable. Fermons les yeux sur la route, pour ne pas subir la tentation de nous arrêter, et dirigeons-nous vers les anciens jardins d'Héliogabale. C'est sur ce terrain souillé que s'élève, pour le purifier, la Basilique destinée par sainte Hélène à devenir une sorte de reliquaire. Tout le monde connaît le zèle que déploya la vénérable mère de Constantin pour la découverte de la Croix du Sauveur, son

départ pour Jérusalem, bien qu'elle fût âgée de quatre-vingts ans, l'heureux résultat de ses recherches.

A son retour à Rome, la sainte princesse changea sa propre demeure en un sanctuaire où furent déposées les reliques qu'elle rapportait de Jérusalem. On éprouve une singulière émotion lorsqu'on entre pour la première fois dans cette basilique solitaire, silencieuse, simple, mais si majestueusement drapée dans son beau vêtement antique.

Tout se renouvelle en ce monde, les temples comme les palais. Le temps ou l'homme renverse, édifie, détruit, reconstruit : c'est une mort continuelle et une perpétuelle résurrection. Sainte-Croix en Jérusalem a échappé à cette loi générale ; le bâtiment primitif est resté debout comme un auguste témoin du passé, et c'est bien dans la basilique de sainte Hélène que nous sommes. Elle est divisée en trois nefs par des colonnes de granit oriental, et sous le chœur se trouve une chapelle dont le sol fut recouvert d'une couche de terre sainte que l'impératrice avait rapportée de Jérusalem. Nous avons prié un instant devant le maître autel, sur lequel s'ouvre le reliquaire de saint Grégoire le Grand. C'est une sorte de triptyque de bois traversé par des lames de cuivre, dans lequel sont enchâssées les reliques de trois cent soixante-cinq martyrs.

Dirigeons-nous maintenant à droite, vers la chapelle où sont déposées les insignes reliques que nous venons vénérer.

Comme on pressent que ce lieu est saint, Gertrude ! comme on s'y agenouille avec respect ! Pendant qu'on allumait les cierges, je me recueillais et je demandais à ma foi de se réveiller, à mon cœur de s'échauffer. Mes craintes étaient vaines, il est inutile d'appréhender de rester froide en présence de ces objets authentiquement sacrés qui se présentent sous le regard.

Quelle énumération ! La vraie Croix, le titre de la Croix, un clou de la Croix, le doigt de saint Thomas, une partie de la croix du bon larron.

Voilà donc le bois où fut attaché le Dieu fait homme, le Salut du monde ; voilà le clou qui perça sa main toute-puissante et qui se mêla à son sang ; voilà l'ironique écriteau qui disait en hébreu, en latin et en grec, à tous ceux qui passaient par ce sombre Golgotha, le nom du condamné : *Jésus Nazaréen, roi des Juifs*. Avec ce morceau de bois et avec cette planchette que le temps, tout en respectant les lettres prophétiques, a rendue semblable à du liège, je reconstruisais machinalement le gibet du Calvaire. Celui qui avait dit : « Quand je serai élevé de terre, j'attirerai tout à moi, » est là agonisant devant une populace ennemie et méprisante, une populace de bourreaux qui n'écoute pas les paroles surhumaines qu'il murmure. Quelques pauvres femmes le pleurent en silence avec le seul disciple qui lui soit resté fidèle. Mais au moment où je pose mes lèvres sur ces fragments qui ont vu et pour ainsi dire senti la mort d'un Dieu, il me semble en-



BASILIQUE DE SAINT-JEAN DE LATRAN.

tendre les pas de ceux qu'il a attirés à lui du haut de cette croix. Jérusalem ! Jérusalem ! ton enceinte serait aujourd'hui trop étroite pour contenir ces multitudes ; elles couvrent le monde, et il nous est donné, à nous enfants du dix-neuvième siècle, de voir la réalisation éclatante de cette prophétie : « Quand je serai élevé de terre, j'attirerai tout à moi. »

En sortant de Sainte-Croix en Jérusalem, nous avons laissé notre voiture regagner Saint-Jean de Latran par la voie carrossable, et nous avons pris un joli chemin ombragé. Cet endroit est des plus charmants, mais nous ne pouvons y demeurer, car pour jouir de la vue il nous faut gagner le perron de l'église de Saint Jean de Latran, qui n'est séparée de Sainte-Croix que par deux longues allées de verdure. Sur ce perron monumental, le regard qui monte vers la basilique de sainte Hélène aperçoit d'un côté les hautes murailles d'Aurélien, de l'autre une succession d'arceaux en ruine enguirlandés, dont quelques-uns disparaissent à moitié sous une verdure luxuriante et nouvelle ; par delà, les montagnes bleuâtres couronnées de pins et encore blanches de neige festonnent l'horizon. Cette vue est une des vues renommées de Rome, et à certaines heures du jour, aux lueurs roses et douces du matin, aux feux empourprés du crépuscule, les touristes amateurs des beaux et calmes paysages vont s'asseoir tout contemplatifs sur le perron de Saint-Jean de Latran.

Mais la basilique elle-même réclame notre atten-

tion ; elle a une histoire et d'illustres souvenirs qui remontent très-haut dans les siècles. C'est ici, dans les antiques jardins de Lateranus, que s'éleva le premier monument chrétien bâti par l'empereur Constantin. Ce fut naturellement un baptistère ; saint Silvestre le bénit et le plaça sous l'invocation de saint Jean. L'empereur se montra saintement prodigue, et rien ne lui parut trop riche pour orner le petit temple. Une urne de basalte, ornée de lames d'argent, contenait l'eau régénératrice qu'y projetaient un agneau d'or et sept cerfs d'argent. Au milieu du bassin s'élevait une colonne du plus beau porphyre, surmontée d'une lampe d'or ; deux statues d'argent, hautes de cinq pieds, représentaient Notre-Seigneur et saint Jean. Toutes ces richesses sont devenues la proie des barbares, mais l'édifice est resté, et l'édifice seul est une véritable merveille : c'est un petit temple octogone entouré de colonnes de porphyre qui supportent une frise d'où s'élancent des colonnettes de marbre blanc sur lesquelles s'appuie la lanterne. A ce somptueux baptistère, Constantin voulut joindre une grande basilique dédiée au Sauveur du monde, et plus tard à Jean le Précurseur et à Jean le Bien-aimé. Cette belle basilique, que les anciens appelaient la Basilique d'Or, tant elle renfermait de richesses, s'appela d'abord l'église du Latran, et s'intitula fièrement : la mère, la tête de toutes les églises du monde. Il y a vraiment dans ce lieu une agglomération de monuments et de souvenirs comme

il s'en rencontre rarement. C'est tout un monde. Voici l'antique baptistère ; tout près , la splendide basilique ; en face , le beau palais pontifical du Latran , que les Papes habitèrent pendant une dizaine de siècles et où plusieurs conciles s'assemblèrent ; enfin sur la place, le



SAINT-JEAN DE LATRAN ET L'OBÉLISQUE.

beau monument qui renferme l'Escalier saint, c'est-à-dire les vingt-huit marches de marbre tyrien qui formaient l'escalier du prétoire de Pilate.

L'ancienne basilique de Saint-Jean de Latran renfermait ; comme le baptistère , de fabuleuses richesses. Tout était marbre , or et argent ; les descriptions qu'en donnent les anciens auteurs sont féériques ; et cette

basilique d'or à cinq nefs n'avait pas de portes : les cinq entrées du temple donnaient sur un portique de marbre de Paros, et un simple rideau les fermait. N'était-ce pas touchant, Gertrude ? n'aimes-tu pas comme moi cette splendide maison du Père ouverte à tous ses enfants et ne se fermant jamais ? Malheureusement, ses richesses mêmes et sa proximité du palais des Papes lui ont valu, à plusieurs reprises, la visite des barbares ; elle a été saccagée, détruite, incendiée. La basilique actuelle est belle avec ses apôtres gigantesques debout dans l'épaisseur des piliers ; ils sont là, majestueux et forts, presque vivants : on dirait un cénacle. Je ne pourrais énumérer tous les trésors que renferme Saint-Jean de Latran. La confession est surmontée d'un reliquaire gigantesque où sont enfermées dans des bustes d'argent les têtes de saint Pierre et de saint Paul ; l'autel, qu'on peut appeler l'Autel de la Cène, est d'une indescriptible richesse ; la table de la Cène, qui est de bois de cèdre, à panneaux repliés, est, on peut le dire, enchâssée dans l'or ; derrière le bas-relief, qui représente ce dernier repas que le Sauveur fit avec ses disciples, brillent des lampes à la lueur desquelles l'œil aperçoit la sainte table. Le plafond est richement ornementé ; les colonnes de bronze doré à piédestaux de marbre qui soutiennent l'architrave furent moulées par les ordres d'Auguste et proviennent du bronze des rostres arrachés aux vaisseaux ennemis capturés après la bataille d'Actium.

Qui aurait dit au magnanime et fastueux empereur qu'un jour les dépouilles opimes qu'il arrachait à ses ennemis viendraient orner les temples élevés en l'honneur du fils de l'humble Vierge de Nazareth? C'est toujours Jérusalem reconstruite sur les ruines de Babylone, la faiblesse apparente sortant divinement triomphante de sa lutte avec la force purement humaine.

Maintenant, ma chère Gertrude, quittons Saint-Jean de Latran et dirigeons-nous vers la Scala Santa, à laquelle ces trois grands arceaux de marbre blanc donnent entrée. Nous voici dans un large vestibule, en face de cinq escaliers; une foule, comme celle qu'on voit se presser aux abords de la table eucharistique, des soldats, des enfants, des femmes du monde, des femmes du peuple, des ouvriers, des mendiants le montent à genoux; deux groupes de marbre blanc, d'un aspect saisissant, en sont les sentinelles éloqu岸tes. Le groupe de droite nous montre Jésus-Christ et Judas. Le Sauveur, doux et divinement triste, reçoit le baiser du traître. Judas a levé son visage hideux jusqu'au visage pensif du Fils de l'homme; ses lèvres l'effleurent, on détourne la tête avec un sentiment d'indicible répulsion, Le groupe de gauche, c'est Jésus-Christ et Pilate. Le Sauveur est toujours divinement calme; mais les souffrances de la flagellation ont altéré ses traits. Pilate, le Romain Pilate, sur le front carré duquel le remords semble déjà jeter ses ombres,

découvre, devant ce peuple qu'il redoute, le corps flagellé de sa victime et s'écrie : *Ecce homo!*

Ce même escalier, que Notre-Seigneur monta et descendit plusieurs fois pendant sa passion, et qui fait partie des reliques que l'impératrice Hélène rapporta de Jérusalem, nous l'avons monté à genoux ; l'ascension n'est pas facile, elle est même fatigante, mais qui oserait se plaindre ?



XXV

SOUS LE DÔME

Nous sommes au mercredi de la semaine sainte, et je suis dans une tribune, attendant que l'office commence. Le temps est beau, la coupole est rayonnante. La nef de la basilique paraît vide, mais il y a foule devant les autels. Ce n'est point la foule curieuse, oisive, indifférente; c'est la foule des âmes, ce sont les pieux, les intelligents, les sérieux. Ils ont un livre à la main et suivent attentivement l'office, qui commence dans la chapelle des Chanoines.

En lisant, en écoutant cet office que chaque année mes yeux ignorants parcouraient distraitement, j'ai tressailli plus d'une fois. Sous les royales voûtes de Saint-Pierre, je me trouvais tout à coup en présence d'un de ces hommes, najestueux courriers des secrets éternels, qui s'appelle un prophète. Il surgit devant

moi, il déploie ses ailes, il m'entraîne dans son vol prophétique, et, toute à ces accents sublimes, mon oreille perd la perception des bruits insignifiants de la terre. Isaïe m'apparaît aujourd'hui; sa main inspirée trace un portrait. Il esquisse d'abord légèrement cette figure, et puis son pinceau prend une netteté merveilleuse, les traits s'accroissent dans un relief puissant, la ressemblance devient exacte, saisissante dans ses plus minutieux détails. « Quel est celui qui vient de Bosra, les vêtements pleins de sang? demande le prophète. Il paraît beau sous cet habit et sa force éclate dans sa démarche. C'est moi qui annonce la justice et qui puis sauver le monde, Pourquoi vos vêtements sont-ils aussi rouges que les vêtements de ceux qui foulent la vengeance dans le pressoir?... »

« Il est sans éclat et sans beauté..., il est l'opprobre des hommes..., la victime de toutes les douleurs et de toutes les souffrances; son visage était comme voilé, il nous semblait méprisable, aussi ne l'avons-nous point reconnu. Il a revêtu véritablement nos langueurs, il s'est chargé de nos infirmités. Nous l'avons pris pour un lépreux et pour un homme sur qui la main de Dieu s'est appesantie. Et c'est pour nos iniquités qu'il a souffert tant de maux; ce sont nos crimes qui l'ont livré à de si cruelles souffrances. Le Seigneur l'a chargé de l'iniquité de tous; il a été immolé parce qu'il l'a voulu, il n'a pas même ouvert la bouche; il sera mené à la mort comme une brebis qu'on va égorger; il demeurera

dans le silence comme l'agneau devant celui qui le tond. Pris et jugé, c'en est fait. »

Des siècles vont s'écouler avant que le divin original nous apparaisse. Qu'importe ! Isaïe l'a peint, le voilà, c'est lui ! Ah ! ma sœur, quand le Dieu-Homme est ainsi apparu dans les visions prophétiques des siècles qui ont précédé sa venue, quand se déroulent une à une les phases de sa douloureuse agonie, prédite en tous ses détails sanglants ; quand, dans les siècles qui suivent son apparition, nous le voyons nourrir, attirer, ressusciter les âmes ; quand ce passé, ce présent, cet avenir éclatent soudain comme un triple rayon de vérité autour de cette figure sacrée, qui dira ce qu'il jaillit d'effluves de foi d'une âme croyante ou incroyante, mais attentive ?

Ces accents prophétiques sont donc admirablement placés par l'Église au seuil de la série de cérémonies augustes qu'on appelle à Rome les funérailles du Sauveur. L'âme ainsi soulevée se prépare à suivre le drame divin dans toutes ses péripéties ; elle entre, par ces révélations saisissantes, dans la vérité des choses qu'Isaïe prophétisait.

Je n'ai pas quitté la basilique à la suite de la cérémonie du matin, ma chère Gertrude. Après quelques allées et quelques venues, je revenais fidèlement à la tribune préparée pour les femmes. Comprendre Saint-Pierre et l'aimer, c'est tout un ; pour moi, je m'assimilais de plus en plus les beautés qui m'environnaient,

elles me devenaient en quelque sorte familières. En définitive, nous sommes créés pour le grand et nous vivons dans le petit, nous aspirons à l'infini et le fini nous enveloppe. Saint-Pierre avec sa coupole immense, ses hautes voûtes capitonnées d'or, ses profondeurs, ses lointains, produit comme un calme mirage de l'infini. Devant les grands horizons, les horizons sans limites, on éprouve cette impression ; le regard brise le cercle étroit qui le borne, l'âme éprouve une dilatation ravissante et singulière ; mais bientôt le vague l'envahit ; elle se perd, elle s'émiette, elle s'éparpille dans l'immensité des choses ; elle se sent attirée, fascinée, dispersée par cette nature absorbante. A Saint-Pierre, l'horizon est artistement circonscrit, harmonieusement limité. Ces voûtes profondes n'aspirent pas la pensée, elles la renvoient ; c'est comme un écho qui répercuterait nettement une voix vibrante au lieu de la reproduire dans une gamme de sons diffus.

Même à ces heures matinales je n'étais pas la seule habitante de la basilique, quelques créatures pensantes me tenaient compagnie. J'ai vu des personnes qui restaient pétrifiées d'admiration devant les seules irradiations du dôme dont le soleil faisait le tour. Mais aussi quels jeux de lumière ! Parfois chacune des feuilles d'or attachées aux troncs de bronze qui soutiennent le célèbre baldaquin, étincelait ; parfois un des rideaux des hautes fenêtres s'agitait, une ligne de feu traversait la coupole et allait faire resplendir un visage

inspiré parmi la foule des saints qui forment à ces hauteurs un céleste aréopage; parfois, au-dessus de la salle conciliaire, flottait une de ces brumes lumineuses qui, à l'aurore des jours d'été, voilent et éclairent à la fois la cime des grands arbres. J'aimais à regarder la nuée légère qui voilait la voûte dans la partie de Saint-Pierre réservée au concile. Il y avait là comme un foyer, comme une concentration de lumière matérielle, et je pensais involontairement à la lumière immatérielle qui, à cette heure aussi, a sa concentration dans cette enceinte sacrée, d'où elle rejaillira sur le monde.

Aujourd'hui j'ai compris ce que je puis appeler la beauté du plein cintre. L'aurait-on imaginé d'après l'arc-en-ciel? La splendide succession d'arceaux, commençant par les quatre arceaux gigantesques de la coupole, qui décrivent dans les airs des arcs-en-ciel d'or, jusqu'aux petits arceaux qui s'arrondissent en couronne au-dessus des grandes statues de la nef, est une des plus magnifiques harmonies qu'il soit donné à l'œil de contempler.

Mais l'après-midi s'écoule et la foule envahit Saint-Pierre. Les Ténèbres, qui se chantaient ordinairement dans la Sixtine, se chanteront cette année dans la basilique; aussi me retrouvé-je soudain au milieu de ce que je puis appeler l'Univers catholique. J'entends tous les langages, je vois défiler une foule d'êtres, les types les plus divers. Il faut le dire, cette multitude est

un spectacle, et, bien que les chants de la liturgie sacrée soient commencés, je m'abandonne à une vague curiosité. M'asseyant contre un pilier de la grande nef, je suis du regard le va et le vient. Un cri déchirant, une plainte dont je ne puis rendre l'accent intraduisible, m'arrache soudain à cette mesquine attention. Je l'écoute se prolonger sous les voûtes de la basilique, comme un écho dont chaque syllabe se fait plus douloureuse. Quel est donc ce gémissement sublime? De quelle poitrine s'échappe cette lamentation? C'est Jérémie qui pleure et c'est Palestrina qui chante. Gertrude, ces quelques minutes m'ont valu bien des jours.

Je devrais ne pas parler de ces mélodies sacrées que je suis venue recueillir avec un religieux enthousiasme; mais comment se taire quand on les a entendues? Après la lecture des Lamentations du prophète, on ne peut se figurer rien de plus sublime que de les entendre chanter. Mon Dieu, comme cette âme se lamente! quelle puissance dans cette douleur! quels cris d'angoisse! quels accents déchirants! Cette plainte, après vous avoir saisie, vous pénètre, s'insinue jusqu'à la moelle de l'âme. Toutes les fibres de la sensibilité sont touchées : l'anxiété, la souffrance, le déchirement, le désespoir, vous parlent tour à tour, et avec quelle éloquence! Comme il revient toujours, ce sanglot d'un cœur qui se brise en éclats! Désolation! désolation! crions-nous avec Isaïe.

Je m'étais rapprochée du chœur où se trouve la tribune des chantres, et quand je tournais les yeux de ce côté, je rencontrais la statue gigantesque d'un prophète. L'indignation semblait agiter sa longue barbe flottante et ses cheveux blancs, son œil étincelait sous l'arcade profonde de ses épais sourcils, il tendait le bras droit en avant par un geste menaçant et prophétique.

Il me semblait voir Jérémie lui-même.

Aux Lamentations ont succédé les Psaumes, et puis le *Miserere* a ramené sous les grandes voûtes le religieux et profond silence de l'attention. Quelle gamme de soupirs lointains! quels murmures navrants! quels silences! Les pleurs coulent d'abord lents et silencieux, la douleur est profonde, mais contenue et voilée. Mais voici les supplications passionnées, les gémissements confus, les cris saccadés; les larmes coulent à torrents, ce sont des tempêtes de douleur qui éclatent et qui remplissent de mélodies vraiment divines l'immensité du temple. Les yeux se ferment, le cœur fait silence, l'âme se recueille dans ses profondeurs comme pour mieux savourer sa souffrance; l'harmonie a étendu sur tous ces êtres son empire souverain, une sorte de pouvoir magique enchaîne leurs mouvements.

Quand s'est exhalé le dernier soupir de ce chant qui meurt quand le jour s'éteint, j'ai fait une humble mais fervente prière. Pour la première fois peut-être, j'ai remercié Dieu avec élan de m'avoir donné une âme

capable de comprendre, de sentir et de se passionner pour le beau, capable d'aspirer le souffle, la parcelle d'éternité que renferment ces beautés vivifiantes qui laissent tant d'êtres froids, ennuyés, sans enthousiasme.



XXVI

LES GRANDS JOURS

Ce matin, ma chère Gertrude, j'ouvre mon livre à l'office du jour, et voici ce que je lis : « La nuit même où Jésus devait être livré, il prit du pain, rendit grâces, et, l'ayant rompu, dit à ses disciples : « Prenez et » mangez, ceci est mon corps, qui sera livré par vous ; » faites ceci en mémoire de moi. » De même, prenant le calice, il dit : « Ce calice est la nouvelle alliance en » mon sang ; faites ceci en mémoire de moi. »

Nous sommes donc au Jeudi saint. Du milieu des sombres lamentations des prophètes, des hymnes magnifiques et désolées de David, des accents passionnés de saint Augustin ; du milieu des cris de mort qui retentissent autour de la personne sacrée du Sauveur, du milieu des blasphèmes s'élève une sorte de cri de mystérieuse résurrection. L'Homme va mourir, mais le Dieu va se survivre. Par l'institution de ce sacre-

ment auguste, il restera la vie de l'humanité rachetée ; il se fera l'éternel aliment des âmes.

Le gibet peut se dresser, la victime se livrer. Au moment même où la trahison ouvre en quelque sorte la digue aux fureurs de la passion populaire, le Maître de la Vie et de la Mort, d'une parole mystérieuse, prolonge son incarnation jusqu'à la consommation des siècles. N'est-ce point le cas de s'écrier : O Mort, où est ta victoire ? ô Mort, où est ton aiguillon ? Le Christ mourra, mais pour vivre à jamais. La mort et la vie ont admirablement combattu, chante l'Église. Le Sauveur a terrassé la mort en continuant sa vie eucharistique au milieu des hommes. Ces faits semblent dépasser notre faible raison, écraser notre intelligence ; mais quelque chose en nous les comprend, les goûte, et y trouve une source inépuisable d'amour, un foyer d'éclatante lumière.

L'Église célèbre avec une grande pompe l'anniversaire de la dernière Cène et l'institution de la divine Eucharistie, mais nulle part avec plus d'éclat que dans la Ville éternelle.

Aujourd'hui ce ne sont plus seulement les âmes fidèles qui accourent pour célébrer la Pâque avec le Sauveur et marcher à sa suite dans les ténèbres des jours de sa passion ; ce ne sont plus les âmes élevées, les artistes, les amateurs du beau, qui viennent voir resplendir les marbres sous le soleil, étudier les harmonies architecturales de la basilique, s'émouvoir aux

harmonies plus pénétrantes encore de la musique sacrée : c'est tout le monde. Il y a fête, il y a foule ; tout Rome est là, peuple et sénateurs, moines men-



TOMBEAU DE CLÉMENT XIII, A SAINT-PIERRE DE ROME.

dants et princes de l'Église, paysannes et reines, la ville et le monde. Autour de la magnifique balustrade de la Confession se groupent les paysans pèlerins. Les pauvres femmes au teint brûlé sont assises sur

leurs talons comme en plein champ, drapées dans cette mante à raies éclatantes qui enveloppe leurs épaules ou se replie sur leurs fronts, priant avec une ardeur communicative. Pour compléter la beauté de la fête, plutôt que pour maintenir l'ordre, qui se maintient à Rome par une sorte de bonne volonté générale, il y a un grand déploiement de troupes. Rien n'est émouvant comme les évolutions militaires dans Saint-Pierre de Rome. Il faut voir s'arrondir, se développer les longues files des zouaves pontificaux, la brillante garde noble, les superbes escadrons de la garde suisse. Ce dernier corps fait vraiment événement quand il entre à Saint-Pierre. Il s'avance le dernier. Le pas lourd des gardes résonne en cadence sur les dalles de marbre, ils apparaissent le casque orné du flamboyant panache rouge, la poitrine couverte de leur cuirasse d'argent. On se lève sur la pointe du pied, on se hisse sur les banquettes pour les regarder s'avancer. Je suis restée simplement debout. La vue des piques aiguës et des hallebardes étincelantes m'avait produit une impression profonde. Fermant les yeux, je me reportais aux jours sanctifiés par la Passion du Christ. Il y a dix-huit siècles les soldats ne formaient point une garde d'honneur à Jésus-Christ; ils venaient à lui furieux, brutaux, armés de piques et de bâtons. Maintenant l'élite des nations civilisées lui compose une vaillante armée.

L'office commence et le temple se remplit. Tout

immense qu'est Saint-Pierre, aujourd'hui encore, aujourd'hui surtout, il se remplit. O temple, que de poitrines respirent en ce moment sous ton dôme rayonnant! quels torrents de vie humaine coulent en toi et roulent autour de tes digues de marbre! O temple, comme te voilà plein d'âmes! Sur le petit point de l'espace que tu occupes, toute l'humanité se donne rendez-vous, toutes les nations se relient par le cœur; ailleurs elles se rassemblent, ici elles se réunissent. Qu'ils sont nombreux, les disciples du Christ!

Ils sont revêtus d'habits, de traits, de noms, de visages différents!

Qu'importent l'habit, le nom, la patrie, le visage! Sous les manteaux de velours et sous le haillon effrangé, sous l'uniforme éclatant et sous la robe de bure de toutes les couleurs, sous la pourpre comme sous la gaze, il y a, ô merveille! le baptisé, la chrétienne. Et celui-là vient chercher dans ce temple, dans ces cérémonies commémoratives, un souffle divin qui le calme, qui l'élève, qui le fortifie, qui le console et qui projette sur sa vie toujours éphémère et vide, souvent souffrante ou tourmentée, ce rayon d'immortalité qui fait pâlir toute autre lumière, cette goutte d'eau vive qui désaltère et qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle parce qu'elle en est descendue.

Mais essayons de nous isoler des splendeurs humaines qui produisent une irrésistible et une enivrante curiosité pour le regard; recueillons-nous et suivons le

Christ à son tombeau. Le cardinal célébrant a déposé une hostie consacrée dans un calice d'or et de cristal de roche ; les cardinaux, les archevêques et les évêques, leur mitre à la main, se rangent en procession ; le Saint-Père, tête nue, reçoit le calice et se dirige vers la chapelle canoniale, transformée en chapelle ardente.

Le Christ est déposé dans son tombeau ; le Pontife l'adore quelque temps, et puis il se rend à la loge Vaticane.

Le Jeudi saint a lieu la grande bénédiction apostolique ; mais deux cérémonies touchantes me retiennent dans Saint-Pierre, et j'attendrai la bénédiction solennelle du dimanche de Pâques. La *lavanda* se prépare.

Le vicaire de Jésus-Christ, le dépositaire de son autorité doit rappeler le divin Maître dans ses abaissements et redonner au monde comme un mémorial de son humilité.

Or, nous lisons dans l'Évangile : « Jésus se leva de table, se ceignit d'un linge, versa de l'eau dans un bassin et se mit à laver les pieds de ses apôtres. » Les hommes recherchent les actions éclatantes. Dieu agit toujours avec simplicité. Toute cette scène sublime se résume dans les dernières paroles du Sauveur : « Vous m'appelez Maître et Seigneur, et je le suis. Si donc je vous ai lavé les pieds, moi votre Seigneur et votre Maître, vous devez aussi vous laver les pieds les uns aux autres, car je vous ai donné l'exemple, afin que,

pensant à ce que je vous ai fait, vous fassiez aussi de même. »

Le moment est venu d'accomplir cette nouvelle cérémonie commémorative.

Dans le transept droit de la basilique s'élève une estrade, et sur cette estrade s'allonge une banquette où sont admis les treize prêtres qui représentent les apôtres. Ils portent tous une robe et une tunique de laine blanche retenues par une ceinture de soie; une cape de laine blanche à large collet est jetée sur leurs épaules; leur tête est recouverte d'un petit capuchon blanc; ils sont chaussés de souliers de cuir blanc. Le Saint-Père, en étole violette, en manteau de satin rouge et en mitre d'argent, est revenu de la loge dans la basilique et a repris sa place sur son trône qu'entourent des cardinaux; des prélats, placés sur les degrés du trône, portent un grand bassin d'argent, du linge et des fleurs. Le cardinal-diacre a chanté l'Évangile qui nous rappelle la scène évangélique. A la suite de ce récit le chœur entonne l'antienne *Mandatum*. Alors le Pape se lève, un cardinal le dépouille de son riche manteau de satin, et un prélat, précédé d'un officier de la garde noble, vient attacher à la ceinture du Pontife un grémial de batiste. Le vicaire de Jésus-Christ monte sur l'estrade où se trouvent les représentants des apôtres. Il se met à genoux devant chacun d'eux. Les mains qui répandent sur le monde les grâces du ciel détachent ces chaussures; les lèvres qui promul-

guent les décrets éternels baisent ces pieds. C'était divin, Gertrude. Le saint vieillard que j'avais devant les yeux possède une puissance à laquelle nulle puissance humaine ne peut être comparée, et cependant il y a des heures solennelles où il doit s'abaisser extérieurement? Perd-il de son prestige? Oh! non. Il se revêt de divin, et nous sentons que ce n'est pas à un homme que nous obéissons, mais à Dieu même, en sa personne. L'homme qui commande, qui règne, ne connaît pas et ne peut pratiquer la grandeur de l'abaissement. L'empereur ou le roi, s'il n'est un saint, marche toujours exalté en sa propre puissance; sa tête orgueilleuse domine toujours les autres fronts. Le malheur le courbe, la mort le renverse; mais pour abaisser ce front-là il faut la souffrance ou la mort. Notre roi, à nous catholiques, le souverain des âmes, porte sur son front auguste une triple couronne, et nulle majesté n'est plus grande que la sienne; mais il renvoie l'honneur à celui auquel il est dû. S'il se revêt de la force même du Très-Haut, il n'oublie jamais sa propre faiblesse, ce n'est que le premier des chrétiens, et il ne paraît jamais plus grand que quand, dépouillant tous les insignes de la puissance universelle qui lui a été donnée, il nous rappelle, en les pratiquant, les divines humiliations de son Maître, et justifie ainsi son titre de serviteur des serviteurs.

Avant même que la *lavanda* fût terminée, ma chère Gertrude, je suis montée à la salle dite de la Cène.

Le repas apostolique a lieu dans la galerie située au-dessus du portique de la basilique. Cette galerie est tendue de draperies couleur de pourpre; une longue table couverte de fleurs et de fruits est dressée contre le mur opposé aux fenêtres. Des estrades, des tribunes s'élèvent autour de la salle, dont une foule compacte occupe déjà le centre. Des hallebardiers maintiennent l'ordre de leur mieux. Le flot m'ayant portée en avant, j'ai pu assister à l'entrée des apôtres. Ils se sont placés devant la table et ont attendu debout l'entrée du Saint-Père. Il est arrivé dans son plus simple costume. Après s'être de nouveau ceint d'un linge, il a présenté aux représentants des apôtres de l'eau dans laquelle ils ont trempé leurs mains, puis il a béni le repas, les convives se sont assis, et le dîner a commencé. Les plats étaient présentés à genoux à Pie IX, et Pie IX allait les déposer devant chaque apôtre. Il remplissait leur coupe. Il s'acquittait de son divin service avec une sorte d'émotion joyeuse qui nous touchait aux larmes.

Un de ses chapelains particuliers lisait à voix haute les textes sacrés, et cette lecture jetait sur cette agape chrétienne les sublimes reflets des agapes évangéliques.

Quand la table fut complètement servie, le Saint-Père bénit les convives et l'assistance, et se retira avec les cardinaux et les officiers qui composent sa suite ordinaire. Il était à peu près deux heures de l'après-

midi, et nous admirions l'énergie avec laquelle l'illustre vieillard supportait le fardeau de ces cérémonies multiples.

Pour nous, nous reconnaissons que les joies les plus pures de ce monde ont leur mélange de souffrance. La fatigue arrivée à son paroxysme équivaut à une souffrance. Notre pauvre nature réclamait impérieusement un peu de repos.

Mais comment ne pas assister aux Ténèbres? c'est impossible, et, malgré les fatigues du matin, le flot chrétien a remonté tout doucement de Rome à Saint-Pierre.

Quelques heures de repos avaient d'ailleurs suffi pour ranimer les forces. Il y avait bien des visages pâlis, bien des tailles affaissées; mais tous ces signes évidents de lassitude disparaissaient peu à peu sous l'intérêt du moment et aussi sous la rafraîchissante atmosphère du soir.

J'ai repris ma place dans la tribune de gauche. C'est mon endroit de prédilection, j'y suis faite. Le bel ange attentif de la salle conciliaire me suit amicalement des yeux, et j'ai pour voisins sainte Véronique et saint Longin, les deux plus saisissants souvenirs de la Passion. T'ai-je pas parlé de la statue de sainte Véronique, une des quatre gigantesques statues des grands piliers? Sainte Véronique est belle, malgré la critique qui ne lui pardonne guère son attitude. L'artiste a voulu faire un tour de force. Le vent qui doit tournoyer

dans la coupole enveloppe Véronique et semble lui arracher le voile qu'elle tient déplié et où s'est empreint le visage sacré du Christ. Ce jeu quelque peu étrange, et qui mouvemente trop les lignes, donne beaucoup de vie à la statue. Enfin j'ai un faible pour Véronique. J'aime cette femme courageuse et compatissante, que n'intimide pas une populace en délire, qui, voyant passer Jésus couvert de sueur, de poussière et de sang, suit l'élan de sa foi et court intrépidement à lui, jetant ainsi, sans peur, son obole d'amour à la victime des passions humaines !

Ma méditation sur sainte Véronique a eu l'excellent résultat de me retenir à Saint-Pierre un peu plus tard que d'habitude, ma sœur. La basilique venait de revêtir sa robe de deuil. Pendant la récitation même de l'office, s'étaient éteintes une à une les lumières du triangle symbolique ; puis s'éteignirent à leur tour les lampes qui brûlent autour de la Confession et qui ne meurent que ce jour-là. De grosses torches de cire jaune furent portées devant chacun des piliers et contre les sombres colonnes cannelées du baldaquin. Ces lueurs rougeâtres et ternes ne rendaient pas les ténèbres visibles. Saint-Pierre était devenu un sépulcre, le plus splendide des sépulcres. Du milieu de ces ombres, les blancs autels surgissaient pareils à des tombeaux rangés dans une nécropole immense ; les gigantesques statues de marbre prenaient l'aspect de fantômes. Où sommes-nous et quel est ce cortège fantastique qui s'avance dans

les nefs silencieuses? d'où viennent ces spectres qui paraissent sortir des piliers? Le souffle de la résurrection a-t-il passé sur les illustres poussières qui gisent sous tous ces sarcophages de marbre? Les morts se lèvent-ils pour venir assister aux funérailles de l'Auteur de la vie?

Ce n'est rien d'aussi solennel, ma chère Gertrude; il s'agit d'une dernière cérémonie touchante entre toutes : *La solenne lavanda dell' altare papale*. Le vin et l'eau vont couler sur tous les autels en commémoration du sang et de l'eau qui tombèrent du côté percé de Jésus pour purifier la terre, et ce sont les chanoines de Saint-Pierre qui, vêtus de noir, s'avancent processionnellement vers l'autel dépouillé, un petit aspersoir à la main.

Sept vases de cristal remplis de vin et des bassins d'argent contenant des nappes de lin et des éponges ont été déposés sur une crédence dans le chœur.

Arrivés au pied de l'autel, les chanoines s'agenouillent et prient quelque temps en silence; puis le doyen se lève et monte à l'autel accompagné de six prêtres. Les vases de cristal leur sont présentés, ils en versent quelques gouttes sur le marbre de l'autel et l'y étendent avec l'aspersoir.

Six par six, ils renouvellent tous la même cérémonie, pendant laquelle on psalmodie l'antienne de l'Église gémissant sur le dépouillement du Christ en croix.

Après que l'eau et le vin ont ainsi coulé sur l'autel,

les nappes de lin y sont étendues, la procession se remet en marche et disparaît dans les sombres profondeurs du temple.

Les cérémonies dernières sont achevées ; les églises, comme des veuves, se sont dépouillées de tous leurs ornements, leur autel est devenu une pierre sépulcrale, l'airain ne résonne plus dans leurs hautes tours. Toutes les voix sacrées se taisent à la fois ; ce silence sublime apprend au monde que la grande lumière qui s'était levée sur lui s'est éteinte ! — Les ténèbres ne l'ont point comprise.



XXVII

LE VENDREDI SAINT

Nous avons atteint le jour saint entre tous les jours, ce vendredi qui s'appelle pour tout catholique : le Vendredi saint. Je me suis toujours étonnée, ma chère Gertrude, que ce jour ne fût pas spécialement solennisé. Et à ce propos me revenait aujourd'hui une de mes plus vives impressions d'enfance.

J'étais à l'âge heureux où l'âme dort encore à moitié. Ce sommeil aurait été aussi long que celui de la Belle au Bois dormant, puisque par des circonstances indépendantes de notre volonté nous vivions séparées, ma sœur ; mais Dieu permettait que je m'éveillasse peu à peu toute seule, et que mon regard, en s'éclaircissant, eût de la tendance à regarder en haut. Il n'y a vraiment pas de petite âme, si cachée qu'elle soit, qui ne sente, à un moment donné, l'action invisible et suave de Dieu.

Donc, pendant le Carême, je me sentis saisie par les récits que j'entendais faire de la Passion. Je pensais souvent à cette chose étrange : la Mort du bon Dieu. J'y pensais tant et si bien, que je m'éveillai tout en larmes le matin du Vendredi saint.

Selon mon habitude, je m'appliquai à dissimuler cette impression, mais ma profonde et intime tristesse ne fit que s'accroître.

J'aurais voulu que le soleil ne brillât pas ce jour-là : j'aurais voulu que tout et tous se revêtissent de deuil. Je m'en allais errant, regardant avec une sorte de curiosité inquiète tous les visages, scandalisée par les rires éclatants. Hélas ! pas une grande personne, et surtout pas une petite fille, ne semblait se douter que ce jour-là des méchants s'étaient saisis de Jésus et l'avaient, les cruels, attaché à une croix. Je jouai sans entrain et je me couchai navrée de l'indifférence humaine et le cœur d'autant plus endolori, que mon air absorbé et mélancolique m'avait attiré des gronderies.

Ce fut à mon oreiller que je confiai, en sanglotant, mon immense chagrin ; le bon Jésus était mort, personne ne l'avait pleuré.

Je passais sur le pont Saint-Ange, en me remémorant ce souvenir enfantin, ma chère Gertrude, et je regardais machinalement les élégantes sentinelles posées sur ce beau pont, les grands anges du Bernin dont l'afféterie gâtera toujours la réelle beauté. Chacun d'eux tient à

la main, et semble présenter aux passants, comme pour appeler sa compassion, un des instruments de la Passion. Or, sur le socle de marbre d'où s'élançait l'ange qui tient au bout du roseau l'éponge imbibée de fiel et de vinaigre, avait germé une charmante touffe de fleurs rouges. Cette petite graine, tombée du ciel on n'aurait su dire comment, germant sur le marbre, sous les gouttes de ce fiel et produisant cette ravissante petite fleur, m'a paru symboliser d'une manière touchante la souffrance qui germe au pied de la croix du Sauveur, et qui a son épanouissement, sa floraison même en cette vie.

Une souffrance, c'est toujours la goutte de fiel amère, corrosive, qui tombe sur l'âme. Il y a des âmes sur lesquelles elle court ouvrant son sillon de feu, mais dans lesquelles elle ne pénètre pas ; il y a des âmes qu'elle amollit, qu'elle ennoblit, qu'elle divinise, et sur celles-là germent des fleurs d'immortalité.

Ce matin-là, ma chère Gertrude, nous n'avons fait à Saint-Pierre qu'une visite rapide, afin de continuer nos stations aux autres basiliques. Elles étaient toutes tristes, beaucoup plus tristes que Saint-Pierre, dont on ne peut éteindre, ne fût-ce qu'une heure, l'incomparable éclat.

Saint-Pierre est trop lumineux au jour : le deuil ne lui sied pas. Les autres églises, dépouillées de tout ornement, plongées à dessein dans une obscurité qui ternit même leur brillante tunique de marbre, con-

viennent mieux aux cérémonies funèbres du Vendredi saint.

La Passion s'est prêchée à Rome un peu dans toutes les langues; dans toutes les églises on a rappelé la Rédemption. Ces saints exercices ont employé la



LA SEMAINE SAINTE. SERMON AU OLISÉE.

journée; le soir venu, nous nous sommes dirigées vers l'hospice de la Trinité des pèlerins.

L'aimable saint Philippe de Néri est le fondateur de ce magnifique hôpital, où l'on donne une hospitalité gratuite à tous les pauvres pèlerins qui viennent visiter le tombeau des apôtres.

L'hospice est desservi pendant les jours de la semaine sainte par la confrérie des pèlerins, qui se recrute parmi les femmes et les hommes du plus haut rang : princes, cardinaux, grands seigneurs, grandes dames, personnages distingués en tous les genres, descendent un instant de leurs hauteurs et viennent humblement servir leurs frères en Jésus-Christ.

On ne peut se trouver à Rome pendant la Semaine sainte et ne pas assister à ce spectacle unique. Notre carte d'introduction à la main, nous nous sommes présentées à l'hospice.

Une fois admises, nous avons suivi la foule, et nous sommes arrivées dans la salle à manger préparée pour les pèlerines. Quelques sœurs, quelques frères faisaient les derniers préparatifs pour le repas.

Le frère a revêtu, par-dessus ses habits élégants d'homme du monde, une grande robe de percaline rouge serrée à la ceinture par une corde, un long rabat blanc s'attache à son cou, et sur sa poitrine s'étale un large médaillon ovale, représentant le Sauveur en croix. Les femmes portent un ample tablier de même étoffe et de même couleur. Ce tablier a de larges bretelles, et le médaillon ovale se voit à gauche de la piécette.

Ces dames, qui s'appellent sœurs entre elles, allaient et venaient pour leur service respectif. Il y en avait de tout âge et de tout aspect. Parmi ces servantes du pauvre, beaucoup avaient l'air de reines. Au-dessus de la robe de percaline étincelaient des diamants, aux

oreilles pendaient des perles fines, et de grandes épingles d'or traversaient les cheveux.

Après quelques minutes d'attente nous sommes descendues dans une sorte d'appartement souterrain disposé pour le lavement des pieds. Nous nous sommes entassées contre une balustrade de bois, vis-à-vis du banc élevé où devaient s'asseoir les pauvres femmes.

Les physionomies sont curieuses à étudier. Il y en a d'ironiques, de curieuses, d'impatientes. Enfin la cloche tinte, une porte s'ouvre. Vraiment des larmes nous montent du cœur aux yeux. — Regarde avec moi cette scène évangélique. Les sœurs s'avancent lentement une à une, donnant le bras à une pauvre femme; elles marchent ainsi appuyées l'une sur l'autre, l'une vêtue de haillons et l'autre de velours; l'une, parée de toutes les beautés et de tous les charmes que donne la délicatesse de la vie; l'autre, déformée, enlaidie par l'ennemie de toute beauté : la Misère.

La grande fraternité catholique nous apparaissait là vivante, et à Rome le contraste était certainement saisissant.

Parmi ces femmes se trouvaient probablement des descendantes de ces dédaigneuses Romaines qui estimaient la vie d'une esclave un peu moins qu'une boîte de fard; de ces matrones qui faisaient du dédain la plus haute et la plus aimée de leurs qualités morales. Et maintenant il se trouve pour elles un jour où, pressant le bras de la pauvre, c'est-à-dire de l'esclave de

la société moderne , elles lui disent : Vous êtes ma sœur ; et plus encore : Je suis votre servante , dans le Christ Notre-Seigneur.

Le défilé a duré quelque temps , la salle était longue , et les pèlerines nombreuses. Ces dernières sont assises sur leur banquette élevée , leur noble servante est à leurs pieds. Un prêtre prononce une prière à voix haute. Dans toutes les actions où la nature et ses égoïsmes sont vaincus , il faut bien que le ciel soit directement participant et qu'une voix s'élève , rappelant que c'est vers Dieu que monte l'encens de ces sacrifices.

Nous avons été favorisées. Devant nous s'était arrêté l'un des groupes les plus touchants du cortège : une charmante fille de dix-huit ans et une pauvre paysanne déguenillée , jeune encore , mais sans jeunesse , rousie par le soleil , ridée par la fatigue , courbée par le travail. Il y avait vraiment là toute une ravissante allégorie. On eût dit le voyageur des vallées terrestres conduit par son ange gardien.

Avec son diadème d'étoiles d'or , sa chevelure blonde et frisée , sa taille élégante , son sourire aimable , ses yeux bleus , au regard limpide , sa robe traînante , la jeune patricienne pouvait représenter l'ange d'une pauvre âme qui , embarrassée dans les ronces d'ici-bas , s'en allait par les chemins poudreux semés de cailloux , traînant ses pieds endoloris et saignants. Pauvre âme ! comme son front est couvert de rides et de sueur ,

et comme sa poitrine est haletante ! Quelles laides guenilles la recouvrent, et comme elles s'accrochent encore aux épines des buissons ! Accablée de lassitude, elle allait peut-être se laisser tomber sur le sol calciné quand l'ange est survenu.

Notre ange était bien dans son rôle. Sa main blanche se posait par un geste plein de tendresse compatissante sur la main calleuse et noire qui tremblait d'émotion sur son bras délicat, et le sourire aimable de ses lèvres prodiguait silencieusement à sa compagne les plus doux encouragements.

Celle-ci, toute honteuse, toute rougissante, se fit un peu prier pour s'asseoir, et parut confuse en voyant sa belle servante s'agenouiller devant elle et enlever avec mille précautions les grossières chaussures qui enserraient ses pieds meurtris.

Un signal est donné, l'eau tiède et l'eau froide jaillissent à flots, et les deux belles mains blanches se mettent à laver doucement les pieds rouges et gonflés de la pèlerine, qui sourit à la blonde enfant qui s'acquitte si joyeusement et si aimablement de sa charitable tâche.

L'eau a produit son action bienfaisante, les pauvres pieds tout rafraîchis ont été essuyés avec soin, et puis, ô touchante inspiration de la charité ! les belles jeunes filles, les grandes dames s'inclinent et les baisent. Fières Romaines, où êtes-vous ? La charité a vaincu

le monde, et voici que vos filles elles-mêmes se glorifient de leur défaite.

En quittant l'appartement des bains, nous sommes remontés dans l'immense salle à manger. Nos pèlerines, ayant pris un couloir particulier, nous y avaient précédées.

Les tables étaient remplies de convives délassés et joyeux. C'étaient maintenant des plats fumants, des pyramides de fruits qu'apportaient les servantes du Christ. Quel étrange et charmant coup-d'œil présentait cette salle! Quels tableaux ravissants! Qu'il était beau, sous ces lumières, ce peuple italien drapé dans ses haillons éclatants! Quel feu dans ses yeux de jais! Quel vernis sur ses cheveux d'ébène! Quelle distinction et quelle régularité de traits sous ces airs sauvages et ces teints basanés!

Il y avait là de vieilles créatures aux figures véritablement sibyllines, des femmes, des jeunes filles et des enfants d'une beauté typique. Les aristocratiques servantes de Jésus glissaient entre les tables, les unes chargées de corbeilles pleines d'oranges, les autres occupées à verser le vin dans les coupes, quelques-unes berçant entre leurs bras les tout petits enfants.

Il y avait de ces pèlerins dont la vie ne se mesurait que par les jours, les semaines, et on arrachait le plus possible à la mère son doux fardeau, afin que, délivrée de l'amoureuse tyrannie et de toute sollicitude, elle pût en paix ranimer ses forces épuisées.

J'ai eu bien longtems sous les yeux de l'âme ce tableau pittoresque, et je puis avouer que j'ai rapporté de ma visite à l'hospice de la Trinité des pèlerins une impression profonde. Il y a, dans l'acte même de cette charité exercée à l'égard du pauvre, une sublimité qui permet de ne pas s'attacher à la manière dont il est parfois accompli. Pourquoi n'oserais-je pas le dire ? Il serait à désirer que le rôle auguste accepté par chacune de ces nobles dames fût rempli avec le sérieux qui accompagne tout acte de religion. Nous accomplissons des actes sublimes, nous autres catholiques, mais nous les rapetissons trop souvent aussi par notre légèreté ; que de fois nous agissons en enfants !

Certes, le tablier de percaline rouge n'empêche pas d'être belle, d'être riche, d'être gracieuse, d'être noble ; mais il devrait empêcher qu'on s'en souvînt.

A genoux devant cette mendiante, sous laquelle doit apparaître l'hôte divin, comment une femme intelligente et pieuse peut-elle s'occuper des spectateurs ? Hélas ! il en est qui s'en occupent ! Plus d'une fois le sourire de la pèlerine se change en une grimace de douleur quand la main distraite de sa noble servante laisse indifféremment couler l'eau brûlante ou l'eau glacée sur ses pieds meurtris ; plus d'une aussi cherche en vain d'un œil reconnaissant le regard de celle qui la sert : il y a des figures qui ne s'attendrissent jamais.

Mais, disons-le bien haut, entre la femme qui n'a

pas oublié qu'elle est jolie et celle qui ne sait pas que son visage naturellement maussade devrait emprunter à la charité un de ses suaves sourires, il y a la femme sérieuse, chrétienne, qui agit devant Dieu seul, pour Dieu seul, dans l'humilité et dans l'amour.



XXVIII

LE SAMEDI SAINT

Sais-tu ce qu'avait été le Samedi saint pour moi jusqu'à ce moment, ma chère Gertrude? Un jour rempli par d'interminables prières que les prêtres récitent seuls dans les églises désertes.

C'est triste à dire, mais c'était ainsi. On se demande où réside parfois ce que nous avons d'intelligence? sur quoi s'attachent ces facultés qui sont notre orgueil, notre danger, notre puissance? Nous sommes dans un temple, des voix parlent autour de nous, les actes les plus sublimes du symbolisme religieux s'accomplissent devant nos yeux. Entendons-nous? voyons-nous?

La poussière que notre regard s'amuse à voir voltiger se place comme un voile devant nos yeux, emplit notre oreille, nous rend aveugles et sourds. Il y a longtemps que le Prophète a dit : « L'ensorcellement des niaiseries absorbe le sens du bien. » On pourrait

ajouter et le sens du beau , surtout de ce beau religieux qui est la splendeur du vrai.

Ceci te fait pressentir que le Samedi saint , à Saint-Pierre de Rome , a été pour moi une révélation , ma sœur. Être catholique , c'est avoir en soi , à un degré plus ou moins élevé , la tendance à s'initier à tout ce qui est vrai et grand. Mais il en est qui errent longtemps dans l'immense péristyle qui entoure le temple superbe de la Vérité , qui est l'Église.

Cependant il vient une heure où l'on pénètre , où l'on voit , où l'on comprend , où l'on admire , où l'on aime. Malheureusement , pour faire cesser la cécité spirituelle , il faut parfois des remèdes sanglants. C'est presque toujours , hélas ! la douleur qui en guérit ; le glaive , après avoir transpercé le cœur , vient , guidé par une main invisible , faire tomber les écailles des yeux. Ce fut avec un peu de fiel que le jeune Tobie rendit la vue à son père.

Mais retournons à Jérémie , ma chère Gertrude ; c'est lui qui nous introduit aujourd'hui dans le sanctuaire de la prière ; ce sont ses lamentations éloquentes qui vont y disposer notre âme. L'autel et l'enceinte , appelée *presbyterium* , préparée pour le Pape et la cour romaine les jours de grande fête , n'ont plus l'aspect aussi lugubre. L'Église , veuve sublime , écarte un peu ses grands voiles de deuil , ses pleurs semblent tarir , son visage pâle reprend les couleurs de la vie , son oreille devient attentive , son pouls s'accélère , elle a

saisi un mouvement de vie au fond de ce sépulcre près duquel sa douleur veille, elle a cru voir se soulever la pierre scellée, et dans les abîmes profonds de son cœur, s'élabore je ne sais quel mystérieux espoir de résurrection.

Toute la première partie de l'office est empreinte de douleur et d'espérance. Jérémie, David, saint Paul, Ézéchiël, Zacharie, saint Augustin, prennent tour à tour la parole, montent tour à tour dans la chaire de vérité. Comme toute éloquence humaine pâlit auprès de cette divine éloquence ! En parcourant ces versets sublimes on s'arrête parfois tout troublé, tout ému : l'esprit de Dieu lui-même parle par cette bouche, et vous le sentez qui traverse à la fois votre intelligence et votre cœur.

Le long prologue m'a semblé court, ma chère Gertrude, je me rassasiais avec délices à ces tables divines toutes dressées, je portais à mes lèvres cette coupe des Saintes Ecritures, remplie d'un vin généreux et fortifiant qui donne à l'âme des énergies toutes nouvelles, et je voulais en aspirer-jusqu'à la dernière goutte. Mais les chants et les psalmodies cessent un instant, l'eau, le feu et l'encens vont être renouvelés ; le cierge pascal, ce flambeau mystérieux qui est devenu une figure de Jésus-Christ, va être solennellement béni.

Quels mystères vont nous être révélés avec ces symboles : une colonne de cire, cinq grains d'encens, un roseau surmonté d'un cierge à double branche, l'étin-

celle jaillissant d'un caillou? C'est à la flamme produite par cette étincelle que s'allume le premier flambeau que nous voyons étinceler dans Saint-Pierre. On l'apporte processionnellement; le maître des cérémonies, qui le tient à la main, est précédé d'acolytes qui portent dans un bassin de vermeil cinq grains d'encens ayant la forme de clous dorés, l'encensoir et le long roseau terminé par un cierge à trois branches appelé tricerio.

Le cortège s'avance en silence, l'assistance attentive ne perd pas un détail de ces cérémonies augustes.

Nous voyons le diacre qui porte le tricerio incliner une de ses branches vers le flambeau allumé, puis il s'agenouille, et, élevant la lumière qu'il vient de recevoir, il prononce ces paroles solennelles : *Lumen Christi*.

Cette cérémonie se répète trois fois; à trois reprises différentes le diacre s'agenouille après avoir ravi au flambeau une nouvelle lumière, et chante sur un ton de plus en plus élevé : *Lumen Christi*.

Sous la simplicité apparente de ces symboles se cachent les plus augustes mystères. L'Église, dans ce cierge à la triple lumière, dans cette flamme qui, quoique partagée, ne souffre aucune diminution de son propre éclat, nous présente une image saisissante des trois grands mystères de la foi. Les trois branches, parfaitement égales, en matière, en longueur, en largeur, mais réunies sur une tige unique, nous repré-

sentent l'unité et la diversité comprises dans la sainte Trinité : un flambeau , trois flammes ; un Dieu , trois personnes. Mais ce tricerio un , triple et invisible , est placé sur une tige fragile. Dieu a pris la forme de ce roseau qui s'appelle l'homme , la Divinité s'est incarnée , et , par l'Incarnation , est venue la Rédemption. Alors la Divinité s'est cachée , et les hommes n'ont vu que l'humanité obéissante , humiliée , anéantie , et , dans leur aveuglement , ils ont donné au Dieu-Rédempteur ce sceptre dérisoire et fragile qui , dans sa main , est devenu d'airain.

Cette triple petite flamme était , tu le vois , singulièrement éloquente et pénétrait bien avant dans les ténèbres de nos ignorances passées. J'aurais voulu annoncer ma découverte à tous mes frères les ignorants , dont je me sentais entourée. Pénétrer dans les profondeurs lumineuses de ce symbolisme sublime était certainement plus intéressant que de passer en revue une foule d'êtres insignifiants , que de contempler des physionomies et des toilettes plus insignifiantes encore. Hélas ! pourquoi ceux qui ont des yeux ne voient-ils pas ? Pourquoi ceux qui ont des oreilles n'entendent-ils pas ? Pourquoi ceux auxquels Dieu a donné des ailes ne les déploient-ils jamais ? Les ailes de l'âme sont à la fois délicates et puissantes. Toujours au repos , toujours repliées , elles se dessèchent , elles s'amoindrissent , elles s'engluent. C'est l'exercice , c'est le vol qui leur donne de la souplesse et de la vigueur.

L'aigle monte vers le ciel, l'âme monte vers Dieu. Un peu de sublime délasse et fortifie certaines âmes. Mais combien d'aigles se condamnent à raser lourdement la terre, et semblent oublier qu'ils ont reçu des ailes brillantes et fortes, capables de les porter dans les régions de la vérité, de la foi et de l'amour!

Le tricerio mystérieux étant allumé, le diacre se rend au pupitre près duquel est placé le cierge pascal; l'assistance se lève et l'on chante l'*Exultet*, cette belle hymne attribuée à saint Augustin. Les cinq grains d'encens, qui représentent les cinq plaies du Sauveur, sont placés sur le cierge pascal, qui, aux paroles *in ignem accendit*, s'enflamme à son tour au contact du tricerio.

Alors toutes les lampes de la basilique se rallument comme par enchantement; nous passons de l'obscurité du tombeau à la lumière de la vie.

Et dans ce radieux moment, commence la récitation des douze prophéties.

Moïse nous raconte la Création du monde, les scènes du Déluge universel, la Vocation d'Abraham, la Pâque de l'Agneau, le passage de la mer Rouge, l'arrivée dans la Terre promise; Isaïe fait retentir cette parole de Dieu qui ne revient jamais à lui sans fruit; Baruch exalte la vraie sagesse et adresse une satire sublime à ceux qui ont oublié ses voies; Ezéchiël prophétise magnifiquement la résurrection des morts; Jonas publie les crimes de Ninive et son éclatante conversion;

Daniel oppose au gigantesque orgueil de Nabuchodonosor la sublime résistance des trois jeunes Hébreux.

Nous plaçant ainsi : Au commencement et sous cette triple lumière historique, prophétique et révélatrice des premiers âges, aurore de la lumière éclatante qui devait se lever sur nous, nous avons passé de sommets en sommets à travers les épaisses ténèbres de l'enfance du monde, et nous sommes arrivés au Christ.

Il faut quitter les éloquents interprètes de l'ancienne Loi. Nous voici prosternés devant l'autel où l'Auteur de la Loi nouvelle et définitive va renouveler mystiquement l'immolation du Calvaire.

La messe qui se chante est la messe célèbre de Palestrina, dite du Pape Marcel, parce qu'elle a été composée sous le règne de Marcel II.

A ce moment, la musique appelait une réforme ; il n'était rien moins question que de la bannir entièrement de la maison de Dieu. Palestrina prit en main les destinées de son art, s'enferma dans son frais ermitage du mont Cœlius et composa cette messe. Elle obtint tous les suffrages ; la musique, réhabilitée, rentra triomphante et transformée dans les temples pour y chanter magnifiquement la gloire de Dieu.

C'est un Français, le cardinal de Bonnechose, qui célèbre aujourd'hui la sainte messe. Le *Kyrie* a retenti neuf fois sous les voûtes et il se fait un grand silence. Le célébrant est debout au milieu de l'autel, les mains levées, il entonne l'hymne angélique qu'aucune voix

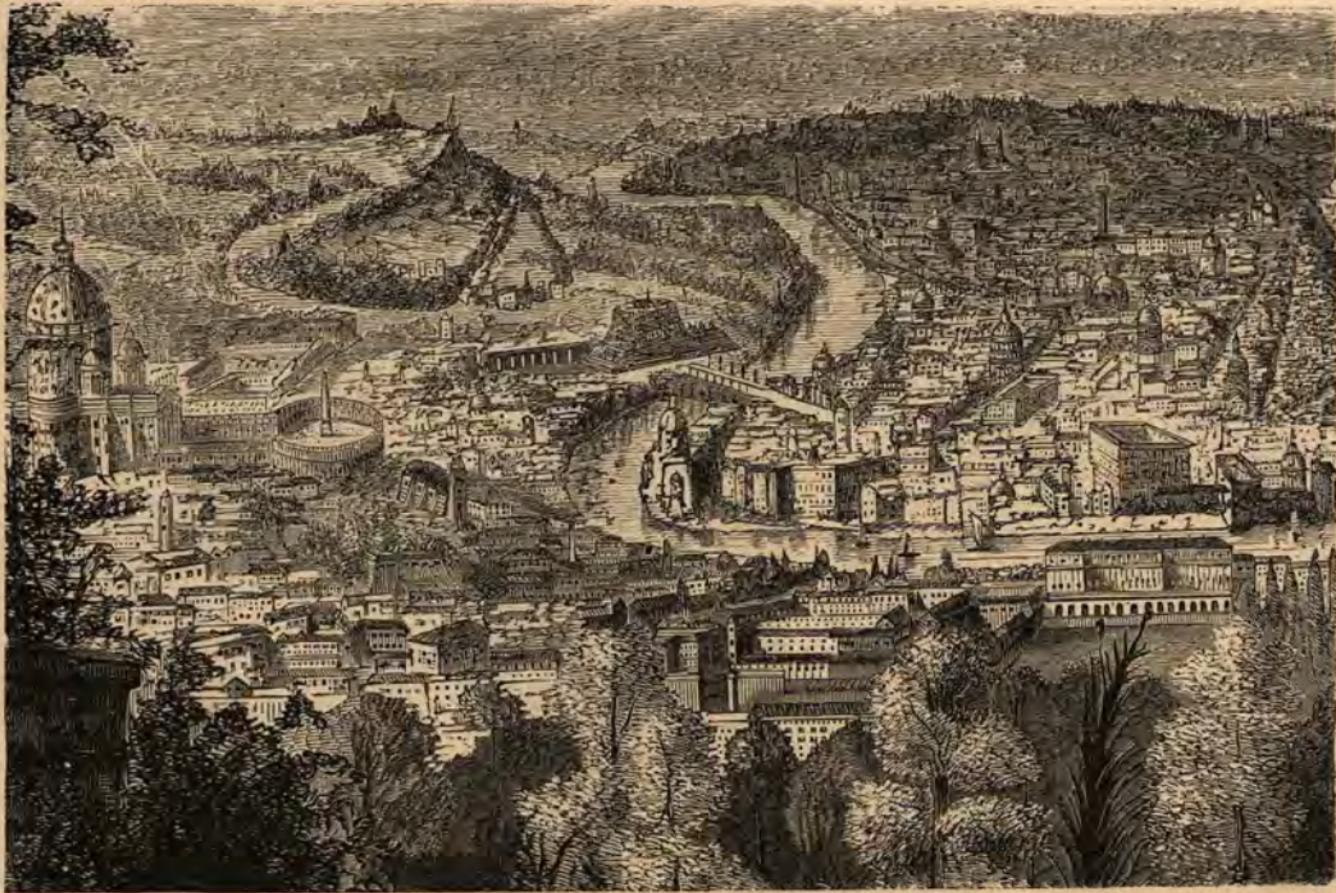
n'a chantée depuis le commencement de la sainte quarantaine : Gloire à Dieu au plus haut des cieux. Alors tombe le voile funèbre qui cache le rétable de l'autel représentant la résurrection du Sauveur ; les gardes-nobles relèvent leur épée qu'ils portaient abaissée en signe de deuil, les soldats du palais leur hallebarde, les massiers pontificaux leur bâton d'argent, le canon tonne au fort Saint-Ange, toutes les cloches de Rome entonnent l'*Alleluia* triomphant.

Et au moment même où elles jettent dans les airs leurs vibrations joyeuses, le sous-diacre revêtu de la tunique blanche traverse le sanctuaire, se place au pied du trône pontifical, et, s'adressant au Pontife, il chante en latin : Saint-Père, je vous annonce une grande joie, c'est l'*Alleluia*.

Alors, dans le temple, la joie éclate sans mesure, le chœur répète le cri d'allégresse, que tous les bruits extérieurs lui apportent. L'Église a essuyé ses dernières larmes : Il est ressuscité, *Alleluia*, louez Dieu.

L'office du Samedi saint se termine ainsi dans une allégresse qui est l'avant-coureur des grandes et solennelles joies du jour triomphant de Pâques.





VUE GÉNÉRALE DE ROME.

XXIX

PAQUES

Dans notre capitale, le jour de Pâques, la joie vibre dans l'air. Le concert aérien et continu des cloches, les détonations de l'artillerie, les mille bruits de la ville, semblent se condenser pour produire un formidable *Alleluia*.

Pour arriver à Saint-Pierre il nous a fallu fendre une foule joyeuse, parée, qui courait à une fête et non pas à un plaisir.

Il était déjà nécessaire de nous servir de nos mains comme de rames pour nous frayer une route.

Du haut de la tribune de Saint-Longin, j'ai vu s'amasser les flots de l'océan humain qui reflue vers la basilique, puis j'ai vu arriver le cortège pontifical. Au moment où le saint sacrifice a commencé, je me disais que j'assistais au plus beau spectacle du monde. Sous les torrents de lumière que déversait la coupole

de Michel-Ange se dressait le trône éclatant du vénérable successeur de Pierre ; sa tête blanche dominait ainsi toute l'abside remplie par les Pères du Concile, en mitre d'argent, par les cardinaux dont les robes de pourpre traînaient sur le tapis vert. Dans les tribunes des princes resplendissaient des uniformes d'une incomparable richesse. Mais ce qui donne le vertige, c'est la foule, c'est ce bruit sourd, puissant, continu, solennel, ce bruit de remous qui vient frapper les oreilles, et qui ne s'entend que sur les grèves ou à Saint-Pierre de Rome les jours de grande fête. Une sorte d'ivresse finit par s'emparer des sens, et il faut se résoudre à fermer les yeux, si l'on veut suivre la célébration du saint sacrifice.

J'avais pris mes mesures pour sortir de la basilique un peu avant la fin de la cérémonie, j'ai pu gagner le péristyle. Comment respirent les poitrines de ces êtres entassés sur les degrés ? C'est la question qu'on s'adresse machinalement en se glissant dans ce mur vivant comme une pierre de plus.

Quel spectacle présente la place, sur laquelle le soleil darde les feux éclatants de son midi !

Autour de l'obélisque qui forme le point central de la place, l'armée pontificale se déploie majestueusement. Le soleil fait étinceler les casques, l'or des broderies, l'acier des cuirasses. Un brillant état-major se rassemble et se divise dans un espace réservé au pied de l'obélisque dont la croix peut être regardée comme

le royal étendard, comme le Labarum à la fois ancien et nouveau de cette vaillante, élégante et redoutable petite armée, qu'une ceinture de peuple et une ceinture de palais enserrent. Au-dessus des toits, debout sur le môle d'Adrien, apparaît l'Ange toujours pacifique qui remet son épée dans le fourreau.

L'immense place n'a pas un coin vide. Un quadruple rang de voitures remplies de femmes parées forme le fond du tableau, et partout se confondent les coiffes de pourpre des paysannes, les toques écarlate des soldats, la tête nue des moines mendiants et des femmes romaines qui sont comme le canevas de cette foule. Et plus haut il y a foule encore. Il y a l'arçopage sacré qui se tient majestueusement debout sur le frontispice monumental.

Au centre, Jésus-Christ, tenant sa croix, est entouré d'apôtres et d'anges; plus bas, sur la colonnade splendide qui décrit harmonieusement son magnifique demi-cercle, se voit le long et double cortège des saints qui semblent se lever tout attentifs dans l'azur.

L'Église triomphante et l'Église militante étaient, on peut le dire, visiblement en présence : l'une dans sa gloire et son éternel repos, l'autre animée, vivante, mais faisant une halte sur le champ de bataille. Et la troisième Église, l'Église souffrante, était là aussi, Gertrude, dans les douloureux élans des cœurs fidèles qui ne craignent pas de mêler aux pulsations de la vie le souvenir toujours renaissant de l'être purement et

fortement aimé qui a traversé les redoutables obscurités de la mort.

Mais tous les yeux se lèvent vers la loge ombragée d'un *velarium* blanc placée au-dessus de la haute porte centrale de la basilique. Les mitres de toile d'argent des évêques y resplendent, les têtes se découvrent sous le soleil ardent : *Ecco il Papa!* s'écrie la foule, voici le Saint-Père. Il apparaît porté sur la *Sedia gestatoria*, dominant tout ce qui l'entoure. Les tambours battent, des rumeurs étouffées que le respect contient s'élèvent et puis s'éteignent.

Cloches, peuple, canons, se taisent, le Père universel va parler au Monde au nom du Dieu vivant.

Une voix s'élève, voix calme, forte, vibrante. L'air sonore l'a prise sur ses ailes et l'a emportée aux quatre coins de cet immense espace où des torrents de vie humaine coulent sans bruit, dans le plus majestueux et le plus admirable des silences.

La formule de la bénédiction est prononcée, le Pape se dresse de toute sa hauteur, tous les fronts se découvrent et s'inclinent. Les yeux au ciel, le Pontife lève lentement les deux bras par un geste suppliant, puis ses mains paternelles retombent pleines de bénédictions sur la foule.

Cet instant rapide, d'une incomparable grandeur, fait courir des frissons dans les veines.

Une bénédiction descend donc visiblement sur toi, ô vieux monde ! Un homme, saint dans sa vie, sacré

dans son caractère, se lève devant toi, et, au nom du Dieu invisible, mais tout-puissant, duquel il tient sa paternité suprême, il te bénit.



BÉNÉDICTION PAPALE LE JOUR DE PAQUES.

Cette bénédiction solennelle est vraiment une sorte de rosée céleste qui tombe d'en haut sur le front endurci de ce monde superbe, ingrat et corrompu ; c'est

comme une brise divine qui purifie l'atmosphère et qui, dissipant les miasmes amassés dans les vallées, rend plus facile l'ascension de toutes les âmes vers les régions sereines de la foi.

O splendeur de l'unité catholique ! que tu m'es apparue radieuse et puissante au fronton de ce temple, en la personne de ce vieillard, Père universel, Pontife universel, chef unique et suprême de l'Église ! Dix-huit siècles ont passé sur la Résurrection du Sauveur, les royaumes ont changé de nom, les empires de place, les peuples de vie ; tout a été détruit, réédifié, brisé, reconstruit, tout a subi l'éternelle et fatale loi du changement, tout a été bouleversé de fond en comble, tout, excepté l'Église. Saint Pierre a béni la chrétienté naissante, Pie IX bénit la chrétienté dix-huit fois séculaire.

La multitude, courbée un instant sous la main débile mais souveraine du saint Pontife, s'est redressée comme un seul être. Le respect avait eu ses manifestations, écoutez maintenant parler l'amour. Entendez-vous ces cris pénétrants jetés dans toutes les langues ? Les vivat couvrent les fanfares de la musique militaire, le canon étouffe les vivat, les cloches chantent en chœur ; une joie sans nom parcourt la foule et se communique des uns aux autres, avec une rapidité électrique : c'est la joie, c'est la foi, c'est l'espérance, c'est le sentiment universel. Jamais je n'ai plus admiré l'éclat de cette fleur immortelle, d'origine di-

vine, qui s'appelle l'Église catholique. Le grain de sénévé est devenu le plus majestueux de tous les arbres ; aussi fécond que magnifique, il se pare de fleurs éclatantes, et les fruits qu'il porte ont seuls la puissance de nourrir les âmes.

Le soir même, la foule refluit vers la place Saint-Pierre pour assister à l'illumination de la basilique. Des feux voilés dessinaient les contours grandioses de la coupole, et traçaient en serpentant des cordons lumineux qui laissaient seulement deviner les grandes lignes architecturales. Tout à coup une vague rumeur court dans la foule immense entassée sur la place et est suivie d'acclamations étourdissantes. Les feux voilés, les lueurs tremblantes et douces ont été soudain remplacés par des feux clairs, éblouissants. Saint-Pierre se dressait devant nous, dessiné à la flamme, et projetait au loin dans la nuit de vives et radieuses clartés.

Je ferme cette lettre sur cette illumination magique, ma chère Gertrude ; c'est probablement la dernière qui te parviendra datée de Rome.



XXX

LE RETOUR

Si je n'allais vers la France, ma chère Gertrude, quels seraient mes regrets de quitter Rome ! Quel adieu attendri, reconnaissant, et je puis ajouter solennel, j'ai adressé du fond de mon âme à ce sol sacré, à ces temples bénis, à ces horizons d'une beauté unique, à tous ces lieux qui deviennent particulièrement chers à ceux qui les ont connus. Adieu donc aux joies profondes et surnaturelles de l'âme, adieu aux émerveillements des yeux, adieu aux émotions pénétrantes et délicates du cœur, adieu aux ravissements de la foi et aux admirations nées des magnificences de l'art, adieu à la cohorte nombreuse des saints et des martyrs, adieu aux artistes sublimes, adieu à saint Pierre et à Pie IX ; adieu à Michel-Ange, à Raphaël, à Guido Reni, au Bernin ; adieu à Rome et aux amis qui vivent à Rome !

Mais ne nous laissons pas trop dominer par ces vifs regrets, et allons bien vite et bien sagement les endormir dans ce wagon qui nous attend. A la vue de ces roues brillantes tournées vers la patrie, mon cœur tressaille, et en jetant à la Ville éternelle et à ceux



LES BORDS DE L'ARNO A FLORENCE.

que j'y laisse un adieu ému, sincèrement ému, j'ai dit : Pars, ô coursier de feu ! prends ton vol, ardente messagère ! hâte-toi, et puisse la force de mon désir décupler la force de tes ailes !

Ainsi se passe sur la terre la vie de l'homme voyageur. Elle s'écoule comme un fleuve rapide entre deux

rives immobiles ; sur l'une d'elles pleure le Regret, sur l'autre sourit l'Espérance. Le pauvre pèlerin se laisse entraîner, mais comme il souffre ! Une de ses mains se tend vers le passé, qu'il veut retenir, l'autre vers l'avenir, qu'il appelle. Qu'ils sont rares les hommes du moment présent, ceux dont le calme regard mesure seulement l'horizon du jour qui se lève, ceux dont l'action se porte exclusivement sur le devoir de l'heure qui sonne ! Ceux-là sont les sages et les forts. Ils ne se laissent pas rouler par les flots de l'instabilité des choses humaines, ils demeurent debout, énergiques et patients, accomplissant vaillamment la tâche quotidienne, les yeux fixés sur ce point immuable qui a nom : la vie éternelle.

Endormis à Rome, nous ne nous sommes réveillés qu'à Florence. Ce fleuve vert, c'est l'Arno ; cette tour élégante, véritable bijou de marbre, c'est le fameux Campanile : ici ont vécu Michel-Ange, Galilée, Dante, Alfieri, Fra Angelico. Nulle ville d'Italie n'est enguirlandée de plus de souvenirs glorieux et touchants. M. de Rabière met en avant la proposition d'y faire une halte de huit jours ; nous soupignons de regret, mais nous répondons négativement. Il y a en nous une autre volonté absolue, tyrannique, un être à part qui, les yeux sur la carte, pose son doigt inflexible sur ces deux points de l'espace, Rome-Paris. Pour ce tyran qui a nom le cœur, il n'y a pas d'étapes désirables, pas de haltes enviabiles. Il part pour arriver, il vole, dédai-

gneux des splendeurs jetées comme des amorces sur son passage, oublieux des fatigues renaissantes, et tout pa-



CHAPELLE DE LA SAINTE VIERGE.

reil à une flèche qui traverse l'air en sifflant et que rien ne détourne de son but.

Mais, monseigneur, le chemin de fer a aussi ses volontés à lui, ses exigences. A certains moments, sans

prendre souci de nos désirs, sa voix impérieuse crie : Halte ! Et fussiez-vous dévoré par mille angoisses ; eussiez-vous en jeu un de ces intérêts suprêmes devant lesquels tout disparaît, excepté les distances matérielles ; s'agit-il de votre fortune, de votre vie, il faut que vous obéissiez à l'ordre qui vous est donné ; il faut que, tout frémissant d'impatience, vous descendiez de cette maison ambulante dont le mouvement continu s'harmonisait avec l'agitation de votre âme. Je ne crains pas d'être démentie en disant que sentir s'arrêter soudain ce vol, trop lent déjà au gré de nos désirs, être déposée sur un pavé étranger et voir se lever devant soi une longue nuit sans repos dont rien ne viendra raccourcir les heures inutiles, peut se compter au nombre des intimes ennuis de la vie. Je me hâte de le dire, la halte à Florence peut être une déception, elle n'est jamais un ennui. Au sortir de ce train arrivé directement de Rome, le cœur encore tout endolori de mes adieux à la Ville éternelle, j'étais triste, fatiguée, brisée encore plus peut-être que Marcelle, et il me fallut tout un réveil d'énergie pour quitter la gare. Heureusement ma mémoire, qui ne s'engourdit guère, me souffla tout à coup à l'oreille un mot : Michel-Ange ! et je me levai aussitôt pour appeler une voiture. Tu comprendras, Gertrude, qu'après avoir fait la rencontre du sublime artiste, on ne peut résister au désir de le retrouver, et qu'on court saluer les œuvres de son génie partout où elles se trouvent. Je suis

donc montée en voiture et j'ai visité successivement le Dôme, le Campanile, la merveilleuse porte de bronze du Baptistère, le palais Vieux, le palais Pitti. Mes yeux et mon intelligence se sont rouverts devant la



L'ÉGLISE DE SANTA-CROCE A FLORENCE.

Vierge au Chardonneret, la Vierge à la Chaise de Raphaël, la Madeleine de Titien, la Vierge au Rosaire de Murillo. J'ai emporté dans ma mémoire les trois Parques de Michel-Ange. Quelles vieilles, Gertrude ! Quelle mélancolie pleine de noblesse se peint sur la physionomie de Clotho, la fileuse ! quel regard dévorant et sinistre-

ment interrogateur lui jette Atropos en entr'ouvrant ses larges ciseaux ! Avec quel art le pinceau puissant de Michel-Ange a labouré ces visages ! comme il a rendu la décrépitude, dont la troisième Parque, avec son horrible bouche édentée, est la plus fidèle mais la plus épouvantable image ! La salle de Niobé a reçu un tribut tout particulier d'admiration. Niobé et ses enfants furent poursuivis par Apollon ; les attitudes sont diverses, mais expriment un sentiment unique : l'effroi ; c'est superbe ! ces statues vivent, souffrent, s'échappent. Du palais Pitti je me suis traînée vers l'église à laquelle appartiennent les tombeaux des Médicis. L'église était ouverte ; mais les chapelles qui les renferment ne l'étaient pas. On me répondit qu'il fallait attendre le gardien. J'étais heureusement dans la maison du bon Dieu, chez moi par conséquent. Je choisis un coin obscur, et, toute poudreuse, toute somnolente, je me laissai tomber sur une belle dalle de marbre poli. Je restai là une grande heure. Bien persuadée que j'avais fait une course inutile, je me relevais pour regagner la gare, quand le sacristain auquel je m'étais adressée s'approcha de moi et me montra du geste une porte qui s'ouvrait à gauche dans le lointain. Ma lassitude, mon engourdissement avaient repris le dessus ; toutefois je me dirigeai machinalement vers cette porte, et, tout endormie, j'entrai sur les pas du gardien dans une grande salle quadrangulaire.

Une véritable secousse électrique réveilla soudain

tout mon être, le génie même de Michel-Ange me criait : Regarde ! Je m'avance toute tressillante. Ces gigantesques êtres de pierre semblent sortir de leur sommeil à mon approche, ils se détournent lentement vers moi,



VUE DE FLORENCE.

tout pensifs, ils vont se lever. Le marbre est devenu vivant, l'existence a été communiquée à cette matière inerte, et les statues inachevées elles-mêmes, celles dont le beau corps est surmonté d'une tête aux traits informes, à peine ébauchés, respirent et pensent devant nous.

La Vierge et l'Enfant Jésus forment un groupe à part, à peine dégrossi, et cependant d'une beauté indescriptible, un peu exclusivement humaine peut-être. La Vierge rappelle les femmes d'une beauté saine qui, au retour des travaux des champs, prennent entre leurs genoux l'enfant déjà grand qu'elles nourrissent encore de leur lait. Comme le petit corps de l'Enfant-Dieu est déjà vigoureux dans sa grâce ! avec quelle ardeur il demande à vivre ! Par quel mouvement impétueux il se détourne vers sa mère, dont il étreint la poitrine de ses deux petites mains frémissantes !

Ce mouvement seul donne à ce groupe une valeur sans égale ; il semble qu'il soit impossible d'aller plus loin dans l'expression, le mouvement, la vie.

A droite de la chapelle se trouve le tombeau de Laurent de Médicis. La statue du prince s'élève entre l'Aurore et le Crépuscule, à demi couchés à ses pieds. L'Aurore est une belle femme qui échappe au sommeil et se délivre nonchalamment de ses voiles ; le Crépuscule, un homme au visage sombre comme Michel-Ange seul sait en créer. Quelles ombres pèsent sur son vaste front ! avec quelle fière et éloquente tristesse il semble regarder le jour qui s'enfuit ! Ces traits magnifiques, cette attitude, cette physionomie, sont tout un livre de pensées austères et profondes. Il faudrait des jours pour le feuilleter et des heures de méditation pour le comprendre.

Faisant face au tombeau de Laurent de Médicis se

dresse celui du duc Julien ; il a pour sentinelles le Jour et la Nuit. Le Jour n'est absolument qu'ébauché. L'Hercule est pour ainsi dire sans visage ; mais comme ses membres vivent et se meuvent ! quelle superbe attitude il a et comme il se soulève sur son coude gauche !



MICHEL-ANGE.



RAPHAEL.

La Nuit, accompagnée de son hibou, resté la merveille des merveilles de la sculpture ; c'est une femme splendide qui dort, les bras repliés, le coude appuyé sur le genou, le visage appuyé sur la main. Ce chef-d'œuvre inspire une admiration qui se peut appeler terrassante ; il dépasse enfin le travail préconçu de l'imagination qui, dans les œuvres sorties des mains de l'homme, agit souvent comme une espèce de

dissolvant en établissant je ne sais quels termes comparatifs entre la réalité et l'idéal entrevu. Mais il faut s'arracher à ces extases, ma chère Gertrude, l'heure s'est évanouie avec la rapidité d'une minute, c'est vrai, mais enfin elle s'est évanouie. Je m'éloigne à regret et je remonte en wagon. Sont-ce bien ce bon gros gentleman, cette petite femme aux traits pointus, cette dame arrogante, ennuyée, cette autre livrée à la friandise du bonbon et de l'orange, qui sont mes compagnons de voyage? Non, oh! non! Jusqu'à Turin, fermant les yeux, j'ai voyagé en plus noble et plus vivante compagnie. Je m'étais entourée de la Nuit, du Jour, de l'Aurore et du Crépuscule, qui dans la chapelle des Médicis font cortège à la Vierge et au divin Enfant. Ces apparitions ne s'étaient pas sitôt évanouies et mettaient une sorte de rempart entre les indifférents et moi.

Il faut rester dans cette ville de onze heures du soir à cinq heures du matin, et tout se ferme. C'est une véritable fantasmagorie que ce repos. On marche dans les ténèbres vers un hôtel obscur, on entre à tâtons dans des appartements où bâillent et dorment des garçons de service, on gagne une chambre qu'on ne doit pas habiter et par laquelle d'autres viennent de passer. Nous avons dû dormir tout habillés, et à cinq heures du matin nous reprenions notre course ténébreuse vers la gare. Nous nous sommes bousculés avec toutes sortes de gens à moitié endormis, et enfin nous sommes partis pour Suze. L'Aurore, la véritable Aurore, nous

attendait sur la route, et ses magnificences nous ont bien vite réveillés. Les lueurs à la fois vives et délicates du jour se dégageant des voiles de la nuit donnaient aux pentes neigeuses des montagnes des teintes roses que les artistes n'oseraient probablement pas reproduire. Le rose est la couleur favorite de l'Aurore, c'est sur un horizon rose que les montagnes d'un bleu vapoureux décrivent leurs festons élégants, leurs courbes harmonieuses. Mais le rose est la plus fugitive des couleurs. Plus rapidement encore qu'il ne s'efface de dessus les lèvres, les joues et les pétales, il s'efface de l'horizon. Un jour vif et clair le fait évanouir et donne un tout autre aspect à la nature, qui devient d'une beauté plus sévère mais plus grandiose. Voici toute une ligne de montagnes volcaniques sans neige et sans verdure, elles produisent l'effet de hautes draperies de moire brillante et grise qui se déroulent et, du ciel, retombent en plis onduleux ou rigides sur la terre. La neige produit de plus beaux effets encore. Collée contre ces pics irréguliers, semée sur ces masses mouvementées, elle met en quelque sorte en relief la profondeur des ravins. Cette belle neige, ce velours, se tend, se drape, retombe en formant des plis admirables. Pendant que je contempiais ces splendeurs, des hommes, nos voisins, s'entretenaient de leur commerce et passaient ouvertement dédaigneux devant elles. Et je les plaignais et je disais en souriant aux montagnes : « De quelle merveilleuse fabrique sortent donc vos superbes

tuniques de velours blanc, ô montagnes ! quel peintre vous colore et quel sculpteur arrondit ou aiguise vos sommets ? » Et ici ma mémoire me ramenait à Paris qui n'a rien d'alpestre, et dans la rue de Sèvres qui n'a rien de pittoresque. Mais la neige, à une heure donnée,



FLORENCE.

couvre toutes les laideurs et toutes les vulgarités terrestres sous son manteau d'hermine, et un dimanche, en sortant de Sainte-Clotilde, je trouvai qu'un épais tapis de cygne avait été étendu sur les pavés. Dans la rue de Sèvres, les petites boutiques qui s'élèvent sur le trottoir au premier de l'an se dégarnissaient ; il ne res-

tait plus que les quatre bâtons soutenant le pavillon de toile et la table de sapin où s'élevaient en pyramides les objets à vendre. Dans la déroute générale, les enfants seuls conservaient leur providentielle gaieté, et



SAINTE-CLOTILDE.

faisaient bon accueil à la neige. L'un d'eux, un garçonnet de sept ans, debout devant la table couverte de neige, les joues violettes de froid, mais les yeux brillants de joie, continuait plaisamment son rôle de marchand.

— Neige à vendre ! criait-il en montrant toutes ses dents blanches, deux sous la neige ! qui veut la belle neige toute fraîche ? Deux sous la neige, deux sous ! Qui veut de la neige pour deux sous ?

— Moi ! lui dis-je, en m'arrêtant devant le blanc étalage.

Ses amis l'entourèrent en riant, et le petit marchand sourit d'un air légèrement confus.

--- Tiens, lui dis-je, voilà deux sous, donne-moi de la neige pour deux sous.

Et pendant qu'il plongeait ses mains dans l'épaisseur de la neige, je lui demandai :

— Où te fournis-tu de marchandise, mon enfant ?

Il leva sa petite figure vers le ciel, d'où tombaient pressés des gros flocons blancs.

— Là-haut, dit-il.

— Mais le nom du fabricant ? dis-je en insistant.

Trois petites voix, en comptant la sienne, s'écrièrent :
Le bon Dieu !

Cette réponse valait bien quelques sous. J'en distribuai, et je partis, emportant entre mes doigts une petite boule de neige et dans ma mémoire tout un tableau de visages rians. Puisse l'homme, pensais-je, conserver la droiture et la simplicité de l'enfant ! Or, ce matin, ma chère Gertrude, il me semblait que les montagnes que j'interrogeais prenaient une voix pour me faire la même réponse. Et c'est ainsi que, traversant les choses grandes et petites par toutes les causes secondes, l'es-

prit réfléchi arrive à la cause unique et première, à Celui que nous appelons le bon Dieu.

Quelle est cette station nouvelle qui nous apparaît?

Nous sommes à Suze, au pied du mont Cenis. Entre notre patrie et nous se dresse cette gigantesque et naguère infranchissable barrière. L'homme ne pouvant l'abattre, a fait successivement pour la gravir usage de tous ses moyens d'action. Napoléon I^{er} y fit tracer un chemin pour ses troupes, ce qui donna envie de crier au miracle; l'étroit chemin à lacets y devint ensuite une belle route sur laquelle couraient de grandes diligences attelées de belles mules au pied agile et sûr; enfin, en attendant le chemin définitif qu'on creuse dans les entrailles mêmes du géant, on a posé hardiment des rails sur ses flancs, et les chevriers ébahis ont aperçu un jour la locomotive fumante qui s'en allait vers les nuages.

J'avais déjà vu briller le long de la montagne ce double et mince ruban de fer, et ce mode d'ascension ne m'avait en aucune façon séduite. Je savais toutefois qu'il était devenu le plus ordinaire, et, une fois à Suze, je m'expliquai l'agitation de certaines femmes. Ce n'est pas sans un petit frémissement qu'on entre dans ces wagons disposés d'une manière toute particulière. Ils forment un couloir long et étroit garni de banquettes et éclairé par un vitrage placé dans la partie supérieure. Ces wagons rappellent vraiment quelque peu la voiture cellulaire, et si les figures des voyageurs

n'avaient rien de criminel, bon nombre étaient quelque peu défaites.

A propos de notre traversée, on grossit tellement et comme à plaisir certains dangers, on parle tellement à tort et à travers des avalanches, des facilités qui se rencontrent de glisser au fond des torrents, que, même dans les meilleures circonstances possibles, on a toujours l'air d'exposer un peu sa vie.

Enfin, à la garde de Dieu, le pas décisif est fait ; nous sommes partis. Le vertige du moins n'est pas à craindre ; le train passe entre des barrières de planches qui escamotent la vue de la montagne. Cela peut servir la prudence, mais contriste certainement la poésie.

Il faut une imagination toute fraîche, toute vivace, pour se figurer qu'on s'élève vers le ciel en côtoyant des abîmes, quand les yeux ne rencontrent qu'un mur de planches à peine dégrossies.

L'agitation de certaines voyageuses s'est calmée peu à peu. Quand l'ordre était subitement donné de tout fermer et que le train s'arrêtait brusquement, ce qui arrivait souvent, bien des visages pâlissaient encore et bien des regards inquiets se tournaient vers le jeune homme assis entre les wagons pour serrer les freins. Mais cette halte, qui, se faisant dans une obscurité relative, est toujours émouvante, était courte, et l'impression passait. Je dois te l'avouer, Gertrude, je me suis bien vite familiarisée avec tous ces petits incidents, et je n'étais pas la dernière à me lever quand je

pouvais glisser mon regard par un interstice formé entre les planches. Quels paysages m'apparaissaient alors ! quels panoramas se déployaient devant moi dans la neige ! De tous ces grands mamelons de marbre coulait abondamment une eau limpide qui, se perdant d'abord dans les profondeurs de la montagne, allait sourdre à sa base et porter, en s'échappant, la vie, la fécondité dans les plaines et les vallées.

— La Grande-Croix ! s'écrie tout à coup une voix vibrante.

Le train s'arrête, nous sommes au sommet, et il y a une halte. Quelques voyageurs descendent. Les uns admirent le panorama splendide étalé devant eux ; les autres cueillent dans la neige des fleurs charmantes ; pour moi, je ne pouvais détacher mon regard de la grande croix plantée au sein de ces neiges éclatantes et éternelles.

Sur ce Golgotha de marbre blanc, elle se dressait isolée, solitaire, éloquente, et un monde de réflexions naissait de la seule glorification de ce gibet devenu l'emblème le plus sacré du monde !

La Grande-Croix passée, le train a soudain accéléré sa marche ; nous descendions. Que de tableaux ravissants à saisir au passage ! Ici, des cascates tombent de haut dans un bassin de neige ; là, des régions splendides et désolées ressemblent à de vastes dunes de sable gris ; partout le pauvre hameau alpestre et son église au clocher aigu suspendus au flanc de la

montagne, ou penchés sur les bords des torrents, ou blottis contre les rocs arides.

La chaleur est accablante; ma voisine, une jolie petite Anglaise de douze ans, devient pâle et cesse son gentil babil; plusieurs femmes ont leur flacon de sels à la main, tous, nous portons un masque épais de poussière. Aussi qu'il fait bon arriver à Saint-Michel! C'est la plus délicieuse halte qu'on puisse imaginer pour des Français. On y parle leur langue, on y mange leur cuisine; on y trouve des appartements commodes, et l'on s'y démasque avec un plaisir bien senti.

Avec cette double sensation d'avoir échappé aux dangers de la traversée du mont Cenis et de nous être délivrés de la poussière italienne, nous sommes repartis, ma chère Gertrude. Cette halte d'une heure nous avait singulièrement reposés et rafraîchis, et nous remontons gaiement en wagon.

Les montagnes semblent nous suivre; mais désormais nous rasons humblement leurs bases, et notre regard seul monte aux sommets altiers. Quels sillons les torrents et les cascates ont ouverts dans leurs flancs! quel réseau de veines tarées s'y croise! Admire maintenant avec moi ce lever de rideau.

Une nappe d'eau bleue, limpide, immergée dans une lumière éclatante, qui lui donne la transparence et le moelleux des nuages, se déroule à perte de vue. C'est le lac du Bourget, et l'on ne peut saisir un plus

favorable moment pour l'admirer. Aux peupliers de ses bords frissonnent des dentelles d'une nuance délicate et charmante qu'à l'opposition de la feuille morte on pourrait appeler feuille naissante; les montagnes à peine vertes se reflètent dans ce beau miroir sans rides. Cet uni repose délicieusement les yeux.

Plus loin le tableau change. Les montagnes revêtues d'une épaisse toison de couleur sombre produisent au crépuscule l'effet de monstres accroupis sur notre route.

Ils regardent, ces dragons fantastiques, l'entrée de notre chère France. Ah! maintenant comme toutes les beautés des paysages étrangers s'évanouissent! comme le ciel éclatant de l'Italie me paraît terne! comme toutes les splendeurs qui ont charmé mon regard se voilent! Du fond de mon être s'exhale un hymne de joie qu'aucun langage ne saurait traduire. Sous quelle forme produire cet élan de l'âme, ce battement du cœur, cette aspiration de la poitrine qui se dilate et qui boit enfin l'air natal?

O patrie! patrie! par quels accents te saluerai-je! Quel amour puissant et pur tu nous inspires! Comme tu te creuses au fond de notre cœur une place inviolable et sacrée! Au moment de te quitter, une mystérieuse angoisse s'insinue jusque dans les fibres les plus inconnues et les plus délicates de notre âme, et au moment de te revoir, un tressaillement d'amour non moins mystérieux agite tout notre être.

Cette lettre finit notre correspondance, ma sœur. Un jour de repos forcé à Chambéry m'a conduit à te l'écrire. Après avoir savouré le bonheur de revoir la France, j'aurai celui de voler vers ceux qui me sont uniquement chers. Celui-là ne s'est jamais décrit.





TABLE.

I. De Paris à Lyon.....	1
II. Nos compagnons de voyage.....	8
III. La Cannebière.....	18
IV. Sur le paquebot.....	23
V. Nos premiers pas à Rome.....	34
VI. Les rues et la campagne.....	41
VII. Le grand art.....	48
VIII. Nos jours gais.....	59
IX. Ciel et enfer.....	67
X. Les temples.....	77
XI. Les salons.....	83
XII. Dans la chambre d'un saint.....	87
XIII. Paysages.....	92
XIV. La casa.....	101
XV. A Tivoli.....	105
XVI. Hautes solitudes!.....	116
XVII. Poussière! Immortalité!.....	134
XVIII. Au Concile et aux Catacombes.....	157

XIX. A bride abattue	170
XX. Pénétrants souvenirs	191
XXI. Contre la nostalgie	202
XXII. Une halte	217
XXIII. Merveilles	229
XXIV. Pèlerinages	240
XXV. Sous le dôme	249
XXVI. Les grands jours	257
XXVII. Le Vendredi saint	270
XXVIII. Le Samedi saint	281
XXIX. Pâques	289
XXX. Le retour	296





TABLE DES GRAVURES

IMPRIMÉES HORS TEXTE.

Le port de Marseille.....	20
Saint-Pierre de Rome.....	36
Villa Pamphili.....	98
Arc de Titus.....	141
Le Forum romain.....	154
Sainte Cécile.....	187
Martyre de saint Laurent.....	192
Le Saint-Père sur la <i>Sedia gestatoria</i>	222
Basilique de Saint-Jean de Latran.....	243
Vue générale de Rome.....	289





BIBLIOTHÈQUE
DES
VOYAGES



EXTRAIT DU CATALOGUE GÉNÉRAL

DE LA

LIBRAIRIE HENRI PLON

Rue Garancière, 8 et 10

Chacun des ouvrages est expédié *franco* par la
poste à la personne qui en fait parvenir *franco* le
prix en timbres-poste ou en mandats sur la poste.

PARIS



L'Astrolabe et la Zélée.

AUSTRALIE

VOYAGE AUTOUR DU MONDE

PAR

LE COMTE DE BEAUVOIR

Ouvrage enrichi de deux grandes Cartes

ET DE DOUZE GRAVURES-PHOTOGRAPHIES

Huitième Édition

Un joli volume in-18. — Prix : 4 francs.

M. Cuvillier-Fleury, de l'Académie française, écrivait dans le *Journal des Débats* : « Lisez ce livre, l'enjouement n'y manque pas, mais non plus la raison, le bon sens, l'entrain libéral d'un enfant de la France moderne, qui ne renie pas son siècle et ne sait pas médire de son pays : C'est l'œuvre d'un honnête esprit et d'un généreux cœur. »

A la tribune du Corps législatif, M. Thiers citait avec éloge les pages dans lesquelles l'auteur traite des questions commerciales.

« La double curiosité de ce charmant livre écrit par un si jeune homme consiste à la fois dans un détail de chiffres très-facile à comprendre, et dans des observations très-justes d'un monde encore si nouveau, parvenu déjà à tant de progrès. »

(JULES JANIN, *Indépendance belge.*)

« Il y a de tout dans ce charmant volume, des aventures de chasse et des tempêtes pour ceux qui se plaisent aux surprises, des observations et des études de mœurs pour les moralistes curieux de ce qui se passe dans le cœur de l'homme, de l'économie politique pour les érudits, de l'agronomie et du paysage, des récits pleins de verve et des aperçus pleins de chiffres. Il y a surtout un grand sentiment de la vérité. »

(AMÉDÉE ACHARD, *Moniteur universel*)

« Les récits de M. de Beauvoir entraînent le lecteur par le charme des descriptions, par le souffle de vie et de liberté qui s'en dégage. L'auteur nous promène dans les palais de Melbourne, dans les mines d'or, dont il nous fait connaître l'histoire et le mode d'exploitation dans les immenses propriétés des *squatters*, et dans les huttes des cannibales. »

(R. RADAU, *Revue des Deux-Mondes.*)



Les Amazones du roi de Siam.

JAVA, SIAM, CANTON

VOYAGE AUTOUR DU MONDE

PAR

LE COMTE DE BEAUVOIR

Ouvrage enrichi d'une grande Carte spéciale

ET DE QUATORZE GRAVURES-PHOTOGRAPHIES

Huitième Édition

Un joli volume in-18. — Prix : 4 francs.

« Le second volume de M. de Beauvoir, *Java, Siam, Canton*, est aussi gai, aussi vif, aussi entraînant à lire que le premier. Quelles jolies pages et quels joyeux détails sur les visites aux harems où sont gardées les sultanes javanaises, et sur la belle tenue des soizante-treize princes siamois, fils du roi Mongkut! A Siam, il faut, avec l'auteur, s'incliner devant l'Éléphant blanc, passer en revue le régiment des Amazones royales, et plaindre le triste sort des sept cents veuves du deuxième roi, réunies autour du grand bocal d'or qui leur conserve leur époux. Manger du chien, du rat et de la compote de têtards, c'est le devoir classique du voyageur en Chine. Voilà, avec bien d'autres choses plaisantes, le côté amusant de ce livre.

» Cependant M. de Beauvoir, dans son voyage, a poursuivi un but plus élevé que ne le ferait un simple touriste. Les lecteurs sérieux ont apprécié dans son premier volume d'intéressantes recherches sur les institutions sociales de l'Australie, sur le développement extraordinaire de cette grande colonie, sur ses immenses stations de bœufs et de moutons, sur les mines d'or. *Java, Siam, Canton*, leur offrent de non moins intéressants sujets d'étude sur les systèmes comparés de colonisation des Hollandais à Java, des Anglais à Singapour, des Portugais à Macao, systèmes si profondément différents, et sur le véritable rôle des Missions catholiques en Chine. »



La Rue circulaire, à Pékin.

PÉKIN, YEDDO SAN-FRANCISCO VOYAGE AUTOUR DU MONDE

PAR

LE COMTE DE BEAUVOIR

Ouvrage enrichi de quatre Cartes spéciales

ET DE QUINZE GRAVURES-PHOTOGRAPHIES

Sixième Édition

Un joli volume in-18. — Prix : 4 francs.

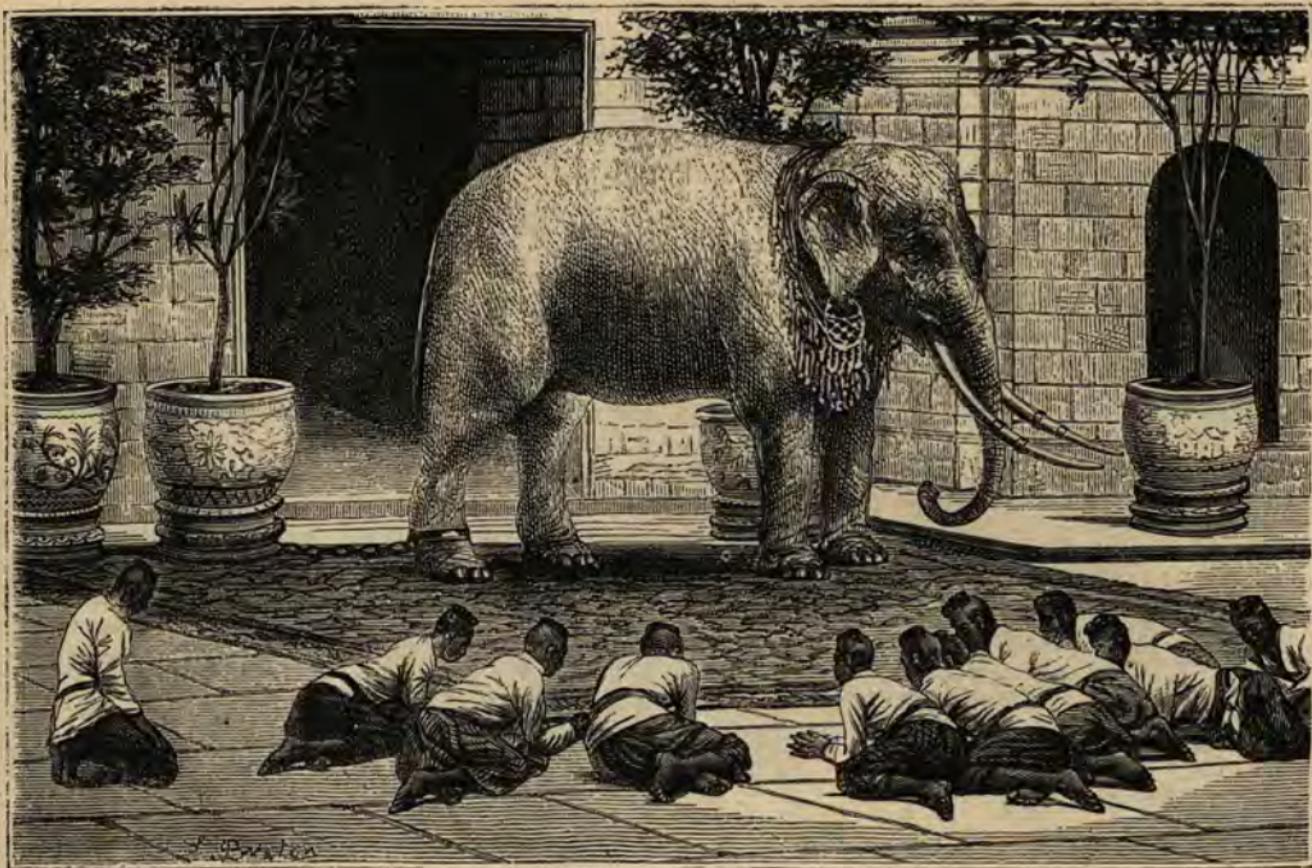
« C'est joliment débiter dans la vie que d'y entrer par un si beau voyage et un livre si charmant. Allons ! il y a encore des jeunes gens dans notre France ! M. de Beauvoir est un aimable compagnon à connaître. Il fait avec tant de grâce les honneurs de son extrême jeunesse ! Il petille d'une joie si vraie et si communicative ! Il est si heureux de dire :

J'étais là, telle chose m'advint !

» Il est naturel, il a de l'esprit, et du meilleur, de celui qu'on ne cherche point, qui jaillit à tout propos d'une âme épanouie. » (FRANCISQUE SARCEY, *Journal de Paris*.)

La presse a été unanime dans les jugements sympathiques qu'elle a portés sur cet ouvrage.

« Un mot de ce jeune voyageur qui m'intéresse, écrivait M. AUGUSTE VILLEMOT dans le *Figaro*. Il accompagnait dans une exploration autour du monde M. le duc de Penthièvre, fils de M. le prince de Joinville. M. de Beauvoir, qui ne voyage pas uniquement pour s'amuser, tire de ses études des conclusions qui valent la peine d'être méditées. »



L'Éléphant blanc, à Siam.

VOYAGE AUTOUR DU MONDE

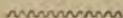
AUSTRALIE
JAVA, SIAM, CANTON
PÉKIN, YEDDO, SAN-FRANCISCO

PAR

LE COMTE DE BEAUVOIR

Ouvrage enrichi de 116 gravures, cartes, plans et fac-simile

Un superbe vol. gr. in-8° colombier. — Prix : 16 fr.

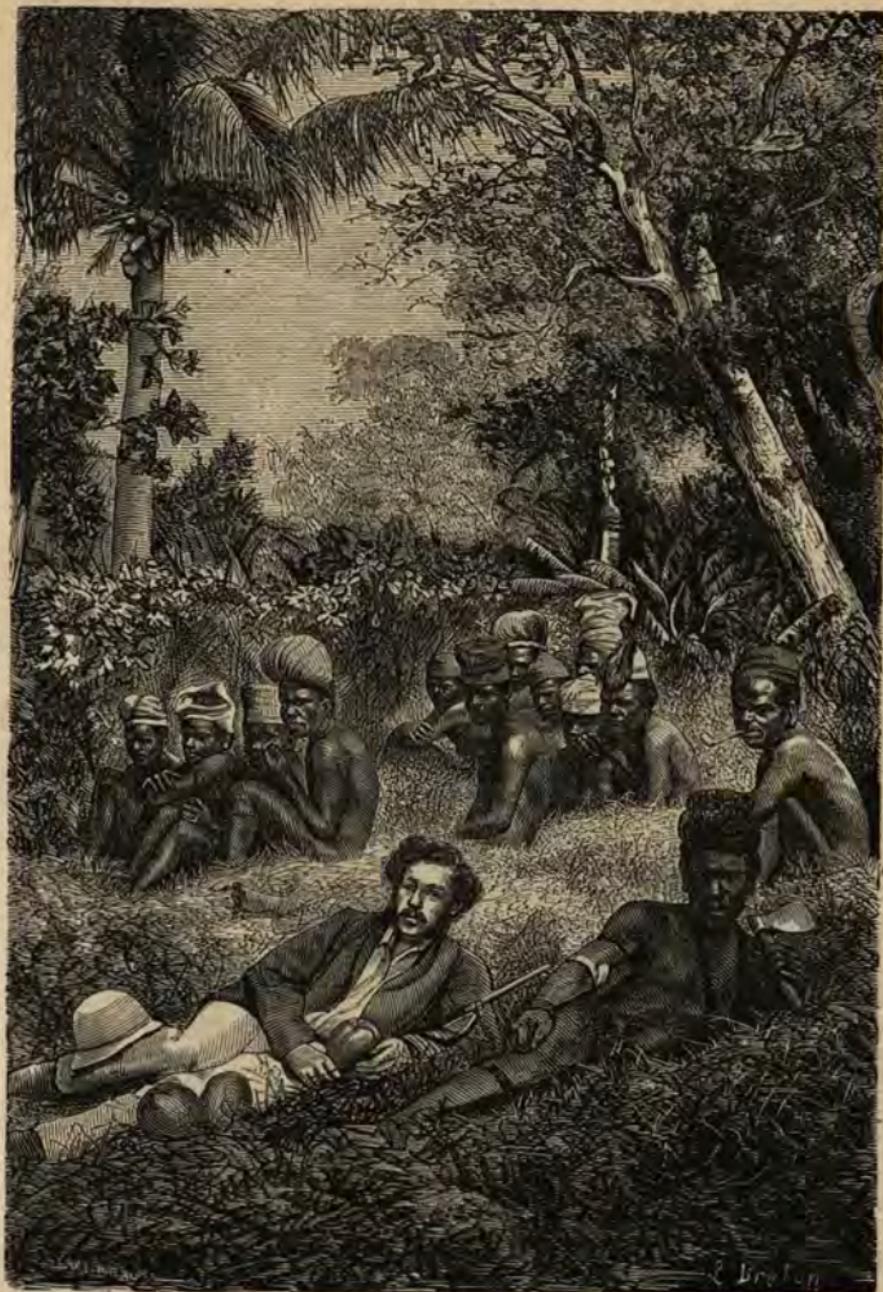


« Il ne demandait pas un si grand honneur pour son livre, l'aimable et modeste voyageur qui, en si bonne compagnie, a fait récemment ce *tour du monde*, où tous nous l'avons suivi. Le suffrage des gens de goût, l'empressement des lecteurs et le succès, qui ne gâte rien, lui suffisaient. Mais il avait affaire à un éditeur qui ne fait pas les choses à demi. M. Henri Plon avait conçu le projet d'une grande réimpression illustrée du *Voyage* de M. de Beauvoir. Son fils l'a exécutée avec l'entrain traditionnel de sa maison pour les belles choses.

Voici tantôt quatre ans que le jeune comte de Beauvoir est en pleine possession de ce public intelligent et curieux qu'il a si vivement captivé. Son nom suffit désormais à la vogue de ses œuvres, quoique le splendide costume sous lequel M. Eugène Plon les offre aujourd'hui à nos regards n'y nuise pas. Les gravures qui ornaient le livre ont été presque triplées. L'impression est aussi belle qu'elle puisse sortir de ces ateliers justement célèbres dont les malheurs de notre pays n'ont arrêté, depuis deux ans, ni le travail ni le progrès.

Le livre de M. de Beauvoir compte parmi ceux qu'on aime à retrouver sous sa main, à conseiller à ses enfants, et qu'on place, après les avoir lus, sur un rayon préféré de sa bibliothèque. »

(CUVILLIER-FLEURY, *Journal des Débats*.)



Halte dans la Brousse.

VOYAGE ATOUR DU MONDE
LA
NOUVELLE-CALÉDONIE

(CÔTE ORIENTALE)

Par JULES GARNIER

INGÉNIEUR CHARGÉ PAR LE MINISTRE DE LA MARINE D'UNE MISSION D'EXPLORATION
EN OCÉANIE, SECRÉTAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS, ETC.

Ouvrage illustré de gravures-photographies et d'une carte spéciale

Troisième édition

Un joli volume in-18. — Prix : 4 francs.

Un des auditeurs de M. J. Garnier, à une de ses conférences de la *Société de géographie*, écrivait :

« Le récit des excursions en Nouvelle-Calédonie de M. Jules Garnier a vivement intéressé l'auditoire. Ce voyageur ne s'est pas borné à visiter les côtes; il a pénétré dans l'intérieur et s'est mis en rapport avec les soupçonneux cannibales qui, encore aujourd'hui, rendent certaines parties de l'île presque inaccessibles. Possédant des fragments de plusieurs langues indigènes, il a pu rapporter de ses voyages des notions neuves et curieuses. »

(CASIMIR DELAMARRE, journal *l'Étendard*, 1868.)

On écrivait encore au sujet d'une conférence de M. Jules Garnier à la Sorbonne :

« Le jeune narrateur a, pendant une heure et demie, tenu l'assemblée sous le charme de sa parole. Il a parlé de cette colonie naissante en touriste, en savant et en artiste, révélé une foule de détails intimes et d'un grand intérêt. »

(CH. GACHES, *Mémorial de la Loire*, 1869.)

« Le livre de M. Garnier contient surtout mille épisodes de la vie sauvage et aventureuse que ce voyageur menait dans des tribus vierges du pas des Européens; l'auteur y résume aussi, pour les gens du monde, ses travaux de géologie, de linguistique, d'ethnographie. »





La Case de la Reine, à l' « Ile des Pins ».

VOYAGE AUTOUR DU MONDE
OCÉANIE
LES ILES DES PINS, LOYALTY ET TAHITI

Par JULES GARNIER

INGÉNIEUR CHARGÉ PAR LE MINISTRE DE LA MARINE D'UNE MISSION D'EXPLORATION
EN OCÉANIE, SECRÉTAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS, ETC.

Ouvrage enrichi de gravures-photographies et d'une carte spéciale

Un joli volume in-18. — Prix : 4 francs.



« Esprit net et vif, caractère décidé, organisation bien trempée, philosophe pratique, accessible pourtant à la fantaisie et à la rêverie, studieux, instruit, ne laissant échapper sans le noter rien de ce qui se développe, vit et se meut autour de lui, M. Jules Garnier est une des plus brillantes personifications du voyageur moderne. »

(M. LEVALLOIS, dans l'*Opinion nationale*.)

Citons encore ce qu'écrivait dans l'*Illustration* au sujet de cet ouvrage un géographe connu, M. Richard Cortambert :

« C'est une promenade à la fois dramatique, saisissante, et souvent relevée d'une pointe d'humour, que le jeune explorateur nous fait entreprendre à sa suite. »

Mais à part le mérite de l'ouvrage, il y a encore l'actualité, et tout le monde est aujourd'hui curieux de connaître l'île des Pins, les Loyalty, les Marquises, Tahiti, c'est-à-dire les terres lointaines vers lesquelles ont été dirigés les tristes comparses du lugubre drame de la Commune.



La boutique de Sao-qua à Canton.

VOYAGE

DE LA CORVETTE *LA BAYONNAISE*

DANS

LES MERS DE CHINE

PAR

LE VICE-AMIRAL JURIEU DE LA GRAVIÈRE

TROISIÈME ÉDITION

enrichie de deux grandes cartes

ET DE DIX DESSINS DE GAUTIER SAINT-ELME GRAVÉS PAR MÉAULLE

Deux jolis volumes in-18. — Prix : 8 francs.

« Le Voyage de la corvette « *la Bayonnaise* » dans les mers de Chine est d'un puissant attrait pour les amateurs de pérégrinations. Le vice-amiral inoculerait aux plus paresseux le goût des émigrations lointaines. Les études du voyageur sur les colonies espagnoles et néerlandaises, sur l'avenir réservé à la race qui peuple le grand continent asiatique, méritent l'attention de tous : des hommes d'État ainsi que des curieux. L'émigration chinoise, dit l'auteur de ce remarquable livre, jouera sous peu un rôle de la dernière importance. La Chine, écrit-il, est une eau stagnante qui dort depuis des siècles ! Viennent les digues à se rompre et l'on verra ce que peut cette inondation ! Assis dans un fauteuil, sans souci des dangers, vous pourrez, avec M. Jurieu de la Gravière, parcourir ces tribus légendaires, visiter ces régions privilégiées où la nature semble déployer un enthousiasme de chaque heure. Devant le lecteur, grâce à un récit des plus vifs et des plus colorés, les fécondes Moluques, Java, les séduisantes Philippines, déploieront une pompe grandiose. Et, sans avoir vu, jusqu'à un certain point il pourra se dire : J'ai vu ! »

(CHARLES DIGUET, *le Gaulois*.)



Vue de l'Acropole et des colonnes du temple de Jupiter Olympien.

ATHÈNES

D'après le colonel LEAKE

Ouvrage mis au courant des découvertes les plus récentes

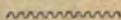
Par M. PHOCION ROQUES

CHARGÉ D'AFFAIRES DE GRÈCE A PARIS

Précédé d'une Introduction par C. WESCHER

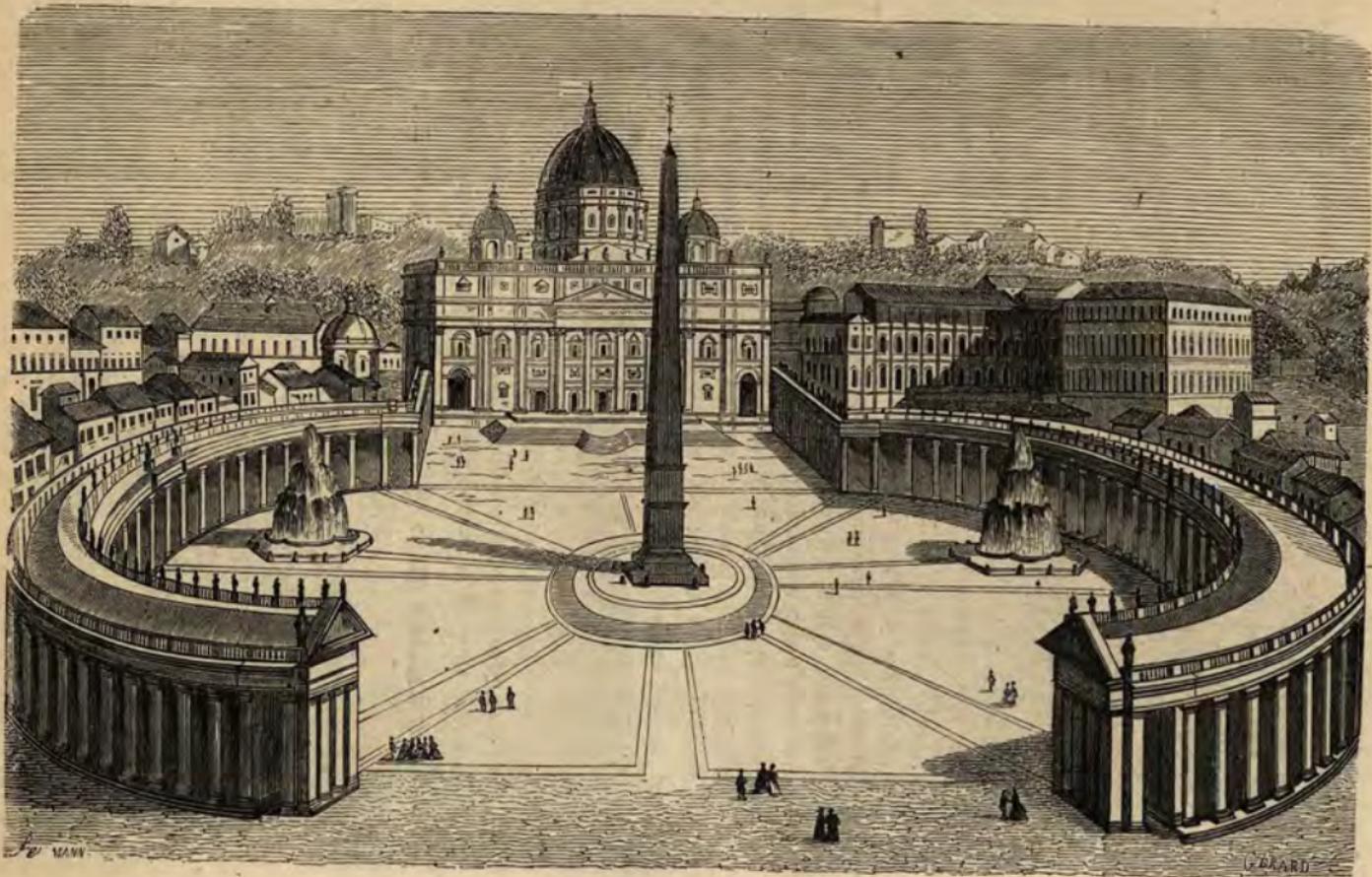
Un joli volume in-18, illustré d'une carte et de huit gravures dessinées par L. Breton, d'après des photographies

Prix : 4 francs.



« Tout voyageur qui partira dans le but de parcourir la terre sacrée où vécut le peuple auquel l'humanité doit la poésie, la philosophie, l'éloquence et les beaux-arts, fera bien d'emporter ce petit volume, qui, sous une forme restreinte et substantielle, renferme tous les documents dont un homme intelligent et curieux peut avoir besoin pour comprendre cette civilisation raffinée, élégante, amoureuse du beau, à la fois héroïque et faible, enthousiaste et ingrate, dont les vestiges, supérieurs à toute autre ruine au monde, nous frappent encore d'admiration. Grec de naissance, chargé de discuter de hautes questions diplomatiques, M. Phocion Roques n'a pas cru pouvoir mieux honorer sa patrie qu'en en racontant les antiques splendeurs. Avec un soin filial, il a réuni, d'après les travaux du colonel Leake, tous les renseignements qui pouvaient aider les voyageurs à bien connaître la ville de Minerve et à se débrouiller au milieu de l'écheveau encore confus des traditions locales. Il a rendu ainsi un grand service à la science; l'histoire et l'archéologie ne peuvent que gagner à une semblable publication, sérieuse sans être trop technique, intéressante sans être frivole, et empruntant sans parti pris aux auteurs anciens et aux découvertes modernes tous les éléments qui peuvent former une opinion raisonnée. »

(MAXIME DU CAMP, *Journal des Débats.*)



Saint-Pierre de Rome.

NOTRE CAPITALE ROME

Par Mademoiselle ZÉNAÏDE FLEURIOT

OUVRAGE ENRICHÍ DE QUATRE-VINGT-QUINZE GRAVURES

Un très-beau volume in-18. — Prix : 4 fr.

Le titre de ce livre dit assez éloquemment toute sa pensée, toute sa portée. A côté du souffle chrétien qui l'inspire, et comme épuré par ce contact, il y a le parfum poétique; il y a aussi l'amour vrai de l'art. L'auteur est encore là estimable comme écrivain, parce qu'elle développe le goût du beau. Rome est la capitale des arts, Rome est la capitale de la chrétienté!

Le Saint-Père a adressé à l'auteur un bref dont voici la traduction :

A notre chère fille en Jésus-Christ ZÉNAÏDE FLEURIOT, Paris.

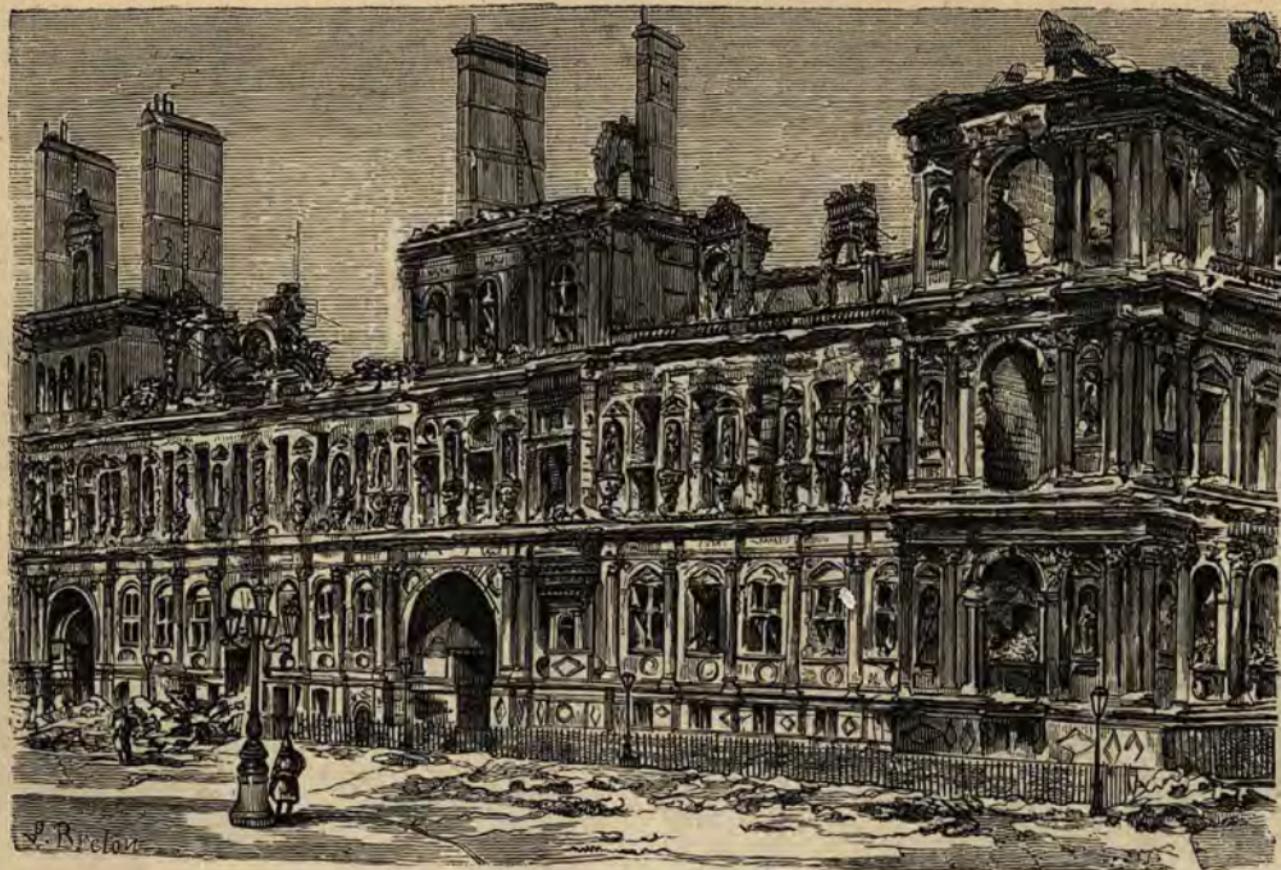
PIE IX, SOUVERAIN PONTIFE

Chère fille en Jésus-Christ, salut et bénédiction apostolique. Ce que des hommes de grand mérite n'ont pas jugé indigne d'eux : les uns de composer des récits imaginaires, les autres de donner à des histoires véritables l'attrait de la fiction afin d'attirer les lecteurs, de les détourner des mauvais livres et de jeter à leur insu dans leurs âmes des semences de piété, Nous vous félicitons de l'avoir fait par une longue suite de volumes, chère fille en Jésus-Christ. C'est pourquoi Nous avons reçu avec plaisir le dernier de ces ouvrages, dans lequel vous décrivez Notre ville de Rome que vous veniez de visiter. Dans ce travail, vous vous êtes proposé d'amener les esprits à considérer la majesté et la sainteté de ses monuments, à contempler la splendeur de ses cérémonies sacrées et à admirer la noblesse de la ville elle-même. Cette Rome qui autrefois dominait par la puissance des armes, étend aujourd'hui, par la religion, son empire jusqu'aux extrémités du monde; elle est devenue la patrie commune des Chrétiens par l'éclat que lui donne la Chaire glorieuse du Vicaire de Jésus-Christ, et elle attire à elle tous les esprits et tous les cœurs.

Nous appelons sur votre pieux dessein tout le succès que vous souhaitez, et comme présage de la faveur d'en haut et comme gage de Notre bienveillance paternelle, Nous vous accordons aujourd'hui et du plus profond de Notre cœur, très-chère fille en Jésus-Christ, la bénédiction apostolique.

Donné à Rome, à Saint-Pierre, le trentième jour du mois de décembre de l'année 1872 et de Notre Pontificat la vingt-septième.

PIE IX, PAPA.



Façade de l'Hôtel de ville après l'incendie.

PARIS BRULÉ

PAR LA COMMUNE

Par M. LOUIS ÉNAULT

Ouvrage illustré de douze gravures-photographies

REPRÉSENTANT LES ÉDIFICES ET LES QUARTIERS INCENDIÉS

DEUXIÈME ÉDITION

Un volume in-18 jésus. — Prix : 4 francs.



La nuit du 23 au 24 mai 1871 projettera une lueur sinistre sur l'histoire.

Cette nuit-là, Paris brûlait.

Le crime des Érostrate et des Néron était dépassé d'un seul coup : la scélératesse et la folie se conjuraient pour épouvanter le monde.

Paris brûlait!

Ah! ceux qui, comme nous, épris d'une invincible tendresse pour la grande et noble cité qui fut pendant des siècles la reine et la vraie capitale du monde, vivaient depuis dix longs mois au milieu de tous les périls et de toutes les angoisses, pour ne point s'éloigner d'elle avant d'avoir vu la fin de ses épreuves, ceux-là contemplèrent le spectacle le plus grandiose et le plus terrible peut-être qui se soit jamais déroulé devant l'œil de l'homme.

Paris brûlait!...

D'immenses nuages de fumée, sombres d'abord et presque noirs, montèrent vers le ciel, puis redescendirent vers la terre, qu'ils semblaient couvrir d'un impénétrable dôme. Bientôt de grandes lueurs rouges éclairèrent ces nuages; la flamme remplaçait la fumée, et la ville que l'on avait si souvent appelée le flambeau du monde brûlait comme une torche;—sans doute pour mourir comme elle avait vécu — en éclairant!

La beauté, — une beauté infernale, — ne manquait point à ces terreurs!



Notre escorte.

H. PLON, Imprimeur-Éditeur, rue Garancière, 8 et 10, à Paris.

LE FAYOUM LE SINAÏ ET PÉTRA

EXPÉDITION

DANS LA MOYENNE ÉGYPTÉ ET L'ARABIE PÉTRÉE

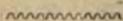
SOUS LA DIRECTION DE J. L. GÉROME

Par **PAUL LENOIR**

Ouvrage enrichi de quatorze gravures

D'APRÈS DES ÉTUDES DE GÉROME ET D'APRÈS DES PHOTOGRAPHIES

Un joli volume in-18. — Prix : 4 francs.



Que le lecteur ne s'y trompe pas. Ce n'est pas ici un voyage d'archéologues, c'est un voyage de peintres dont le but est d'étudier la couleur, le caractère et la vie des contrées qu'ils parcourent, et dans lesquelles ils séjournent plus ou moins de temps, au gré de leur fantaisie et suivant l'intérêt qu'elles offrent à leurs recherches.

C'est un livre sérieux et c'est un livre gai, où se reflètent tour à tour les impressions des voyageurs, esprits très-français, peintres sincères.

SOUS PRESSE

DE JÉRUSALEM A DAMAS

Par **PAUL LENOIR**

Un joli volume in-18, illustré de quatorze gravures

Prix : 4 francs.



Le soleil de minuit sous le cercle polaire, au 21 juin.

SAHARA ET LAPONIE

SOUVENIRS D'UNE EXPÉDITION FRANÇAISE

DANS LE DÉSERT DE SABLE

DE STOCKHOLM A CHRISTIANIA PAR LE CAP NORD

PAR

Le Comte GOBLET D'ALVIELLA

Un joli vol. in-18, enrichi de 18 gravures. — Prix : 4 fr.

Nous avons pensé qu'il serait intéressant de réunir dans un même ouvrage des impressions recueillies dans deux pays aussi opposés que le Sahara et la Laponie.

Lors de son excursion en Afrique, le comte Goblet d'Alviella fut particulièrement favorisé par la présence de la colonne française chargée de poursuivre dans le Sahara les débris de la dernière insurrection algérienne. Il put ainsi visiter dans les meilleures conditions, non-seulement le désert des plateaux et les oasis de l'Oued-Rhir, mais encore le désert de sables et le curieux district de l'Oued-Souf. On voit au premier coup d'œil que l'auteur ne cherche pas à forcer l'attention du public par l'introduction de personnages fictifs et d'incidents imaginaires. Mais, non content de décrire en touriste ou plutôt en observateur consciencieux les types et les sites qui lui ont passé sous les yeux, il résume, chemin faisant, en quelques aperçus sans prétention, les principales questions soulevées par les caractères physiques et ethnographiques des régions où il promène son lecteur, pour terminer par quelques considérations, pleines d'impartialité comme d'actualité, sur l'avenir de la domination française en Algérie.

Dans son voyage autour de la péninsule scandinave, M. Goblet d'Alviella, prenant au rebours la route suivie il y a trente-cinq ans par l'expédition scientifique de la *Recherche*, quitta Stockholm pour traverser la Laponie, de la mer Baltique à l'Océan glacial, et redescendre ensuite le long des côtes norvégiennes. Utilisant les délais inséparables d'un pareil trajet, son compagnon de voyage, M. F. de Beeckman, recueillit un certain nombre de croquis pleins d'originalité, qu'on trouvera reproduits dans l'ouvrage.

On peut se figurer à combien de contrastes et de rapprochements curieux doivent donner lieu dans l'esprit du lecteur ces tableaux juxtaposés de la nature polaire et du paysage saharien, respectivement caractérisés par les populations laponnes et arabes, nomades toutes les deux, mais si divergentes d'aspect.

Italie, Sicile, Bohême. Notes de voyage, par M. L. LAUGEL. Un joli volume in-18 elzevirien. Prix. 4 fr.

Souvenirs de voyage: **Céphalonie, Naxie et Terre-Neuve**, par le comte DE GOBINEAU; — le Mouchoir rouge; Akrivie Phrangopoulo; la Chasse au caribou. Un volume in-18. Prix. 2 fr. 50

Harmonies de la mer. Courants et révolutions, par M. Félix JULIEN, lieutenant de vaisseau, ancien élève de l'École polytechnique. Un volume in-18 jésus. Prix. 2 fr. 50

Les Commentaires d'un Marin, par Félix JULIEN. Un volume in-8°. Prix. 5 fr.
— *Le même*, édition in-18. Prix. 3 fr.

L'Archipel des îles normandes, Jersey, Guernesey, Aureigny, Sark et dépendances; Institutions communales, judiciaires, féodales de ces îles, avec une Carte pour servir à la partie géographique et hydrographique, par Théodore LE CERF, de la Société des Antiquaires de Normandie. Un vol. in-8°. . 5 fr.

BIBLIOTHÈQUE
DES
BEAUX-ARTS



EXTRAIT DU CATALOGUE GÉNÉRAL
DE LA
LIBRAIRIE HENRI PLON

Rue Garancière, 8 et 10

Chacun des ouvrages est expédié *franco* par la
poste à la personne qui en fait parvenir *franco* le
prix en timbres-poste ou en mandats sur la poste.

PARIS

INGRES

SA VIE, SES TRAVAUX, SA DOCTRINE

D'APRÈS LES NOTES MANUSCRITES ET LES LETTRES DU MAITRE

Par le Vicomte HENRI DELABORDE

Membre de l'Institut, Conservateur au département des estampes à la Bibliothèque nationale

Ouvrage orné d'un Portrait gravé par Morse

Un beau volume in-8° cavalier. — Prix : 8 francs.

« A l'Ingres de convention, patient et froid mosaïste, que se figuraient presque tous ceux qui ne l'ont point connu dans l'intimité, ce livre substitue un Ingres enthousiaste, vibrant à tout choc, irascible, batailleur, boudeur, rancunier, mettant une *sensualité* profonde dans ses vengeances d'artiste, aussi passionné qu'un enfant dans ses affections et ses haines, médiocrement *aimable* peut-être, mais généreux, sincère, désintéressé, d'une conscience inflexible, inébranlable dans ses convictions ; incapable de rien sacrifier à l'intérêt ou à la complaisance, capable du martyre pour confesser sa foi, — en somme, une personnalité très-originale et très-attachante, où l'on est heureux, en cherchant un artiste, de trouver un homme. »

(Article de M. VICTOR FOURNEL, dans la *Gazette de France*.)

LETTRES ET PENSÉES D'HIPPOLYTE FLANDRIN

ACCOMPAGNÉES DE NOTES

Précédées d'une Notice biographique et d'un Catalogue des œuvres du maître

Par le Vicomte Henri DELABORDE

Membre de l'Institut, Conservateur au département des estampes à la Bibliothèque nationale

OUVRAGE ORNÉ DU PORTRAIT DE FLANDRIN

GRAVÉ PAR DEVEAUX, D'APRÈS UN PORTRAIT DU MAITRE

Et enrichi de plusieurs fac-simile de lettres

Un beau volume in-8° cavalier. — Prix : 8 francs.

« M. le vicomte Delaborde semble avoir voué une sorte de culte à la mémoire de Flandrin. En effet, à voir les œuvres de celui-ci, à lire les écrits de celui-là, on sent qu'il y avait affinité complète entre ces deux artistes, exprimant les mêmes sentiments, l'un avec la plume, l'autre avec le pinceau.

« La vie de Flandrin ainsi racontée le fait aimer autant qu'on l'admirait. »
(Extrait d'un article de l'*Union bretonne*.)

GAVARNI

L'HOMME ET L'ŒUVRE

PAR

EDMOND ET JULES DE GONCOURT

OUVRAGE ENRICHÍ DU PORTRAIT DE GAVARNI

GRAVÉ A L'EAU-FORTE PAR FLAMENG

d'après un dessin de l'artiste

et du fac-simile d'un autographe de Gavarni

Un beau volume in-8° cavalier. — Prix : 8 francs.

~~~~~

« Nous avons, disent MM. de Goncourt, beaucoup vécu avec Gavarni. Pendant de longues années, nous avons été presque la seule intimité du misanthrope. Il éprouvait pour le plus jeune de nous deux une sorte d'affection paternelle, et la solitude du Point-du-Jour s'ouvrait à notre visite avec cet aimable mot d'accueil : « Mes enfants, vous êtes la joie de ma maison. »

« Ce sont, dans leur vagabondage libre et leur franche expansion, les causeries, les confidences de cette intimité que nous donnons ici. Ce sont des journées entières passées ensemble, des soirées où nous nous attardions, oublieux de l'heure et de la dernière gondole de Versailles ; ce sont les lentes et successives retrouvailles d'un passé revenant à Gavarni au coin de son feu ou au détour d'une allée de son jardin, — une biographie pour ainsi dire parlée, — où la parole du causeur, de l'homme qui se raconte, est notée avec la fidélité d'un sténographe.

« Le fils de Gavarni, Pierre Gavarni, que nous ne saurions assez remercier, a complété notre travail sur la vie de son père, par la communication entière de ses papiers. Il nous a confié ses fragments de mémoires, ses carnets, ses notules, ses récits de voyage, ses cahiers de mathématique, au parchemin graisseux et noirci par une compulsation continue, et où la littérature écrite à rebours se mêle aux *x*, enfin les feuilles volantes qui livrent des épisodes de son existence. »



©.

COSSUILLAC

Le Nid d'Amours.



L'Amour chez Bacchus.

# THORVALDSEN

## SA VIE ET SON ŒUVRE

PAR EUGÈNE PLON

MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DES BEAUX-ARTS DE COPENHAGUE

OUVRAGE ENRICHİ DE DEUX GRAVURES AU BURIN

Par F. GAILLARD, ancien pensionnaire de l'Académie de France à Rome

*Et de 35 compositions du maître*

Gravées sur bois par CARBONNEAU, d'après les dessins de F. GAILLARD.

Un magnifique volume grand in-8°. — Prix : 15 francs.

~~~~~

« On peut regarder le travail de M. Eugène Plon sur Thorvaldsen comme définitif. Il a laissé bien peu de chose à glaner aux biographes qui s'occuperont désormais de l'illustre statuaire danois. Le jeune auteur a remonté aux sources ; il a parcouru le Danemark, recherchant les traces de son grand homme, consultant la mémoire de ceux qui l'ont connu, leur demandant ces détails intimes et familiers dont s'éclaire une physionomie restée de loin trop sculpturale, car on se figure volontiers Thorvaldsen comme le dieu Thor lui-même, frappant avec son marteau des blocs de marbre semblables à des blocs de glace polaire. »

« Nous n'en finirions pas si nous voulions citer tout ce qu'a de beau Thorvaldsen, dont l'œuvre est immense ; le mieux est de lire le livre si nourri, si rempli de faits, de renseignements, de M. Eugène Plon, qui a dressé un catalogue complet de l'œuvre de l'illustre statuaire danois, et qui a joint à son texte, outre les deux belles gravures de *Vénus* et de *Mercury*, un grand nombre de bois charmants, du dessin le plus pur, représentant des figures isolées, des groupes, des bas-reliefs et des fragments de compositions du maître. »

(THÉOPHILE GAUTIER, dans le *Moniteur universel*.)

LE SCULPTEUR DANOIS V. BISSEN

PAR EUGÈNE PLON

MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DES BEAUX-ARTS DE COPENHAGUE

Deuxième Édition

Un joli volume in-18, orné de quatre dessins de F. GAILLARD
gravés sur bois par CARBONNEAU. — Prix : 3 fr.



Les Manolas au balcon.

GOYA

Par CHARLES YRIARTE

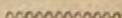
SA BIOGRAPHIE

LES FRESQUES, LES TOILES, LES TAPISSERIES, LES EAUX-FORTES
ET LE CATALOGUE DE L'OEUVRE

Avec cinquante Planches inédites

D'APRÈS LES COPIES DE TABAR, BOGOURT ET CH. YRIARTE

Un magnifique volume in-4°. — Prix : 30 francs.



« Un écrivain de talent, M. Charles Yriarte, a voulu faire apprécier en France ce peintre étrange et complexe, le plus génial peut-être qui ait paru depuis longtemps dans l'histoire de l'art. Venu après des travaux d'une importance beaucoup moindre, son livre suit Goya dans toutes les phases de sa vie, et l'étudie dans toutes les manifestations de son génie. Fait avec un très-grand soin, plein de recherches et d'études, écrit d'un bon style, orné d'un grand nombre de gravures qui reproduisent les ouvrages, fresques, tableaux ou eaux-fortes les plus intéressants, ce travail met en lumière le personnage d'une façon probablement définitive. Jugeant comme nous le penseur militant, sans peut-être se placer au même point de vue, ni le frapper d'une égale réprobation, l'auteur analyse l'artiste avec une grande compétence et une connaissance entière du sujet. Nos réserves faites sur l'esprit qui semble l'animer au point de vue philosophique et social, nous ne pouvons que louer et recommander son ouvrage. Il apporte sur le héros toutes les lumières désirables. Goya, décorateur, peintre de fresques et de genre, aquafortiste, est critiqué d'une façon qui le révèle entièrement.

(Extrait d'un article de l'*Union*.)



Naissance de Sainte Notburg.

LA VIE ET LA LÉGENDE
DE
MADAME SAINTE NOTBURG

ÉTABLISSEMENT
DE LA FOI CHRÉTIENNE DANS LA VALLÉE DU NECKAR

OUVRAGE DIVISÉ EN TROIS LIVRES ET TRENTE-NEUF CHAPITRES

PAR M. A. DE BEAUCHESNE

Et orné de 84 gravures d'après les dessins de M. S. Langlois

DEUXIÈME ÉDITION

Nous avons le regret de ne pouvoir reproduire ici en entier l'excellent article de M. Alfred Nettement, qui, après avoir apprécié jusque dans ses détails le récit de M. de Beauchesne, conclut ainsi :

« Je ne connais pas de livre où l'on oublie plus délicieusement les agitations de notre temps et les préoccupations de la vie matérielle, en se plongeant dans les eaux pures et fraîches du monde légendaire. »

« Pour comprendre et pour peindre cette mystique héroïne, dit M. X. de Villarceaux dans *l'Artiste*, il fallait un Giotto, et c'est Overbeck lui-même qui a désigné celui qui devait être chargé de cette belle œuvre.

« Voilà plus de dix ans que M. Plon prépare le livre de sainte Notburg, qui paraît précisément pour être un des plus beaux cadeaux d'étrennes de cette année. L'habile imprimeur, qui est aussi un maître dans son art, l'a revêtu d'un luxe typographique du goût le plus pur. Le caractère employé est celui des premiers élèves de Gutenberg, et chaque page est encadrée de ce même filet rouge qu'on retrouve sur tous les riches manuscrits du moyen âge. »

La première édition de cet ouvrage a été imprimée pour les amateurs en caractères gothiques. — La deuxième édition est imprimée dans le caractère elzevirien, si agréable et si facile à la lecture.

Chaque édition forme un magnifique volume très-grand in-8°
sur beau papier glacé. — Prix, broché, 25 francs.
Avec jolie reliure, plaque dorée et dorure sur tranche, 30 francs.

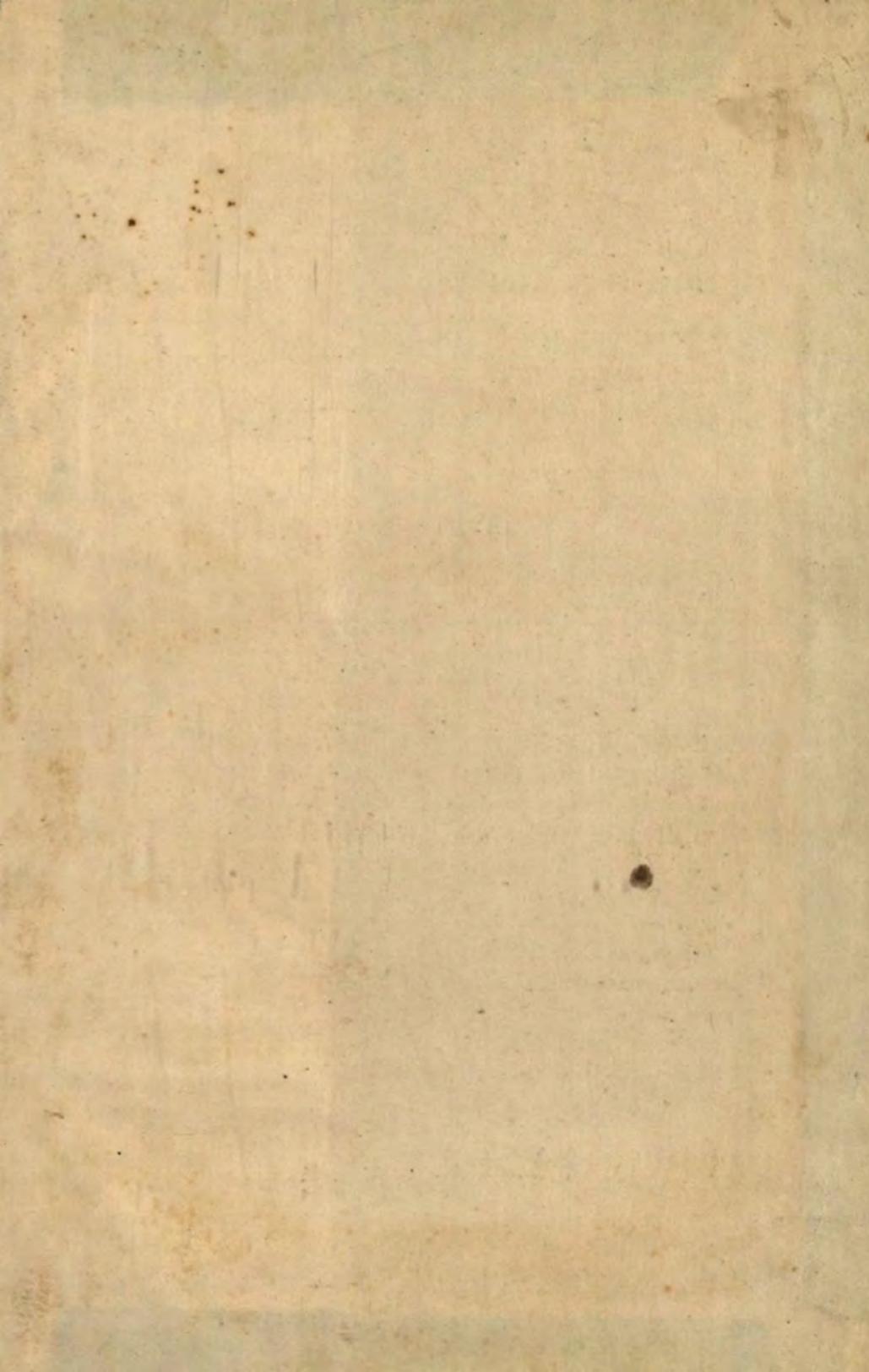
Galerie flamande et hollandaise, comprenant 100 planches gravées sur cuivre d'après les chefs-d'œuvre de Rubens, Rembrandt, Van Dyck, Teniers, Ostade, Ruysdaël, etc., etc.; texte par ARSÈNE HOUSSAYE. Un volume grand in-folio. Prix. 125 fr.
Demi-reliure chagrin, tranche dorée en tête. 150 fr.

Les Loges de Raphaël. Collection complète des cinquante-deux tableaux peints à fresque qui ornent les voûtes du Vatican et représentent des sujets de la Bible, dessinés par Joseph-Charles de Meulemeester, ancien pensionnaire de France à Rome, etc., et gravés sous la direction de M. L. Calamatta. Prix de la collection, en noir, 300 fr.; — sur chine. 420 fr.

Le Génie des peuples dans les arts, par M. le duc DE VALMY. Un beau volume in-8° cavalier vélin glacé. Prix. 8 fr.

Musée des Archives nationales : Documents originaux de l'histoire de France exposés dans l'hôtel Soubise. Ouvrage enrichi de 1,200 *fac-simile* des autographes les plus importants, depuis l'époque mérovingienne jusqu'à la Révolution française, publié par la Direction générale des Archives nationales. Un volume in-4° de 102 feuilles. Prix. 40 fr.

Causeries d'un Curieux. Variétés d'histoire et d'art tirées d'un cabinet d'autographes et de dessins, par F. FEUILLET DE CONCHES. Ouvrage enrichi de nombreux *fac-simile* d'autographes. Quatre magnifiques volumes in-8° cavalier vélin glacé. Prix. 32 fr.



28242